
WIDENER LIBRARY
HX IGZD 3


HARVARD
UNIVERSITY
LIBRARY


SIGILLUM ACADEMIAE HARVARDIANAE IN NOV·ANG·
CHRISTO ET ECCLESIAE
VE RI TAS


EDITEURS
RUE BONAPARTE
-82-
PARIS VI' ARROND'


D'OCCASION
COMMISSION
LIVRES NEUFS
FRANÇAIS





NOUVELLE BIBLIOTHEQUE D'UN HOMME DE GOUT,

TOME SECOND.

NOUVELLE BIBLIOTHEQU
D'UN HOMME DE GOUT

OU

TABLEAU

De la Littérature ancienne & moderne, ét
gere & nationale, dans lequel on expo
sujet, & l'on fait connoître l'esprit de
les Livres qui ont paru dans tous les sie
sur tous les genres, & dans toutes les Lang
avec un jugement court, précis, clair &
partial, tiré des Journalistes les plus con
& des Critiques les plus estimés de notre te

TOME SECOND.

A PARIS,

Rue Saint Jacques, au Grand Cornei

M. DCC. LXXVII.

Avec Approbation, & Privilege du R



BIBLIOTHEQUE
D'UN HOMME DE GOUT.



CHAPITRE PRÉMIER.
DES POETES FRANÇOIS.

§. I.
POETES ÉPIQUES.

I j'étois touché, dit quelque part M. de Voltaire, du plaisir vulgaire de vanter mon pays, j'essaierois de mettre dans un jour avantageux quelques-uns de nos Poëmes Epiques; mais il faut que j'avoue sincerement que parmi plus de cinquante que j'ai lus, il n'y en a pas un qui soit supportable.

Le *Clovis* de Desmarets offre quelques vers forts & hardis; mais son pinceau inégal & raboteux défigure tous les objets. L'Auteur avoit de l'imagination; mais lorsqu'elle l'inspiroit, elle le jettoit dans l'emphase; & lorsque cette imagination lui manquoit, il étoit dur & monotone.

La *Pucelle* de Chapelain est au rang de ces femmes décrépites, qu'on n'ose plus regarder. Son style est enflé, son expression dure & gothique, ses descriptions sont basses, ses comparaisons mal choisies, à quelques-unes près. Quelques Ecrivains à paradoxes ont voulu rétablir sa mémoire, ou du moins celle de son Poëme. Ils ont cherché quelques paillettes d'or, dans ce tas de boue; & ce qu'ils en ont trouvé, ne vaut pas la peine qu'ils se sont donnée.

Le *Moyse* de S. Amant n'est connu que par les plaisanteries de Boileau. L'*Alaris* de Scudéry est aussi sottement empoulé, que son Auteur. Le *Jonas* inconnu seche dans la poussiere. La *Louisiade* du Pere le-Moine est moins mauvaise; mais ce Poëme n'est pas plus lu que les autres. Corrigé par une main habile, il pourroit figurer parmi les Poëmes épiques de toutes les autres

Nations. Cet Ouvrage eſt rempli d'imagination, & préſente un fonds très-heureux ; il en faudroit bannir le mauvais goût, & l'embellir du coloris d'une nouvelle diction.

BOILEAU.

Le premier Poëme épique dont les François puiſſent ſe glorifier, c'eſt le Lutrin de Boileau. La Diſcorde va trouver le Tréſorier de la Sainte Chapelle, & lui ſouffle l'ardeur de la Chicane. Sidrac, vieux Chevecier, vient donner un conſeil, qui eſt de remettre un vaſte Lutrin ſur un banc pour offuſquer ce Chantre, rival du Tréſorier. Le conſeil approuvé, on choiſit trois hommes pour l'exécuter. La Nuit arrive : les trois champions ſe mettent en marche ; la Diſcorde les voit, s'applaudit, & pouſſe un cri qui réveille la Molleſſe. Celle-ci ayant appris de la Nuit, confidente de l'entrepriſe, ce qui ſe paſſe, gémit de ce que la Diſcorde vient la chaſſer d'un des deux ſeuls domaines qui lui reſtoient, & prie la Nuit de combattre pour elle, & de traverſer l'exécution. La Nuit auſſi-tôt va loger dans les flancs du Lutrin un hibou, qui ſortant avec

un cri affreux, déconcerte les trois Guerriers. La Discorde les voyant dispersés, se montre pour les ranimer. Le Lutrin est heureusement placé sur son pivot. Un songe réveille le Chantre rival; il se leve, va au chœur, voit le Lutrin posté, & assemble aussi-tôt le Chapitre. Evrard, Chanoine bouillant, renverse la machine; le Trésorier apprenant les voies de fait, va consulter la Chicane: le Chantre averti y arrive aussi-tôt; & les deux partis se rencontrant, en viennent aux mains, & se battent avec des livres. Le Prélat, près d'être vaincu, tire sa dextre vengeresse, & met en fuite tous ses ennemis avec des bénédictions; la Discorde eût perpétué le trouble, si Thémis n'eût terminé la querelle.

Rien au monde n'est si frivole que le fonds de ce Poëme; cependant vous voyez comme tout y est arrangé, lié. Il y a une seule ame, dont l'impression fait agir tous les ressorts de l'entreprise; c'est le ressentiment de la Discorde qui remue les hommes, les conduit, les anime, les rassure dans le besoin; ils ne sont que ses instrumens. Mais comme elle n'auroit point assez montré l'opiniâtreté de sa vengeance, si elle n'avoit

pas eu d'obſtacle à combattre & à vaincre, le Poëte a ſuppoſé la Moleſſe & la Nuit qui s'oppoſent aux deſſeins de la Diſcorde; cependant celle-ci triomphe, malgré les deux Divinités; & il ne faut pas moins que la Piété & la Juſtice, pour l'arrêter dans ſes progrès.

L'action eſt une, ſimple; c'eſt un Lutrin rétabli & renverſé par eſprit d'animoſité; tout tend à ce ſeul point; tout y eſt lié; & ſi le dénouement arrive par un Dieu, c'eſt que la querelle étoit formée par une Divinité, la Diſcorde. D'ailleurs, il étoit naturel que la Piété & la Juſtice jugeaſſent un démêlé de Chanoines, & donnaſſent la paix aux Vainqueurs & aux Vaincus.

On ne ſauroit aſſez admirer la convenance du coloris avec *la matiere*, & le paſſage naturel de la plaiſanterie & du badinage, qui ſe trouvent dans les premiers chants de ce Poëme, à la ſublimité & à la grandeur qui regnent dans le ſixieme. Peut-être mériteroit-il d'être comparé aux chefs-d'œuvre des Anciens, ſi le ſujet en étoit plus relevé; mais les querelles d'un Tréſorier & d'un Chantre peuvent-elles figurer avec les fameuſes diſſentions du Fils de

Thétis & du Chef des Rois de la Grece! Ce feroit placer les deffeins grotefques de Calot, à côté des tableaux de Michel-Ange.

M. DE VOLTAIRE.

La Henriade de M. de Voltaire eft peut-être le feul de nos Poëmes épiques, qui ait réuffi dans les pays étrangers, & qui ait eu un grand fuccès en France. C'eft le premier de fes titres poétiques. Ce Poëme eft rempli de beaux & de très-beaux morceaux, de vers très-bien faits, très-harmonieux, de defcriptions très-touchantes. La mort de Coligny eft admirable; la bataille de Coutras eft racontée avec l'exactitude de la profe, & toute la nobleffe de la poéfie; le tableau de Rome & de la puiffance pontificale eft digne du pinceau d'un grand maître; le départ de Jacques Clément pour aller affaffiner Henri III, eft fort beau; l'attaque des fauxbourgs de Paris eft très-bien décrite; la bataille d'Ivri mérite le même éloge; l'efquiffe du Siecle de Louis XIV, dans le feptieme chant, eft d'un peintre exercé; le neuvieme chant refpire les graces tendres & touchantes.

Eſt-ce aſſez louer M. de Voltaire? Et ſera-t-il permis, après avoir montré les beautés, d'indiquer quelques taches légeres, d'après les gens de goût. Ils trouvent, en général, dans ce Poëme, plus d'eſprit que de génie, plus de brillant que de richeſſe, plus de coloris que d'invention, plus d'hiſtoire que de poéſie. Ses portraits, quoique très-brillans, ſe reſſemblent preſque tous; l'Auteur a puiſé toutes ſes couleurs dans l'antithèſe; il l'emploie par-tout; & l'on pourroit en compter plus de mille. On ſe plaint encore qu'il y a un grand nombre de vers, qui ſont à peine de la proſe ſoutenue; & ceux qui ſont réellement beaux, ont tant de ſaillie, qu'ils enlaidiſſent leurs voiſins.

Il regne dans la Henriade un ton de couleur mâle & frappant, mais qui n'eſt tempéré ni par des nuances, ni par des ombres; ce qui fait un ſtyle épique trop monotone, & fatigant dans la continuité. L'Epopée demande la diverſité de ſtyle; on n'a pas toujours des deſcriptions pompeuſes, ni des tableaux brillans à tracer; je dirai plus, on n'en doit pas toujours avoir. Ce vice de monotonie & d'uniformité dans la Henriade, vient du caractere de ſon plan trop

étranglé dans sa forme, & qui n'admet point les beautés simples & naturelles pour tempérer les images fortes & nerveuses. Ces dernieres y dominent trop néceſſairement.

Les Poëmes de la *Pucelle* & de la *Guerre de Geneve*, font deux autres productions attribuées à M. de Voltaire, que nous n'osons pas conseiller à nos Lecteurs de placer parmi les Livres qui composent leur Bibliotheque.

M. GRESSET.

Le Vert-vert de M. Greſſet eſt moins un Poëme épique, qu'un joli conte, orné de plaisanteries innocentes, & assaisonné de sel. Mais quelque nom qu'on lui donne, ce sera toujours un Ouvrage charmant & inimitable. Sans souiller sa plume par l'impiété & la licence, M. Greſſet a su répandre un agrément, une fraîcheur & une vivacité de coloris, qui le rendent auſſi piquant dans les détails, qu'il eſt riche & ingénieux dans la fiction. Cet agréable badinage sera toujours diſtingué parmi les productions originales, qui font aimer aux Etrangers la gaieté Françoise, sans leur donner une mauvaise idée de nos mœurs.

MADAME DU BOCAGE.

Le *Paradis terrestre* de Madame du Bocage, Poëme en six chants, est moins une traduction, qu'une imitation du Paradis perdu de Milton. Si l'on compare l'Original Anglois avec l'Imitation Françoise de l'Ouvrage de Milton, on conviendra que c'est avec raison, que quelqu'un a dit que Madame du Bocage a fait une jolie miniature, du sujet le plus terrible qui puisse être la matiere d'un Poëme épique. On loue assez l'art avec lequel elle a su raccourcir celui de Milton, sans en gâter l'ensemble, ni en énerver la force, l'énergie & la majesté. Elle a rejetté de cet inestimable Ouvrage, tout ce qui le dépare dans l'Original; c'est-à-dire, qu'elle a abrégé tout ce qu'il y a de superflu dans le récit du combat des Anges, toutes ces comparaisons prises de la Fable, qui ralentissent la marche de l'Epopée; les jeux des Diables dans les Enfers, qui font si peu d'honneur au jugement du Poëte Anglois, &c. En un mot, elle a réduit en petit, le plus grand & le plus sublime tableau, qui, depuis Homere, ait été peint; &, ce qu'il eût été à desirer que

Milton eût fait, Madame du Bocage a réuni sous le point de vue le plus agréable & le plus séduisant, les graces & l'intérêt que l'Anglois a répandus sur le bonheur & le désastre d'Adam & d'Eve dans le Paradis terrestre.

La découverte & la conquête de l'Amérique offrent un vaste champ à l'Epopée, de l'aveu de tous ceux qui aiment la haute Poésie. Nous avions déja plusieurs Poëmes Latins sur ce sujet, dans lesquels on trouve des détails heureux. Il y a quelques années, qu'on nous donna dans notre langue, le *Mexique conquis*, espece de Poëme épique, en douze livres, en prose. Quelqu'estimable qu'il fût, il nous laissoit toujours à desirer qu'une Muse Françoise entonnât la trompette héroïque en faveur de ce nouveau monde, qui a si fort changé la face de l'ancien. Madame du Bocage a eu le courage d'entrer dans une carriere, que nos grands Poëtes n'ont osé courir.

On ne sauroit donner trop d'éloges à cet Auteur, sur son art de peindre le nouveau monde : ses descriptions, quoiqu'elles reviennent souvent, se font toujours lire avec plaisir. Il seroit seulement à souhaiter que le Héros fût plus

intéressant, le plan plus vaste, la Poésie plus châtiée, & le coloris plus brillant; mais Madame du Bocage n'a point à rougir de marcher après nos grands Poëtes épiques, d'occuper au-dessous d'eux, une place que beaucoup de nos Ecrivains lui envieront, & d'avoir pu soulever la massue d'Hercule.

M. PRIVAT DE FONTANILLES.

Philippe Villiers de l'Isle-Adam, François de nation, dernier Grand-Maître de Rhodes, quitte cette Isle, pour aller s'établir dans une autre contrée. Après de longues traverses, il aborde en Italie; & il fixe enfin les débris & la résidence de son Ordre dans l'Isle de Malte, dont il devient le premier Grand-Maître.

Tel est, en deux mots, le sujet d'un Poëme intitulé; l'*Etablissement des Chevaliers de Rhodes à Malte*, par M. Privat de Fontanilles. L'Auteur l'a partagé en dix chants; dans le premier, l'Isle-Adam, avec ses Compagnons, arrive à Cythere, où il fait couper du bois pour radouber ses vaisseaux. Le Héros emploie, comme c'est l'ordinaire, le second & le troisieme chant, à raconter

ſes aventures; dans le quatrieme, il deſcend aux enfers; & le cinquieme, préſente un combat naval; dans le ſixieme, les Chevaliers ſont jettés fortuitement ſur le rivage de Malte, où ils voient les Habitans danſer & manger ſur l'herbe; le ſeptieme offre un tableau de la perte de Meſſine; au huitieme, le Grand-Maître rétablit la tranquillité dans Rome; dans le neuvieme, l'Iſle-Adam fait pluſieurs voyages, & arrive à Paris; enfin au dixieme chant, on voit les Chevaliers prendre poſſeſſion de l'Iſle.

L'Enéide & le Poëme de Malte ont un rapport aſſez marqué. Les deux Héros ont à peu près la même deſtinée & les mêmes vues. Il s'agit, dans l'Enéide, de donner un Fondateur au plus grand Empire qui fut jamais. Il eſt queſtion dans la Maltiade, de rétablir dans toute ſa gloire, l'Ordre le plus renommé du monde Chrétien. Enée & l'Iſle-Adam, dont les caracteres ſont ſi reſſemblans, tranſportent leur Dieu & leur patrie dans un climat étranger. La ſeule différence que j'y trouve, c'eſt que le Chantre Latin a preſque tout tiré de ſon imagination, & que le Poëte François a trouvé preſque tout ſon plan dans l'Hiſtoire.

Mais il a su y jetter du merveilleux, pour en faire disparoître l'aride séche-resse ; en sorte que la Fable de ce Poëme, quoique fondée sur des événemens réels, a l'air d'avoir été imaginée. Je ne puis cependant m'empêcher de condamner la premiere arrivée des Chevaliers à Malte, dans le sixieme chant. Pourquoi les y faire descendre avant l'accomplissement de l'action ? La Méditerranée avoit d'autres Isles, où il étoit aisé de les faire aborder : l'Isle de Candie & tant d'autres s'offroient naturellement. J'aurois voulu que le Poëte eût fait entrevoir Malte aux Chevaliers ; qu'ils eussent éprouvé à sa vue, une joie secrette, & comme un pressentiment que cette Isle seroit un jour le lieu de leur résidence; mais que le Démon du Mahométisme les en eût écartés. Il seroit encore à souhaiter, que le brillant du coloris répondît à la sagesse de l'ordonnance. Ce n'est pas qu'il n'y ait d'assez beaux morceaux dans ce Poëme ; mais il n'est pas écrit d'une élégance & d'une correction continues. L'Auteur s'est quelquefois relâché sur la rime ; il n'a pas assez consulté le goût de la langue, & la clarté de la construction ; défauts dans

lesquels le Poëte ne feroit certainement pas tombé, s'il avoit vécu à Paris.

On lit cependant avec plaisir le morceau où l'Auteur fait parler le Démon du Mahométisme; la description d'une mine qui fit sauter en l'air une tour des Mahométans pendant le siege de Rhodes; une peinture de l'état où se trouvoient les Chevaliers dans l'Isle de Chypre; mais tous ces lambeaux réunis ne forment point un Ouvrage parfait, & ne dédommagent pas même de la peine qu'il y a à les déterrer parmi une foule de mauvais vers, qui font presque toujours tomber ce livre des mains du Lecteur, avant qu'il soit parvenu à l'endroit où l'on en trouve de passables.

M. BERNARD.

L'Art d'aimer de M. Bernard est un des Ouvrages les plus célebres de ce siecle. Il a fait pendant plus de trente ans, les délices des plus brillantes Sociétés: & presque tous les Poëtes contemporains, depuis M. de Voltaire jusqu'au dernier rimailleur, en ont fait l'éloge. L'Auteur avoit l'adroite politique de ne pas l'imprimer, ni même de prêter son manuscrit; c'étoit une très-grande

faveur, une bonne fortune, que d'être admis aux ſoupers où il devoit en faire la lecture. J'ai eu ce plaiſir pluſieurs fois ; & j'avoue que j'ai été ſéduit comme les autres. Elle vient enfin de paroître, cette production ſi vantée ; le charme eſt preſque rompu : c'eſt un Ouvrage eſtimable, ſans doute, mais bien inférieure à la brillante réputation dont il jouiſſoit ; & l'ardente curioſité qu'il a excitée dans les premiers jours, paroît avoir fait place à une eſpece d'indifférence, qui va peut-être juſqu'à l'injuſtice.

Il y a ſur-tout un défaut qui peut avoir diminué le mérite de ce Poëme aux yeux de bien des Lecteurs. Le principal côté par où l'Auteur a conſidéré l'amour, eſt celui des ſens ; un amour purement métaphyſique eſt très-ridicule : le phyſique tout ſeul, eſt groſſier : le charme du véritable amour conſiſte dans ce délicieux mêlange de l'ame & des ſens, qui fait, pour ainſi dire, participer l'homme aux plaiſirs des deux ſubſtances ; mais ceux du ſentiment ſont les plus délicats ; ils valoient bien la peine d'être célébrés d'une maniere plus particuliere dans un Poëme de l'Art d'aimer.

M. THOMAS.

Un Officier d'Infanterie, escorté de trente hommes, chargé par son Commandant d'aller à la rencontre d'une poignée d'Anglois, pour les sommer de sortir des terres de France, & assassiné par eux, dans le temps même qu'il leur fait cette sommation, a paru à M. Thomas, un sujet digne d'un Poëme épique : il peint Jumonville comme un homme revêtu d'un caractere sacré, & qui en sa qualité d'Envoyé, représente l'auguste corps de sa Nation. Son assassinat n'est point un de ces meurtres qui doivent être confondus dans la liste des crimes obscurs & vulgaires : c'est un attentat qui doit exciter l'indignation de tous les Peuples ; qui attaque les loix primitives des Nations ; qui renverse tous les fondemens du droit politique, établi entre les hommes.

Je ne releverai point un petit nombre d'épithetes oisives, & d'hémistiches forcés ; la versification est toujours belle, mais quelquefois monotone. On desireroit plus de variété dans les tours, de rapidité dans les images, d'adresse & de chaleur dans la liaison des dé-

tails; mais ces taches ſont bien compenſées par le goût, l'harmonie, la force, la correction, la majeſté, le vrai génie épique. Le Poëte ſur-tout eſt peintre; il ne perd jamais de vue ce grand principe, que la Poéſie doit être une peinture. Je crois remarquer dans le Poëme de *Jumonville*, toutes les qualités néceſſaires à ce genre de Poéſie; intelligence du plan & des caracteres; goût éclairé du merveilleux & de l'allégorie; élévation des idées; richeſſe des deſcriptions; difficultés vaincues; coloris brillant, fier & ſoutenu; mais le ſujet étant, par lui-même, peu conſidérable & fort borné, l'Ouvrage n'intéreſſe que médiocrement.

M. DE JUNQUIERES.

En 1736, il parut ſous le titre de *Télémaque traveſti*, un Ouvrage que le Public attribuoit à M. de Marivaux, que cet Auteur a déſavoué, & qu'il ne faut pas confondre avec l'*Eleve de Minerve, ou Télémaque, traveſti, en vers*, trois volumes in-12, petit format, par M. de Junquieres, Lieutenant de la Capitainerie Royale des Chaſſes de Halate, demeurant à Senlis. En parodiant la

de l'art de peindre, & dans laquelle il est si difficile d'exceller. Le Poëte d'ailleurs étoit très-jeune alors; c'étoit son coup d'essai.

Ce petit Poëme est un in-8°. très-bien imprimé, orné d'estampes, de fleurons & de culs de lampe dessinés & gravés avec un goût exquis. C'est un des premiers Ouvrages de ce genre, qui aient paru avec tous les ornemens du burin. On sait combien d'autres Auteurs en vers & en prose, ont suivi depuis l'exemple de M. de Pezay.

M. DU MOURRIER.

Nous avons déja parlé de cet Auteur, à l'occasion de sa traduction du Poëme de Richardet. Il en a donné une nouvelle édition qu'on peut regarder aujourd'hui comme un Ouvrage original, & presque tout de sa composition. Il a réformé des figures qui grimaçoient, achevé des parties ébauchées, étendu les idées de son modele, effacé des grouppes entiers, pour y en substituer d'autres qui n'appartiennent qu'à lui, gazé des objets trop nuds, rétabli le costume, créé de nouveaux personnages; en un mot, placé ses propres tableaux

à côté de ceux de son Original. Ce Poëme est très-long ; cependant on le lit d'un bout à l'autre avec intérêt ; & sans le Poëme de la Pucelle, il eût été, dans notre langue, le premier exemple de ce genre berniesque, si varié, si piquant, & dans lequel l'Italie est si riche. La versification pourroit en être plus serrée, plus soutenue & plus généralement soignée ; mais elle est naturelle & facile ; mérite qui devient de jour en jour plus rare, & qui suffit pour compenser bien des fautes.

M. PALISSOT.

Cet Auteur débute dans le premier chant de sa *Dunciade*, dont nous avons parlé à l'occasion de celle de Pope, par donner une description du Pays qu'il va chanter ; mais, dès ce premier chant, l'action commence : on voit accourir les troupes de la Stupidité ; un grand dessein est prêt à éclore ; & il se développe tout entier au second chant, par la harangue de la Déesse. Le Général est nommé par acclamation ; il n'est plus question que de lui donner une armure convenable ; & la Stupidité se dépouille elle-même de la sienne,

pour l'en revêtir, dans le troisieme chant.

Au quatrieme, le Général fidele au costume des anciens Héros, veut intéresser les Dieux au succès de son entreprise, par une magnifique hécatombe; le bûcher s'allume; mais la flamme en est repoussée vers la bibliotheque de la Déesse. Elle n'échappe à l'incendie, que par le généreux dévouement du Héros, qui ne balance pas à sacrifier ce qu'il a de plus cher.

Le cinquieme chant se passe en fêtes; c'est un repos pour le Lecteur; la Stupidité, pour témoigner sa reconnoissance à son Général, & inspirer à ses Combattans un nouveau courrage, imagine de leur donner un souper digne de leur mérite. Elle se trouve à ce festin, placée vis-à-vis du Héros qu'elle aime, à peu-près comme Didon, vis-à-vis d'Enée. La même cause produit un même effet; & le sixieme chant est consacré aux tendres amours du Général & de sa Souveraine, selon l'usage éternellement établi, d'amener des amours dans un Poëme épique.

Cependant les exploits du Héros l'invitent à un doux sommeil; & par une nouvelle faveur, qu'il n'a que trop mé-

ritée, la Déesse au septieme chant lui envoie un songe magique, qui lui fait voir tous les triomphes passés, présens & à venir de son Amante.

Dans le huitieme chant, les Muses, alarmées des complots de la Déesse, & sur-tout des menaces du Général, dont le bruit s'est fait entendre jusqu'au Parnasse, implorent les bontés d'Apollon qui les rassure, & qui, pour mieux s'instruire des projets de son Ennemie, prend la résolution de lui députer un Ambassadeur. Cette députation, & les événemens dont elle est suivie, ne font qu'inspirer un nouvel orgueil à la Déesse, qui, se croyant déja Souveraine de l'Hélicon, donne à son armée le signal du départ.

L'armée, au neuvieme chant, est arrêtée dans sa marche par un épisode qui prouve combien les Dames sont peu nées pour la guerre & pour les travaux du bel esprit. Enfin, dans le dixieme & dernier chant, les troupes de la Déesse, & son Général lui-même, après avoir fait des prodiges de valeur, sont mis en fuite par le sifflet du Goût; & ce dénouement nécessaire & rapide termine le combat à l'avantage des Muses.

Telle est l'économie du Poëme dont

le ſujet eſt le Siege du Parnaſſe par la Sottiſe, & dont l'action, d'un merveilleux qui fournit à chaque chant la matiere de pluſieurs tableaux, peut ſe paſſer en moins de deux jours. Les événemens y ſont enchaînés l'un à l'autre par une ordonnance aſſez heureuſe ; & d'ailleurs (ce qui eſt une des principales regles de l'Art), ils naiſſent tous du fonds du ſujet.

M. DORAT.

Le petit Poëme des Tourterelles de Zelmis, par M. Dorat, eſt un des jolis Ouvrages de cet Auteur. On y trouve de l'eſprit, de la gaieté & de la galanterie. Un Chat, pendant une nuit d'orage, s'étoit gliſſé dans une voliere, & avoit emporté une Tourterelle : voilà tout le fonds hiſtorique de cette fiction. M. Dorat a donné des preuves de talent dans des genres ſérieux ; mais je le crois particuliérement appellé par la nature à celui-ci ; il a le coloris le plus frais & le plus ſéduiſant ; il poſſede l'expreſſion du plaiſir, du ſentiment & de la délicateſſe.

M. IMBERT.

L'hiſtoire de la Pomme adjugée à Vénus eſt ſi vieille & ſi rebattue, dans les poéſies de toutes les Nations, qu'on ſe ſeroit imaginé qu'elle ne pourroit plus rien fournir de neuf & de piquant à l'eſprit. On verra par la lecture de l'Ouvrage de M. Imbert, que, même dans les ſujets qui paroiſſent le moins favorables, tout dépend de l'exécution, & qu'il n'y a rien de ſi uſé, qu'une imagination brillante & féconde ne puiſſe rajeunir. On en jugera ſûrement ainſi, en ſuivant le plan de ce Poëme, & les détails dont l'Auteur a ſu l'embellir. Le ſeul changement qu'il ait fait à la fable, a été de tranſporter à la Cour le jeune Pâris, qui, ſelon la Mythologie, étoit encore Berger lors de ce fameux jugement.

Ce qui fait le mérite de ce Poëme, & ce qui contribuera probablement à le faire ranger parmi les meilleurs écrits de ce genre, c'eſt qu'on y reſpire le goût ſain de la bonne Antiquité. On y trouve ſans doute beaucoup d'eſprit, mais jamais de faux bel eſprit. Les ornemens y ſont diſtribués ſans profu-

ſion. L'Auteur n'a point l'air de les chercher ; c'eſt toujours le ſujet qui les amene ; jamais ils n'y ſont entaſſés d'une maniere fatigante. C'eſt une broderie légere, deſſinée avec grace. Ajoutez à tout cela, que l'enſemble du Poëme eſt très-ſimple, & ſe développe naturellement & ſans peine ; que les caracteres de Pâris & de chacune des trois Déeſſes ſont bien ſaiſis, bien marqués ; que le mêlange des rimes eſt toujours bien entendu, & que la verſification eſt partout facile, élégante, harmonieuſe.

M. L'ABBÉ AUBERT.

Tout le monde connoît le Roman de Pſyché par la Fontaine, où cet Ecrivain naïf & charmant s'eſt abandonné à toute ſa négligence. On regrette ſouvent qu'il ſoit trop long ; mais quelques morceaux qui ſuccedent promptement à ceux qui cauſent ce reproche, font ordinairement oublier ce défaut. M. l'Abbé Aubert, qui a fait une étude particuliere de ce Poëte, a eſſayé de marcher ſur ſes traces dans les aventures de Pſyché ; il les a dépouillées des longueurs, des détails inutiles, & ſouvent minutieux de ſon Original ; il

en a fait un petit Poëme, où l'on trouve des morceaux intéressans & bien faits. Il suit précisément la même marche que la Fontaine, en élaguant toujours son texte, & quelquefois en y faisant des changemens qui vont toujours au même but.



§. II.

POETES DRAMATIQUES.

NOUS n'avons eu, pendant longtemps, d'autres Spectacles en France, que de pieuses mascarades. Des Pélerins revenant de la Terre Sainte, le bourdon à la main, furent nos premiers Acteurs. Leur coup d'essai fut une Piece tragique : ils représenterent le Mystere de la Passion. Tous les spectateurs furent édifiés ; il n'y eut que le Prévôt de Paris qui se scandalisa, & qui défendit qu'on jouât de pareilles Pieces ; mais le Roi permit qu'on représentât la Passion & les Vies des Saints. On chercha à égayer ces pieux spectacles par des scenes burlesques, qu'on appelloit les jeux des *Pois pilés*. Il se forma dif-

férentes troupes de Comédiens : les Clercs de la Bazoche donnerent des Pieces, qu'ils intitulerent *Moralités ;* & les *Enfans sans souci*, société dont Marot étoit un digne Confrere, représentoient des farces appellées *Sotties* ou *Sottises*. C'étoit une représentation des sottises humaines. On donnoit au chef de cette troupe le titre glorieux de *Prince des Sots*.

Jodelle fut le premier qui composa une espece de Tragédie. Cet Ouvrage lui attira l'admiration de son siecle, & lui valut cinq cens écus, dont Henri II le gratifia. On regarda ce Poëte comme le Dieu de la Tragédie. On conduisit chez lui un Bouc couronné de lierre, dont la barbe & les cornes étoient dorées. Jodelle trouva un rival dans Garnier, qui fit représenter la Captivité de Babylone & Nabuchodonosor avec son Prévôt d'Hôtel faisant crever les yeux à Sédécias, Hardy parut ensuite & composa huit cens Tragédies. Enfin, Pierre Corneille anéantit tout à coup les extravagantes Pieces qu'on admiroit alors ; & ayant tiré de l'enfance, ou, pour mieux dire, du cahos, la Poésie dramatique, il mit sur la scene la raison accompagnée de tous les ornemens dont

une langue eſt capable : il accorda la vraiſemblance & le merveilleux.

Les farces de Turlupin, de Gros Guillaume, de Guillot Gorgus, précéderent les Jodelet, les Dom Japhet de Scarron, & les Pieces d'intrigue dans le goût Eſpagnol. Moliere vint, & fit rire les honnêtes gens.

JODELLE.

Jodelle eut le mérite de ſentir le premier en France, ce que valoient les Anciens ; il eut le courage de vouloir ſuivre leurs traces, & l'honneur de faire quelques pas dans la même carriere. C'étoit beaucoup alors ; il eut même une ſorte d'élévation dans le génie ; mais la langue ſe refuſoit à ſes idées. On peut le comparer à un habile Architecte, qui n'auroit que de la vaſe & des cailloux pour conſtruire un palais. Peut-être auſſi ne tira-t-il point de la langue ce qu'il en pouvoit tirer ; il en connut mieux l'impuiſſance que les reſſources. Il y eut de ſon temps des Verſificateurs moins barbares : tels furent, en particulier, Melin de Saint Gelais & Bertaut ; mais nul de ſes contemporains, nul de ſes premiers ſucceſſeurs n'entrevirent, au

même degré que lui, la vraie marche du Poëme dramatique. Il ne lui manqua enfin qu'une langue. Un siecle plus tard, Jodelle eût peut-être été un grand homme.

GARNIER.

Cet Auteur tiendra toujours, avec justice, un rang parmi les Poëtes tragiques ; & ses Tragédies sont une source de différens genres de Poésies. On rencontre, dans le cours des scenes, des traits familiers qui seroient propres à l'Epître. Les chœurs sont composés de stances dignes de l'Ode. Les comparaisons qu'il seme avec variété, tiennent de l'Epique, ou bien ont l'agrément pastoral. Son style, souvent ampoulé, a pu passer pour sublime dans un temps où le bon goût n'avoit pas encore marqué ses limites. Garnier emploie des figures outrées, & étonne l'esprit par des idées singulieres & bisarres. Les termes ne lui manquent jamais ; & il sait en créer dans le besoin. Son jargon françois est quelquefois du latin tout pur. Un rebelle y est appellé Contumax. Malgré ces défauts, on remarque dans cet Auteur, un Poëte ingénieux,

qu'on pourroit lire avec fruit ; un Citoyen généreux, un Littérateur ardent & désintéressé. » Je veux, écrivoit-il » à un Amiral de France, vous remercier des bienfaits que les Lettres reçoivent journellement de vous, comme si j'étois un des mieux fortunés ».

Ce Poëte vivant sous un regne qui étoit celui d'une discorde fanatique & intestine, invitoit son siecle à profiter des crimes même de ses héros. Les actions de trois de ses Tragédies embrassent la plus intéressante partie de l'Histoire Romaine ; c'est son époque la plus mémorable ; le hasard n'a pas conduit l'Auteur dans le choix de ses sujets ; il destine toutes ses couleurs à faire voir une Puissance formidable à toute la terre, domtée enfin par ses propres forces. Il ne chante pas, sur un ton collégial, une liberté étrangere à nos mœurs ; ses vues sont conformes aux circonstances. Il veut inspirer à la France une juste horreur pour ces dissentions domestiques ; & il lui montre ses malheurs dans ceux de Rome, déchirée par ses propres enfans. Il combat, avec force, l'orgueil, l'envie, la cruauté, l'inhumanité des hommes, pour me servir d'une de ses expressions. Une plume qui défend ainsi

les droits de la société, feroit-elle moins respectée que les armes, qui servent trop souvent à les détruire? Elle terrasse des monstres; elle vaut la massue d'Hercule.

Notre Poëte se lasse de marcher sans appui dans la carriere; il emprunte le secours des Anciens. Nous sommes sortis du gothique de l'architecture, en suivant la belle & simple Antiquité: nous y rentrerions peut être dans l'Art dramatique, par une scrupuleuse imitation des Grecs, & sur-tout des Romains. Du moins Garnier n'écrivit-il jamais d'un style plus dur, ni dans un goût plus barbare, que dans sa Tragédie d'Hyppolite, qu'il trace sur leur modele. Hyppolite a une indifférence sans ménagement; l'amour de Phedre est sans pudeur. Ce qui épargne l'horreur dont on seroit saisi à la vue de ces personnages, c'est qu'on en fait des grotesques. Lorsque l'on se remet en même temps sous les yeux ces beaux traits que Racine sut si bien peindre, on diroit que Garnier tenoit en main le burin de Calot.

MONT-CHRÊTIEN.

Cet Auteur parut avoir choisi Gar-

nier pour son modele; c'est à peu près la même marche & le même goût. Comme Garnier, il met peu d'intrigue dans ses Pieces, & n'a presque aucune situation. Son dialogue est vif & coupé; chaque interlocuteur y répond par une sentence; & il est noyé dans de longs monologues. Son style est cependant moins ampoulé, & plus pur que celui de Garnier; on y remarque néanmoins quelquefois un mauvais goût d'antitheses & de jeux de mots. Ce qui distingue sur-tout Mont-Chrétien, c'est l'éloquence vive & animée qui regne dans les déclamations, d'ailleurs trop longues, dont ses Pieces sont remplies. Les figures les plus frappantes & les plus hardies, y sont semées avec profusion. Il n'a manqué à cet Auteur, que l'art d'amener des situations, & de mettre en œuvre ces beaux morceaux épars ça & là, sans choix & sans goût, & dont la continuité même est fatigante. Ses chœurs sont pleins de la plus excellente morale. Les matieres les plus importantes y sont traitées avec feu, & quelquefois d'une maniere sublime. L'usage que ce Poëte a fait de ses talens, est digne d'éloge: l'Ecriture Sainte lui a fourni la matiere de plusieurs Ou-

vrages. On a de lui un Poëme de Suzanne, qui vaut mieux, en ſon genre, que ſes Pieces dramatiques. La Bergerie, qui termine ſon Théâtre, fait voir qu'il avoit plus d'un talent, & qu'il ſavoit deſcendre, quand il vouloit, de la majeſté tragique. La proſe de cet Ouvrage eſt agréable & légere, remplie d'idées ingénieuſes & riantes.

HARDY.

Alexandre Hardy a été le Poëte dramatique le plus fécònd qui ait jamais paru, s'il eſt vrai que ſes Pieces excedent le nombre de ſept cens. Il ſuivoit une troupe de Comédiens, à laquelle il fourniſſoit toutes celles qu'elle vouloit jouer. Quand il en falloit une, elle étoit prête au bout de huit jours; & le fertile Hardy ſuffiſoit à tous les beſoins de ſon Théâtre. Dans l'ingénieux badinage de la Guerre des Auteurs, qui, pour le dire en paſſant, a ſervi de modele au Temple du Goût, Guéret dit de Hardy: » il étoit venu » dans un ſiecle, où l'on ne ſe piquoit » pas beaucoup d'entendre la Poétique » d'Ariſtote. On ne trouvoit point à » redire qu'un même perſonnage vieillît

» de quarante ans en vingt-quatre heu-
» res ; que ſa barbe & ſes cheveux
» blanchiſſent dans l'intervalle de deux
» actes. Il pouvoit, entre deux ſoleils,
» paſſer de Rome à Paris ; & c'étoit
» faire une Comédie, que de mettre
» une vie de Plutarque en vers ».

Parmi les Pieces de ce Poëte, il n'en eſt point qu'on puiſſe lire d'un bout à l'autre ſans dégoût ; mais dans preſque toutes, on trouve des morceaux qui font plaiſir. Marianne eſt ſans contredit la meilleure. Les caracteres en ſont bien ſoutenus, les ſituations ſont intéreſſantes, & naiſſent du ſujet. On eſt étonné de trouver une piece ſi réguliere, faite par un Auteur qui ne ſuit ordinairement aucune regle, & qui choque toute vraiſemblance. Hardy a tous les défauts de ſon temps : la plupart de ſes Pieces ſont monſtrueuſes pour la conduite ; quelques-unes ſont groſſieres & indécentes. Le Poëte a affecté de répandre beaucoup de morale dans ſes Ouvrages. Il y regne un ton ſentencieux ; & ſes perſonnages, dans les ſituations les plus vives, ne ſont ſouvent que de froids raiſonneurs. Son dialogue eſt rapide & preſſé. Il aime ces conteſtations, où chaque Ac-

teur ne dit qu'un ou deux vers, & qui ſont ſi brillantes dans Corneille. Il a des ſcenes filées avec beaucoup d'art, où l'intérêt eſt bien gradué. Son imagination eſt peu fertile, les mêmes ſituations ſe trouvent répétées dans la plupart de ſes Pieces. Ses vers ſont durs, ampoulés. Le ſtyle des paſtorales l'emporte ſur celui des Tragédies; mais ſon plus grand défaut eſt d'être froid. On ne remarque point chez lui ces traits de feu, qui percent les ténebres de l'ignorance & de la barbarie. Dans un ſiecle plus éclairé, Hardy eût été ſans doute un Poëte plus correct, plus régulier, mais jamais un grand Poëte.

GILLET.

Gillet eſt un des premiers qui aient compoſé des Pieces de caractere, tirées de ſon propre fonds, ſans les emprunter des Eſpagnols ou des Italiens, ſuivant l'exemple des Poëtes de ſon temps. On peut, il eſt vrai, lui reprocher ſon peu de goût dans le choix même de ces caracteres, qu'il a expoſés ſans beaucoup de fineſſe. Cependant, il faut convenir qu'on n'a pas rendu aſſez de juſtice à cet Auteur preſque inconnu, & auquel

on est redevable d'uue conduite plus sage dans l'Art dramatique. Dès-lors, on ne prodigua plus les enlevemens & les reconnoissances; & si le Public crut encore pouvoir se prêter à ces sortes de ressources, il fallut, pour lui plaire, les présenter d'une façon plus raisonnable, c'est-à-dire, qu'elles fussent comiques par le fonds, & par la maniere de les traiter. On peut donc dire, à la louange de Gillet, qu'il ouvrit le premier la carriere brillante que Moliere courut avec tant de gloire. Ses Pieces, la plupart comiques, sont une esquisse encore légere des défauts & des ridicules de là société. Elles sont semées de critique & de traits de mœurs; & personne, avant notre Poëte, n'avoit si bien peint les coutumes & les goûts de la Nation.

THÉOPHILE.

Théophile est Auteur d'une Tragédie intitulée *Pyrame & Thisbé*, que Pradon, intéressé à louer les mauvais Ouvrages, n'a pas craint d'exalter sans mesure. Cette Piece n'est, dans le fonds, qu'un amas de pensées boursoufflées, d'allusions froides & puériles, telles

que celle-ci, où, en parlant du poignard de Pyrame, il dit :

Le voilà ce poignard, qui du ſang de ſon Maître
S'eſt ſouillé lâchement . . . il en rougit le Traître.

DURYER.

On trouve beaucoup d'inégalités dans les Ouvrages de Duryer. Qui croiroit que Scévole & Lucrece ſoient du même Auteur! Cependant on y reconnoît toujours, à-peu-près, la même marche & le même ton. C'eſt toujours un dialogue raiſonné, fort & nerveux, des ſentences ſouvent exprimées vivement & avec préciſion, une intrigue bien ménagée, & conduite avec art; j'en excepte cependant l'Argénis. Il tire ordinairement, de tous ſes ſujets, tout ce qu'on en peut tirer; mais il eſt rarement heureux dans leur choix. Lucrece, Bérénice, Anaxandre, ſont des ſujets plutôt mal choiſis, que mal traités. On ne peut refuſer à cet Auteur de la force, & quelquefois du ſublime dans les idées, de l'énergie dans l'expreſſion, & un grand fonds de raiſonnement. Ses vers n'offrent pas ſeulement des mots pompeux, & des bagatelles harmonieuſes; mais ils donnent beaucoup à penſer, &

renferment un grand ſens. Il faut avouer néanmoins qu'il n'a pu s'empêcher de payer le tribut au mauvais goût de ſon ſiecle. Juſques dans les plus beaux morceaux, on trouve des jeux de mots pitoyables, des antitheſes puériles & affectées. On peut auſſi accuſer la fortune, qui ne lui permettoit pas toujours d'employer le temps néceſſaire à la perfection de ſes Ouvrages. Obligé de travailler pour vivre, il fit de mauvaiſes Pieces de Théâtre, comme de mauvaiſes Traductions.

MAIRET.

On trouve dans les Ouvrages de Mairet, les défauts attachés à ſon ſiecle; mais il ne les prit pas tous; & il en réforma pluſieurs. Quelques-unes de ſes Pieces ſont dans toutes la rigueur des regles; & ce qu'il ne faut pas oublier, c'eſt qu'elles ſont antérieures aux bonnes Tragédies de Corneille. Son ſtyle n'eſt point exact, & ne pouvoit l'être; mais il offre un grand nombre de paſſages dignes d'être cités, un tour de vers heureux, &, qui plus eſt, des vers de génie. Pluſieurs ont été copiés ſervilement, d'autres mieux traveſtis par plus d'un Poëte moderne. Mairet pouvoit

atteindre à une ſorte d'élévation; mais il eût mieux peint les fureurs de la vengeance & de l'ambition, que la tendreſſe de l'amour & la vérité du ſentiment. Il donne preſque toujours, à cet égard, dans le laſcif ou le pédanteſque. Chez lui, un amant n'en croit pas un je vous aime, il lui faut un baiſer pour l'en convaincre. Il nommera ſa maîtreſſe ſon ſoleil; & elle, au contraire, ſoutiendra qu'elle n'eſt que ſa lune, parce qu'elle tient de lui tout ſon éclat. On trouve, au ſurplus, dans ſes Ouvrages, plus d'un exemple de ſérieux mêlé avec du comique. Ce genre, qui, depuis quarante ans, a occaſionné tant de diſcuſſions parmi nous, n'eſt guere qu'un réchauffé de la Tragi-Comédie; & tout, pour ainſi dire, étoit tragi-comique avant Corneille. Enfin, la partie dont Mairet ſemble s'être le plus occupé, celle qui lui a le mieux réuſſi, eſt l'effet théâtral. Il eſt peu de ſes Pieces, qui n'offrent quelques ſituations neuves & intéreſſantes. Il les place & les prépare, & a jugé d'avance de leur effet. On ne peut lui refuſer l'invention; &, s'il fût venu plus tard, on eût, ſans doute, été contraint de lui accorder la meilleure partie de ce qu'on lui refuſe.

PIERRE CORNEILLE.

Si Corneille erra d'abord avec la foule des Poëtes tragiques, bientôt il reconnut que la foule & lui s'égaroient. Ce fut sur les pas des Anciens, qu'il entra dans la véritable carriere dramatique; mais il y découvroit des sentiers qu'ils n'avoient point apperçus, & passa de bien loin ses guides. Ce qu'il avoit fait, apprit à sa Nation ce qu'elle pouvoit faire. Il parvint à lui élever le génie, & donna le signal aux Orateurs, aux Philosophes, aux Artistes; & peut-être que si Corneille n'eût été qu'un homme ordinaire, Bossuet & tant d'autres n'eussent pas été de si grands hommes. C'est à regret qu'on desire, dans les Ouvrages de ce Pere du Théâtre, un style moins inégal, une diction plus épurée. Corneille, si excellent Logicien, ne put jamais s'assujettir aux regles d'une grammaire exacte; on trouve des défauts jusques dans ses chefs-d'œuvre. C'est joindre à la plus noble architecture, des morceaux de sculpture gothique; mais ce défaut mis à part, que de beautés ses Ouvrages nous présentent! que de variété dans les plans! que de force

dans les caracteres ! que d'élévation dans les idées ! Malheur à qui ne sait pas supporter un vieux mot en faveur d'une vérité neuve & utile ! De trente-deux Poëmes dramatiques, dont Corneille est l'Auteur, aucun sur-tout ne ressemble à ceux d'autrui. Si tous ne sont pas d'une égale force, du moins ils offrent tous des traits qui décelent la main dont ils partent. C'est le même génie qui dispose, mais qui n'agit pas toujours avec la même vigueur. Du reste, nul Poëte, dont la chaleur soit plus soutenue, plus communicative ; elle agite les Lecteurs les plus engourdis ; elle embrase ceux qui ont en eux quelques étincelles du feu de la poésie ; c'est le trépied de la Sibylle : on n'en peut approcher sans éprouver un soudain enthousiasme.

Ce grand, ce sublime Corneille,
Qui plut bien moins à notre oreille,
Qu'à notre esprit qu'il étonna ;
Ce Corneille qui crayonna
L'ame d'Auguste, de Cinna,
De Pompée, & de Cornelie, &c.

Ce Poëte, dit un Auteur moderne, a d'assez grandes qualités, pour qu'on puisse convenir de ses défauts. Ses vers

ne ſont pas toujours coulans, ſa diction eſt très-incorrecte, ſon éloquence eſt quelquefois d'un déclamateur; les plaidoyers qu'on trouve dans quelques-unes de ſes Pieces, ont fait dire qu'il étoit plus fait pour ſon premier métier (celui d'Avocat) que pour le ſecond; mais au milieu de ſes plus grands défauts, il eſt ſublime. Serré & preſſant dans le dialogue, pompeux & brillant dans les deſcriptions, hardi dans les portraits, il offre dans ſes belles ſcenes une majeſté qui impoſe, & une audace qui ſurprend. L'énergie de ſon ſtyle vient en partie de la profondeur de ſes idées & de la force de ſon ame. Son caractere étoit d'une trempe Romaine; c'étoit Brutus reſſuſcité pour réveiller, dans le cœur des François, l'amour de la liberté & de la patrie. Dans les éloges que nous donnons à Corneille, nous avons en vue ſes bonnes Pieces; car lorſque l'âge eut glacé ſon génie, il fut trop au-deſſous de lui-même. Auſſi on le repréſente dans le Temple du goût,

. . . Sacrifiant ſans foibleſſe
Tous ſes enfans infortunés,
Fruits languiſſans de ſa vieilleſſe,
Trop indignes de leurs aînés.

Pour lire Corneille avec fruit, les jeunes gens doivent acheter ses Œuvres avec le Commentaire de M. de Voltaire ; Ouvrage écrit sensément & rempli de réflexions dictées par le goût.

ROTROU.

Le grand nombre des Pieces de Rotrou marque la prodigieuse facilité de leur Auteur, qui a commencé à écrire à vingt ans, & est mort à trente-neuf. Les Maîtres de l'Art, & Corneille en particulier, en faisoient une estime singuliere. Il est le premier qui ait travaillé à rendre la Tragédie raisonnable, & à introduire une pratique plus réguliere au Théâtre. Il a été depuis surpassé par Corneille ; mais il a fait voir dans plusieurs de ses productions, qu'il eût été le Poëte le plus digne d'être comparé à ce grand homme, si sa trop grande facilité ne lui avoit pas fait adopter sans choix tous les sujets qui se présentoient à son imagination. On peut aussi attribuer la foiblesse d'un grand nombre de ses Pieces, à la précipitation avec laquelle il les composoit. Il aimoit le jeu ; & cette passion le mettoit souvent dans l'embarras ; il falloit promp-

tement s'en retirer par une Comédie nouvelle, qui réparoit une partie de ses pertes. Il n'est cependant pas vrai, comme l'ont prétendu quelques personnes, que Venceslas soit la seule Piece de Rotrou, qui mérite de rester au Théâtre, & que toutes les autres se ressentent de l'ignorance & du mauvais goût de son temps. Antigonne est, sans contredit, la plus estimable de ses Tragédies; Hercule mourant, Bélizaire, Iphigénie, Cosroés, ne sont pas fort au-dessous de Venceslas. On y trouve de l'élévation dans les pensées, des idées neuves, grandes & hardies; & la conduite de toutes ses Pieces n'annonce ni mauvais goût, ni ignorance. Comme Corneille, Racine & Moliere, Rotrou alloit puiser chez les Grecs, les Romains, les Italiens & les Espagnols; c'étoit connoître les bonnes sources. Il est vrai que tous ses Ouvrages dramatiques ne sont pas de la même force, qu'il s'écarte quelquefois des bornes sages & religieuses qu'il sembloit s'être prescrites, & qu'il retombe souvent dans le mauvais goût de son siecle. Il a suivi la route de ses Contemporains, sur-tout, dans ses Tragi-Comédies, qui ne sont presque que des Romans

mal construits, chargés de personnages épisodiques, de combats, de travestissemens, de reconnoissances; les intrigues y sont presque toujours fondées sur des déguisemens, des ruses, des méprises. L'amour y est traité suivant les regles d'Amadis: tantôt ce sont de longs entretiens, des narrations plus longues encore; & tantôt des scenes entieres, ou même des actes tout-à-fait étrangers au sujet. L'unité de lieu, de temps & d'action, n'y est presque jamais bien observée; & le style est plein d'irrégularités & d'inégalités. Des vers aisés, coulans, naturels, sont suivis de vers durs, secs, barbares ou burlesques. Des expressions trop libres répugnent aux bonnes mœurs; & c'est principalement là le défaut du siecle de Rotrou. Ce Poëte se contentoit souvent de traduire ce qu'il empruntoit des Anciens, sans rien changer, ni aux caracteres, ni à la conduite, ni à la catastrophe. Enfin, la ressource qu'il étoit obligé de chercher dans ses Ouvrages, lui a fait faire un grand nombre de petites Comédies, sur lesquelles il y auroit de l'injustice de le juger. Elles prouvent simplement combien il est facile à un homme d'esprit de se contenter de choses médiocres,

lorſque des ſoins plus preſſans lui font oublier celui de ſa gloire.

SCUDÉRY.

C'eſt au ſiecle de Mairet, de Rotrou, & à l'enfance de Corneille, qu'il faut remonter pour ſe former une idée juſte des talens de Scudéry. Né avec une imagination vive, ardente, élevée, mais trop féconde, il ſe livroit ſans goût à la facilité d'écrire, qu'il regardoit comme un effet du génie. De-là ces plans ſi étendus, ces intrigues ſi compliquées, ces incidens ſi multipliés, ces détails ſi minutieux & ſi prolixes. Mais ces défauts ſont compenſés par des traits pleins d'eſprit, des tours pleins de hardieſſe, des ſituations heureuſes & intéreſſantes, & beaucoup de variété, ſoit dans les penſées, ſoit dans la façon de les rendre. Il traite également bien les détails de l'Art militaire, de la Navigation, des Sciences & des Arts. Au tableau des beautés de la Nature ſuccede la male éloquence des grandes paſſions. Ces talens auroient été plus heureux dans un ſiecle d'un goût plus épuré. Son ſtyle eſt ordinairement lâche & diffus; mais quelquefois il eſt

fort énergique. Beaucoup de vers à sentences, & des réflexions heureuses, entrelacent une multitude de vers prosaïques. Un mérite d'autant plus grand, qu'il étoit plus rare autrefois, c'est que tous ses personnages sont de la plus exacte décence. Ceux que l'on veut rendre odieux, ne le deviennent que par déférence pour les avis d'un Confident ambitieux, traître ou scélérat, sur lequel on fait retomber les suites funestes de ses conseils. C'est à l'aide de cette machine, mais qui reparoît trop souvent, que l'Auteur prétend excuser, pallier, diminuer les crimes ou les fausses démarches de ses Héros. Quant aux sentimens qu'il leur prête, il les avoit puisés dans le métier des armes, dans ce qu'on appelloit alors la Compagnie agréable, & plus encore dans la lecture des Romans & du Théâtre Espagnol. Comme il étoit rempli d'histoires singulieres, d'aventures romanesques, de traits extraordinaires, & d'idées gigantesques, sur le point d'honneur, sur l'héroïsme, sur les procédés généreux, il regardoit comme le chef-d'œuvre de l'Art, de donner intrigues sur intrigues, & de peindre ses Héros d'une grandeur démesurée.

rée. Il les met toujours aux prises ou avec des rivaux redoutables, ou avec la mort même ; & les moyens qu'il emploie pour les tirer du danger, ne sont très-souvent rien moins que vraisemblables. Les traits qui caractérisent Scudéry, & que nous appellons aujourd'hui des écarts d'une imagination folle, étoient mieux accueillis autrefois ; on n'avoit point d'idée d'une plus grande perfection; d'ailleurs chaque siecle a un goût dominant. C'est ainsi que nous nous laissons prendre aujourd'hui au vernis de la versification, & souvent au faux éclat du jargon métaphysique.

RAISSIGUIER.

Son Théâtre n'est qu'un Recueil d'aventures romanesques, dont toute la morale est en maximes galantes ; & l'Auteur est entre les Poëtes dramatiques, ce que Durfé est parmi les Romanciers. On prétend qu'une aventure amoureuse le porta à travailler pour le Théâtre. Il n'est pas étonnant qu'il ait toujours choisi des sujets tristes & conformes à sa situation ; en peignant des amans rebutés, & des maîtresses cruel-

les, il ſe retraçoit ſa propre aventure. Quant à ſa maniere de traiter l'amour, il a ſuivi le goût de ſon ſiecle; on admiroit alors ces fades Romans, qui, juſqu'à Boileau, ont infecté la Littérature. Le ton qui y régnoit s'étoit répandu dans les ſociétés: un vain jargon de galanterie, mêlé d'équivoques & de jeux de mots, étoit le langage à la mode. Ses vers ſont aſſez coulans, aſſez purs; mais ſon ſtyle eſt hériſſé de pointes & d'antitheſes. On trouve ordinairement dans ſes Pieces beaucoup d'intrigues, mais peu d'art; il y a même des fautes groſſieres contre les regles, qu'on ne ſauroit rejetter ſur l'ignorance de ſon ſiecle: le Théâtre commençoit alors à ſortir de la barbarie, d'où le tiroit le génie du grand Corneille.

BOISROBERT.

On ne lit plus ſes Tragédies, ni ſes Comédies, ni ſes Tragi-Comédies, ni ſes Romans. On ſe ſouvient ſeulement que l'agrément de ſon eſprit l'introduiſit fort avant dans la familiarité du Cardinal de Richelieu. L'Abbé de Boisrobert étoit en effet d'une ſociété trèsagréable; il avoit le caractere gai, & l'imagination pleine de ſaillies.

LA CALPRENEDE.

Son Roman de Cléopatre eſt encore un des meilleurs, aſſurément, que nous ayons. Heureux s'il ſe fût borné à ce genre, pour lequel il ſembloit né ! Tous ſes perſonnages, dans ſes Pieces de Théâtre, ſe reſſentent de ce goût romaneſque. Il leur met dans la bouche plus de pointes que de ſentiment. Cependant ſon Comte d'Eſſex, le chef-d'œuvre de ſes Tragédies, a quelque mérite; & Boyer n'a pas rougi, non-ſeulement de l'imiter dans ſa Piece du même titre, mais de copier entiérement une grande partie de ſes vers.

TRISTAN.

Quoique de meilleurs Ouvrages aient fait entiérement oublier les Pieces de cet Auteur, il y en a quelques-unes, auxquelles on rendra toujours juſtice. Marianne, ſur-tout, & la Mort de Criſpe, feront honneur aux talens de ce Poëte. Il n'a point, comme preſque tous les Auteurs de ſon temps, défiguré l'amour par un mauſſade jargon de galanterie, quoiqu'il ne ſoit pas tout à fait

exempt d'équivoques & de jeux de mots. Il a peint cette passion d'une maniere forte & tragique. C'est un mérite dans un temps, où la contagion des mauvais Romans avoit gagné toutes les parties de la Littérature. Les vers de Tristan sont harmonieux ; il est pompeux & magnifique dans ses récits. Il brille surtout dans les récits des songes : un de nos illustres Tragiques l'a imité en cette partie. La conduite de sa Piece est ordinairement sage & réguliere ; les événemens en sont vraisemblables & bien amenés ; ce qui, dans son siecle surtout, doit être regardé comme un prodige.

DESMARETS.

Cet Auteur avoit beaucoup d'esprit & d'imagination, mais une imagination déréglée, qui n'enfantoit que des chimeres. On a dit de lui, qu'il étoit le plus bel esprit de tous les Visionnaires, & le plus visionnaire de tous les Beaux Esprits.

DESFONTAINES.

Ce Poëte n'avoit reçu de la Nature

ni goût, ni talent pour le Théâtre; & cependant toutes ses Pieces ont eu des succès marqués. Deux principales causes concoururent à cette réussite; le goût naturel de la Nation pour le spectacle dramatique, & les talens des Acteurs. Leur jeu, quoiqu'un peu forcé, & soutenu d'une déclamation ampoulée, mais pleine d'art, donnoit de l'éclat à des Pieces médiocres. Cette espece de prestige alloit même jusqu'à faire trouver beaux, des vers remplis d'images basses & de jeux de mots.

DOUVILLE.

Lorsqu'on a lu une Piece de Douville, on connoît presque tous les sujets de ses Comédies. Ce sont toujours des rencontres inopinées, de trompeuses apparences, des brouilleries & des raccommodemens. Des personnes qui se trouvent les unes chez les autres, sans savoir pourquoi, donnent le titre d'une de ses Comédies. C'est annoncer une Piece dont l'intrigue est extrêmement embrouillée, pleine de travestissemens, de suppositions & d'enlevemens, & où les femmes font toutes les avances. De pareils Ouvrages semblent prouver, dans

l'Auteur, une imagination féconde, prodigieuse ; mais Douville trouvoit les plans de ses Pieces dans les Auteurs Espagnols ou Italiens, & n'avoit d'autre peine, que de les traduire, & souvent de les défigurer en voulant les rendre à sa maniere. Peu riche de son propre fonds, il étoit obligé de recourir à des trésors étrangers. Paré de ces richesses, il se présentoit au Public, & éblouissoit ses yeux par la multiplicité, la variété des couleurs : si on venoit à le dépouiller, il perdoit tout son prix.

SCARRON.

Ce qu'on n'a point assez observé à la gloire de Scarron, c'est qu'il fut véritablement un des précurseurs du bon goût dans le genre de la Comédie. Il eut le mérite de sentir que ni la fadeur des Pastorales, ni le merveilleux des aventures romanesques, ne convenoient à ce genre. Cette observation, si naturelle & si vraie, le rendit infiniment supérieur à tous les Auteurs dramatiques de son temps ; souvent même il rencontra la gaieté du bon comique. Il sut mettre de l'art & de la clarté dans ses expositions. On peut en juger par celle

de ſon Jodelet Maître & Valet, qui eſt en cela très-remarquable. Il eſt ſingulier que Scarron ait, en quelque ſorte, ouvert la bonne route à Moliere, & qu'il ait eu infiniment plus de goût que certains Beaux Eſprits de nos jours, qui ſemblent avoir tous conſpiré pour ramener ſur la Scene le goût barbare dont il l'avoit purgée.

BOYER.

Claude Boyer, Prêtre, natif d'Alby, vint aſſez jeune à Paris, dans l'intention de s'adonner à l'Eloquence; mais ayant prêché dans cette Ville avec peu de ſuccès, il ſe livra à la Poéſie; & ce fut celle du Théâtre qui l'occupa preſque uniquement. Il y travailla pendant cinquante ans, ſans que jamais la médiocrité du ſuccès l'ait rebuté; toujours content de lui-même, & rarement du Public. Cet Auteur avoit beaucoup d'eſprit, & ſes différens Ouvrages ſont animés d'un feu qui ne fut point affoibli par l'âge; mais il n'avoit aucune connoiſſance du fonds de l'Art qu'il pratiquoit, & manquoit également de goût & de ſens. Son ſtyle eſt preſque toujours enflé, ſon langage peu correct, & ſes vers ordinairement très-durs.

L'Abbé Boyer étoit malheureux ; mais il ſavoit s'en dédommager par ſon amour-propre. On ne ſait lequel des deux doit le plus ſurpendre, ou ſon aveuglement ſur les défauts eſſentiels de ſes Ouvrages, ou l'acharnement ridicule de Racine & de Boileau contre cet Auteur. Cette perſécution, ſi peu convenable à ces grands hommes, n'avançoit que de quelques jours la chûte des Pieces de leur Adverſaire; tandis que celui-ci, qui s'en faiſoit honneur, & ſe perſuadoit que cette brigue étoit cauſe de ſes diſgraces, demeuroit opiniatrément dans l'erreur. On ne peut néanmoins lui refuſer de l'imagination, mais il en faiſoit mauvais uſage. Il choiſiſſoit des ſujets des plus bizarrement compliqués, & des perſonnages équivoques, qui n'avoient aucun caractere, cherchant le ſublime où il ne falloit que du naturel : auſſi eſt-il tombé dans un galimatias inintelligible peut être à lui-même, & dans des diſcours bas, ſi fréquemment répétés, qu'on eſt tenté de croire que c'eſt le hazard qui a jetté dans ſes Poëmes quelques vers heureux qu'on y rencontre. De vingt-deux Pieces de Théâtre qu'il a compoſées, on ne ſe ſouvient plus que de Judith & de Jephté, deux

Tragédies qui eurent du succès; mais qu'on ne joua plus, dès que celles de Corneille & de Racine eurent paru. Ce Poëte n'étoit cependant pas sans talens; mais il n'est que les talens perfectionnés par le goût, qui puissent garantir un Auteur de l'oubli.

GILBERT.

Gilbert eut le bonheur de choisir quelques sujets heureux; mais l'art de les employer avec goût lui a manqué. Cependant on ne peut nier, sans injustice, qu'il n'ait eu des talens : ses Tragédies ne sont pas bonnes; mais à travers les défauts dont elles sont remplies, on y découvre de certaines situations heureuses, & dans toutes une versification aisée. Ses Comédies ont des endroits passables, & quelquefois un bon ton comique; jamais il ne sort de la nature. Son imagination sage & réglée ne produit point de chefs-d'œuvre; mais elle lui fait éviter ces énormes défauts qu'on reproche à ses Prédécesseurs. S'il eût paru de leur temps, peut-être les auroit-il surpassés; mais quel rang peuvent tenir ses Ouvrages

parmi les productions immortelles de Corneille & de Racine ?

THOMAS CORNEILLE.

Les succès de l'aîné des Corneille étoient un grand obstacle à la réputation du plus jeune : il avouoit lui-même son infériorité, & ne désignoit son aîné, que par l'épithete du grand Corneille. Celui-ci, de son côté, desiroit avoir fait plusieurs des Ouvrages de son frere ; aveu qui eût pu flatter l'Auteur le moins modeste, & qui n'étoit pas un pur effet de générosité. Thomas Corneille possede supérieurement l'art de conduire une Piece, d'amener les situations, de les varier, en un mot la partie théâtrale. De-là ses succès réitérés ; mais ses tableaux, qui ne pechent guere par le dessin, manquent presque toujours par le coloris. Sa diction est inexacte & foible ; elle nous confirme la facilité avec laquelle on dit qu'il travailloit : facilité toujours dangereuse pour qui s'y livre, parce qu'elle conduit rarement au-delà du médiocre.

BERGERAC.

Cyrano de Bergerac a fourni à Mo-

liere même, plusieurs idées dignes d'avoir été employées par ce grand Comique. Outre sa Comédie du *Pédant joué*, assez plaisante pour le temps, & meilleure que celle des *Visionnaires* de Desmarets, qui eut une si grande réputation, il a fait une Tragédie de la *Mort d'Agrippine*, où il a donné, dans le personnage de Séjan, le premier exemple de ces maximes hardies, qui depuis ont été affectées jusqu'au ridicule dans plusieurs de nos Tragédies modernes.

BRÉCOURT.

Nous n'avons de lui que de petites Comédies, dont la versification est très-foible. La plûpart de ses sujets sont mal conduits. On ne remarque aucun caractere; ce qu'il peut y avoir de passable, ne doit être attribué qu'à la connoissance qu'il avoit du Théâtre, & à son habitude journaliere. En un mot, ce Comédien excellent ne fut jamais qu'un mauvais Auteur.

MOLIERE.

Le rang que Moliere doit occuper dans l'empire littéraire, est réglé de-

puis long-temps. Pour juger du mérite de ſes Ouvrages, il ſuffit de les comparer avec tout ce que l'Antiquité offre de plus parfait dans ce genre. Plus l'examen ſera approfondi, plus la ſupériorité de ce grand homme ſera reconnue. Il puiſa chez les Anciens les premieres notions de l'Art qu'il devoit perfectionner : il leur dut ce goût ſûr qui éclaira ſon génie, & lui fit ſurpaſſer tous ſes modeles. Bientôt il n'en voulût avoir d'autre que ſon génie même. La Nature & les ridicules de ſon ſiecle lui parurent une ſource inépuiſable; il en tira cette foule de tableaux ſi différens entr'eux, & ſi reſſemblans avec les objets qu'il avoit voulu peindre. La Comédie prit une nouvelle forme, & s'ennoblit entre ſes mains. Il étudia le génie des Grands, les fit rire de leurs défauts, & oſa ſubſtituer nos Marquis aux Eſclaves des Anciens. Ces derniers ne jouoient ſur leur Théâtre, que la vie commune & bourgeoiſe; Moliere joua ſur le nôtre la Ville & la Cour. Spectateur philoſophe, rien n'échappoit à ſes regards; il eſt peu de condition où il n'ait fouillé, peu de vices dans la ſociété qu'il n'ait repris; perſonne enfin n'a ſi bien connu l'art de trouver le ridicule des choſes les plus

sérieuses; il alloit le saisir où d'autres ne l'eussent pas même soupçonné. Aussi a-t-il joui d'un avantage bien rare, celui de réformer une partie des abus qu'il attaquoit. Le jargon des Précieuses Ridicules disparut; celui des Femmes Savantes devint intelligible. On cessa de turlupiner à la Cour, & de se guinder à la Ville. On vit encore, je l'avoue, des avares & des hypocrites; c'est que c'est plus qu'un ridicule, & que souvent on en rougit moins. Il faut convenir cependant que, même dans les chefs-d'œuvre de Moliere, on souhaiteroit un langage plus épuré, & des dénouemens plus heureux. On lui reproche encore de s'être trop occupé du Peuple dans quelques-unes de ses Comédies, & ce reproche est fondé; mais il faut envisager les circonstances. Moliere, Chef d'une Troupe de Comédiens, avoit besoin de plaire à la multitude, sans laquelle une pareille Troupe ne peut vivre: il étoit même souvent obligé d'amuser la Cour, qui avec un goût délicat, aime encore plus à rire qu'à admirer. Il faut, d'ailleurs, distinguer les genres: le Médecin malgré lui, Pourceaugnac, les Fourberies de Scapin, &c., ne peuvent entrer en parallele avec

le Misanthrope, le Tartuffe, les Femmes Savantes, &c.; mais plus d'un trait dans ces premieres productions, décele le génie qui enfanta les secondes. Moliere, en introduisant le bon goût sur la scene comique, n'avoit pu en bannir entiérement le mauvais; il étoit obligé d'encenser quelquefois l'Idole qu'il vouloit renverser; en un mot, il imitoit la sagesse de certains Législateurs, qui, pour accréditer de bonnes loix, se soumettent eux-mêmes à d'anciens abus.

QUINAULT.

Le temps a fixé la réputation de ce Poëte; mais on ne s'est déterminé que fort tard à lui rendre justice. Il y a plus d'un siecle qu'on applaudit à ses Opéra, & à peine quarante ans, qu'il n'est plus regardé comme un médiocre Auteur. Tel est l'effet du préjugé : on en croyoit sur sa parole un ingénieux, mais trop sévere Satyrique; on regardoit comme des décisions absolues, quelques hémistiches amenés par la rime, & souvent par l'humeur. Boileau, il est vrai, a désavoué en prose ce qu'il avoit dit en vers contre Quinault. Mais n'est-ce pas aussi en prose, qu'il déclare que

Bourſault eſt de tous les Auteurs qu'il a mal traités, celui qui a le plus de mérite! Que conclure d'un tel aveu? ſinon qûe Boileau jugeoit mal dans ce moment, & ne l'ignoroit pas. On ne peut ſuppoſer qu'il ſe ſoit mépris juſqu'à ce point. Quant à Quinault, peut-être n'étoit-il connu alors que par ſes Tragédies; & il faut l'avouer, le Prince de nos Poëtes lyriques ſeroit à peine admis au ſecond rang des favoris de Melpomene & de Thalie; toutes ſes Tragédies, excepté Agrippa & Aſtrate, ont diſparu du Théâtre; toutes, ſans en excepter aucune, ſont mollement écrites: ſes Héros, plus galans que Tragiques, dégénerent en Héros de Paſtorale & de Roman. Le genre comique où il s'exerça moins, eût pu lui être plus avantageux; on peut en juger par la Mere Coquette, bien ſupérieure aux Tragédies d'Aſtrate & d'Agrippa. Mais il n'eût ſans doute jamais égalé Moliere; & il étoit né pour ſervir lui-même de modele dans un autre genre. On placera toujours ſon nom à côté de celui des Génies créateurs, qui ont pour jamais illuſtré leur ſiecle; car il faut compter pour peu de choſe les Eſſais de l'Abbé Perrin. Ce ſont de

ces productions informes, uniquement propres à désigner dans les Arts, une des routes qu'il faut suivre. Quinault la saisit, la parcourut, la franchit. Rien ne prouve mieux le mérite de ses Ouvrages lyriques, que l'infériorité de presque tous ceux qui ont paru depuis. Dire qu'un Opéra se fait lire, c'est en faire le plus grand éloge; & il n'est guere de lecture plus agréable, que celle des Opéra de Quinault. Obligé de donner beaucoup au Musicien, rarement s'apperçoit-on des sacrifices qu'il lui fait. Quelle énergie dans les détails qui en exigent! Quelle délicatesse dans ceux où regne le sentiment! Quelle foule de traits ingénieux & naturels répandus presque dans chaque scene! L'esprit les saisit d'abord; & la mémoire les conserve aisément. Ils sont encore les délices des Sociétés. Quinault est, de tous nos Poëtes, celui dont les vers sont le plus souvent cités, le plus universellement connus. On lui reproche en vain que toutes ses idées ne portent que sur un certain nombre d'expressions à-peu-près toujours les mêmes. Il est démontré que tous les mots de notre Langue ne sont pas susceptibles d'être mis en chant. Cette réserve est donc moins sté-

rilité dans Quinault, qu'une ſage économie, un choix heureux. Ce ſont les entraves de l'Art, auxquelles le vrai Génie ſe ſoumet volontiers, mais ſans paroître moins libre. Quinault, malgré cette contrainte, ſemble toujours commander à notre Langue; elle ſe plie à tous les tours qu'il veut lui faire prendre; & jamais, chez lui, l'expreſſion ne gêne la penſée. On pourroit enfin le comparer à l'Héroïne de ſon chef-d'œuvre, qui avec un petit nombre de paroles, enfantoit des prodiges.

MONTFLEURY.

On ne peut refuſer à Montfleury de l'eſprit, du naturel & de la vivacité dans le dialogue, de la facilité dans l'expreſſion, une très-grande connoiſſance dramatique: mais il s'eſt permis trop de licence dans le choix de ſes ſujets, & dans la maniere de les traiter. Il y répete juſqu'au dégoût, une expreſſion que la décence a proſcrite de toutes nos Comédies modernes; il y fait du lien le plus reſpectable de la Société, l'éternel ſujet de ſes plaiſanteries: ce ſont preſque tous des Maris joués, trompés & moqués. C'eſt à Montfleury, que Boi-

leau fait allusion dans ces vers de l'Art Poëtique.

Mais pour un faux plaisant, à grossiere équivoque,
Qui, pour me divertir, n'a que la saleté,
Qu'il s'en aille; s'il veut, sur des trétaux monté,
Amusant le Pont-neuf de ses sornettes fades,
Aux Laquais assemblés jouer ses mascarades.

D'ailleurs il choque souvent la vraisemblance. Il a puisé chez les Espagnols une grande partie de ses sujets, & n'en a point banni le merveilleux. A ces défauts près, le Mari sans Femme, la Femme Juge & Partie, la Fille Capitaine, sont d'agréables Comédies d'intrigues.

RAYMOND POISSON.

C'est moins sur le nombre & l'ordonnance de ses différentes Pieces, qu'il faut juger du mérite de Poisson, que par le naturel qui regne jusques dans les moindres détails. Cet Auteur n'a choisi ses Personnages, que dans cet ordre commun de la Société, dont il n'est pas toujours aisé de bien saisir le ton & le langage. Tous ses Drames, quoique foibles pour l'invention, sont dessinés avec cette intelligence, exécutés avec cette

facilité qui est le fruit de l'expérience. Son style badin est soutenu par la vivacité du dialogue, & une versification naturelle. Il paroît que le rôle de Crispin, dont on lui attribue l'invention, doit être celui d'un personnage plaisant, flatteur éternel, complaisant à gages, conseiller importun, qui se mêle de tout, s'empresse pour rien, & fait l'homme nécessaire jusques dans les choses qui le sont le moins. Cependant l'Auteur ne s'assujettit pas toujours à suivre exactement ce caractere. Il en changeoit souvent les nuances, soit pour y jetter de la variété, soi pour se fournir à lui-même des occasions plus fréquentes de développer tout son talent pour un rôle, dont il se regardoit comme le créateur. On peut ajouter que Poisson transporta dans ses Ouvrages la finesse & la facilité de son jeu.

BOURSAULT.

Pour se former une idée juste du génie dramatique de Boursault, il faut oublier les premieres saillies d'un jeune homme, qui commence à donner des Comédies dans un âge, où l'on sait à peine qu'il y a des regles du Théâtre.

On se contentera de remarquer dans ces foibles essais quelques étincelles d'un esprit facile, mais qui ignore presque jusqu'à la langue dans laquelle il veut écrire. Tout le monde sait que Boursault devoit tout à la Nature, & presque rien à l'éducation. On s'en étoit tenu à lui apprendre à lire dans son enfance; & il arriva à Paris sans avoir aucune connoissance des Lettres, ne parlant même que le patois de son pays. Bientôt il imita, sans les connoître, sans les entendre, les Auteurs Grecs & Latins. La Nature fut son premier maître; elle lui apprit à parler son langage, le même que parloient les Ecrivains célebres de la Grece & de Rome. Ce génie heureux se plioit à tous les genres; & chaque genre en particulier lui valut des succès. Ses Tragédies décelent une ame ferme, élevée & capable de manier les plus grandes passions. Ses Comédies sont une critique agréable des ridicules propres de tous les états, de tous les rangs, de tous les âges, de tous les temps; il les saisit dans le vrai, & les représente avec toutes leurs nuances, & sous toutes leurs faces. Il va du sérieux au comique, du comique à la morale, & de la morale il revient

à la plaisanterie, sans s'éloigner des regles du goût. Je parle ici de ses bonnes Pieces; car dans les autres, il joue souvent sur le mot, mais sans faire tort à la pensée, qui est toujours exprimée avec force, ou avec un naturel élégant & badin. Ses vers sont en général nombreux & bien cadencés. Son style analogue au sujet, & d'une correction qui va presque jusqu'au scrupule, mais sans affectation, annonce un des Législateurs de notre Langue.

RACINE,

Conduit par un goût toujours sûr, Racine choisissoit admirablement bien tous ses sujets, & aimoit mieux devoir quelque chose à sa matiere, que de risquer le succès d'une Piece, par une présomption, qui cependant lui eût été pardonnable. Son caractere d'esprit fin, délicat, noble, élevé & toujours soutenu, saisissoit habilement le point fixe des objets, & en distinguoit jusqu'aux nuances les plus imperceptibles. Uniquement occupé du soin de peindre la Nature, il ne la perdoit jamais de vue, même dans l'essor le plus rapide. Il la voyoit telle qu'elle est, & l'embellis-

ſoit ſans la déguiſer. On oublie le Poëte; c'eſt la Nature qui ſe préſente elle-même; c'eſt elle-même qui s'exprime. A l'exemple des Grecs, Racine s'attachoit aux grandes paſſions; mais c'eſt preſque toujours l'amour qui les met en jeu. Qu'il intéreſſe vivement, quand il paroît ſeul! qu'il s'exprime délicatement! qu'il ſe développe naturellement! Peu de perſonnes connoiſſent les reſſorts qu'il emploie; tout le monde eſt capable de les ſentir. Foibleſſes, inquiétudes, emportemens, détours cachés, ſecrets paſſionnés, raffinement du cœur, tout ſe dévoile à propos; & tout prend le caractere & l'expreſſion de l'amour. Le ſtyle eſt tout à la fois noble, magnifique, doux, agréable, élégant, naturel. La beauté de la diction anime & ſoutient celle des penſées. Les vers ſont aiſés, nombreux, coulans, & répondent à la dignité de la Tragédie. L'oreille, l'eſprit, le cœur ſont également ſatisfaits; auſſi jamais Auteur n'a-t-il eu un ſuccès plus éclatant, plus ſoutenu & plus durable. Dans une carriere que Corneille avoit parcourue avec tant de gloire, croyoit-on qu'il y eût encore tant de lauriers à cueillir! Plus heureux que Corneille, Racine a joui des regrets de

toute l'Europe, en finiſſant ſes travaux dans un âge, où il pouvoit ſoutenir toute ſa réputation, ſans craindre de la diminuer. L'un & l'autre ont également contribué à élever le Théâtre François à côté de celui d'Athenes, & au-deſſus de tous les Théâtres du monde: l'un, comme Sophocle, par la grandeur des idées, & l'autre, comme Euripide, par la tendreſſe des ſentimens. On a comparé les beautés de Corneille à celles d'une ſtatue qui frappe par la fierté, la hardieſſe, la force, la vigueur de ſes traits; & celles de Racine, à un tableau dont l'expreſſion douce, tendre, délicate, naturelle, animée, charme les yeux & touche le cœur: l'un à un torrent qui s'éleve avec violence, & ſe précipite avec impétuoſité: l'autre, à un fleuve majeſtueux, dont le cours paiſible répand la fertilité dans les lieux qu'il arroſe: Corneille, à cet Aigle audacieux, qui ſe perd dans la nue, & porte la foudre de Jupiter: Racine, à une tendre Colombe, qui plane dans les airs, voltige dans les bois d'Idalie, & revient traîner le char de Vénus. Le premier va au cœur par l'eſprit; le ſecond va à l'eſprit par le cœur. Cette ſeule oppoſition de caractere marque & conſerve

à l'un & à l'autre toute sa gloire, & leur assure à tous deux l'immortalité dont ils jouissent.

Plus pur, plus élégant, plus tendre,
Et parlant au cœur de plus près,
Nous attachant sans nous surprendre,
Et ne se démentant jamais,
Racine observe les portraits
De Bajazet, de Xypharès,
De Britannicus, d'Hyppolite ;
A peine il distingue leurs traits ;
Ils ont tous le même mérite,
Tendres, galans, doux & discrets ;
Et l'Amour qui marche à leur suite,
Les croit des Courtisans François.

Tel fut le rival de Corneille, auquel plusieurs Ecrivains le préferent. L'Auteur du Cid est venu le premier, à la vérité. Il a tracé le chemin ; mais Racine n'a pas trouvé la route parfaitement applanie. Avoit-on, avant lui, l'idée de ce style doux, harmonieux, toujours pur, toujours élégant, fruit d'un esprit flexible, & d'une oreille sonore ? Et si l'art n'existoit pas avant Corneille, c'est à Racine à qui nous en devons la perfection. Jamais les nuances des passions ne furent exprimées avec un coloris plus

plus naturel & plus vrai; jamais on ne fit des vers plus coulans & en même temps plus exacts. Ils entrent dans la mémoire des spectateurs, dit M. de Voltaire, comme un jour doux dans des yeux délicats. Racine sait donner de l'énergie à son style, sans lui communiquer de la dureté. Dans Britannicus, la Cour de Néron est peinte avec toute la force de Tacite & toute l'élégance de Virgile. Un grand mérite de cet illustre Ecrivain, c'est que le goût est chez lui le guide du génie. Jamais de sublime hors d'œuvre; jamais de ces tirades qui sentent le déclamateur; jamais de dissertations étrangeres au sujet. Si on peut le blâmer de quelque chose, c'est de n'avoir pas toujours mis dans l'amour toutes les fureurs tragiques dont il est susceptible, & d'avoir été foible dans presque tous ses derniers actes. La meilleure édition de ses Œuvres est celle que M. Luneau de Boisjermain a donnée en 1769, en 7 vol. in-8°. avec d'amples Commentaires.

CHAMPMÊLÉ.

Quelques Auteurs, par crainte ou par modestie, ne voulant point faire

paroître leurs Pieces sous leur propre nom, les mettoient sous celui de ce Comédien, fils d'un Marchand de Paris. On assure néanmoins qu'il en a fait plusieurs; mais il y en a quelques autres insérées dans le Recueil de ses Œuvres, dont on prétend qu'il n'a été que le prête-nom. La Pastorale de Délie est incontestablement de Visé. La Coupe enchantée, & Je vous prends sans Verd, sont attribués à la Fontaine ; mais il paroît que Champmêlé y a eu aussi un peu de part. Les autres Pieces qui forment ce qu'on appelle son Théâtre, sont les Grisettes, ou Crispin Charretier, les Fragmens de Moliere, l'Heure du Berger, le Parisien, la Rue Saint Denis.

Si, parmi les Auteurs dramatiques, Champmêlé n'occupe qu'un rang médiocre, c'est qu'il s'arrêtoit aisément à ses premieres idées, & se livroit trop à cette facilité que donne, à un homme d'esprit, un long exercice du Théâtre. Son talent principal consistoit à peindre, d'après nature, les ridicules des petites sociétés bourgeoises. Cependant son essai, dans le genre Pastoral, annonce de la délicatesse, & prouve, qu'avec plus d'application, il auroit

réussi dans un genre plus éleyé. Sa méthode ordinaire étoit d'introduire secrétement sur la scene le personnage le plus intéressé dans l'intrigue; & les choses dont il le rend témoin, lui servent pour amener le dénouement. Ces petites ressources décelent la paresse ou le peu de fécondité d'un Auteur.

Champmêlé réparoit ces défauts par des situations neuves & intéressantes, par des incidens heureux & plaisans, par un style badin & enjoué, & surtout, par cette connoissance du Théâtre, qu'il devoit moins à une étude réfléchie, qu'à un exercice journalier, qui perfectionne les talens.

HAUTEROCHE.

La plupart de ses Pieces ont eu du succès dans le temps; plusieurs même sont restées au Théâtre. On y remarque un grand fonds de plaisanterie, & beaucoup de connoissance des regles dramatiques. Le grand comique des unes, l'heureuse ordonnance des autres, est ce qui caractérise principalement le génie d'Hauteroche; car il ne faut chercher, dans cet Auteur, ni détails de mœurs, ni aucun des caracteres pro-

pres à les corriger. Un plan sagement construit, soutenu par une marche réguliere, une intrigue bien conduite, agréablement dialoguée, des scenes coupées avec art, variées par divers incidens, un dénouement heureux pour l'ordinaire, une versification aisée, une prose naturelle, des expressions convenables au caractere des personnages, des sentimens proportionnés à leur condition : voilà ce que présentent ses meilleurs Ouvrages. Il excelle sur-tout dans ses rôles de Valet ; il se plaît à multiplier leurs embarras, à les jetter dans des labyrinthes, d'où ils semblent ne devoir jamais sortir, pour les en tirer adroitement, lorsque tout paroît désespéré. La surprise alors est aussi agréable, que le nœud de l'intrigue avoit causé d'inquiétude. Si l'Auteur attaque des ridicules, ce qui est rare dans des Pieces purement d'intrigue, c'est principalement sur les mœurs bourgeoises, & sur les personnes mariées, que tombe sa critique ; aussi son comique n'a-t-il rien de noble, ni d'élevé. C'est un genre mitoyen, qui dégénere quelquefois en pure farce, comme dans Crispin Médecin. C'est pourtant, avec l'Esprit Follet & le Deuil, celle de toutes les Pieces

d'Hauteroche qu'on revoit le plus ſouvent au Théâtre.

L'ABBÉ ABBEILLE.

Pluſieurs de ſes Pieces furent repréſentées & imprimées ſous le nom du Comédien la Thuillerie, parce que l'Abbé Abbeille n'oſoit plus mettre ſon nom à ſes Ouvrages, depuis l'aventure qui fit tomber ſon Argélie.

PRADON.

On ne peut, ſans injuſtice, refuſer à ce Poëte de l'eſprit, de l'imagination, de la facilité, & la connoiſſance des regles du Théâtre. La plupart de ſes Tragédies ſeroient peut-être plus eſtimées, s'il eût vécu dans un temps moins fécond en grands Poëtes; ou ſi, plus modeſte, il n'eût pas voulu lutter avec Racine, & traiter en rival un homme qu'il ne devoit regarder que comme ſon maître ou ſon modele. Cette émulation téméraire, jointe aux ſuffrages de ſes amis, & ſur-tout des ennemis de Racine, fut la ſource de ſes diſgraces littéraires. Boileau n'épargna rien pour l'humilier; & l'on peut reprocher à ce

terrible adverſaire, d'avoir outré la ſatyre, en repréſentant l'Auteur de Régulus, comme un Poëte conſtamment ſifflé, bafoué de toutes parts, & tombé généralement dans le mépris. S'il eut des ennemis, il eut auſſi des partiſans, j'oſe même dire, des admirateurs. Aujourd'hui, ceux qui ne jugent point de ſes Ouvrages d'après les vers de Deſpréaux, avouent que Pradon ſavoit conduire régulierement une Tragédie, en ménager les incidens, y placer des peintures vives, des traits heureux, des ſituations intéreſſantes, quelquefois neuves, des mouvemens forts & véhémens; que ſa verſification même, en général ſi vicieuſe, ne doit pas être condamnée ſans reſtriction. On applaudit ſincérement à pluſieurs vers de Statira, de Tamerlan, & de Régulus; concluez donc, que ſi Pradon avoit ſu ſe tenir dans ſon rang, s'il n'avoit pas eu la vanité ridicule de ſe comparer à Racine, & ſur-tout, s'il n'avoit pas été l'ennemi de Boileau, ſon nom, moins décrié, ſeroit cité avec moins de mépris. En un mot, Pradon ſeroit aujourd'hui un Poëte paſſable, s'il eût été un Poëte modeſte.

FONTENELLE.

On prétend que la Tragédie de Brutus, représentée en 1690, sous le nom de Mademoiselle Bernard, est, à peu de chose près, l'ouvrage de Fontenelle; &, sur ce fondement, on l'a imprimée dans le dixieme volume de ses Œuvres. Cette Piece eut un succès qu'elle dut à l'intérêt qui y regne, plus qu'à aucune beauté de détail. La plupart des autres Pieces, si on en excepte les Opéra, n'ont pas été représentées; & elles paroissent plutôt faites pour être lues, que pour être jouées. L'Auteur a jetté dans la conduite de tous ses Ouvrages, presque autant de finesse que dans le style; & il ne faut pas moins d'attention pour suivre l'une, que pour ne rien laisser échapper de l'autre.

GHERARDI.

Ce Comédien, très-connu dans le monde sous le nom d'Arlequin, ayant recueilli les plus belles scenes des Comédies Italiennes, les fit imprimer. Dès qu'elles parurent, on les supprima; ce qui excita tellement la curiosité du

Public, qu'on en fit, en peu de temps, un nombre prodigieux d'éditions à Paris, à Lyon, à Rouen, en Hollande, &c. La suppression n'a pas empêché qu'on n'ait joint, à ce premier tome, un supplément qui fut encore suivi d'un troisieme volume. Il y a lieu de croire que les Italiens auroient fourni matiere à une longue suite de Pieces, s'ils n'avoient pas été renvoyés.

LA CHAPELLE.

On a de lui les Tragédies de *Zaïde*, de *Cléopatre*, de *Téléphonte*, d'*Ajax*, dans lesquelles il faisoit toujours des scenes brillantes pour Baron. Cet Auteur fut un de ceux qui tâcherent d'imiter Racine: » car Racine, dit un homme d'esprit, forma, sans le vouloir, une école, » comme les grands Peintres; mais ce » fut un Raphaël, qui ne fit point de » Jules Romain ». Les Pieces de la Chapelle, fort au-dessous de leur modele, eurent pourtant quelques succès, ainsi que sa petite Comédie des *Carrosses d'Orléans.*

L'ABBÉ GENEST.

On a de cet Auteur quatre Tragé-

dies, dont celle qui est intitulée *Pénélope* eut beaucoup de succès. Son *Joseph* en eut bien plus encore chez Madame la Duchesse du Maine, qui ne dédaigna pas de prendre un rôle dans cette Piece. Les Seigneurs de la Cour, qui avoient le plus d'esprit & de goût, ne pouvoient guère, dit-on, la voir représenter, ou même l'entendre lire, sans répandre des larmes. On raconte que M. le Duc, qu'aucune Tragédie n'avoit jamais fait pleurer, alla défier M. de Malezieux de lui faire partager ce qu'il appelloit la foiblesse commune; mais à peine eut-il entendu le premier Acte, que toute sa fermeté l'abandonna, & qu'il fut aussi foible que les autres. Cependant cette Piece, qui avoit eu tant de succès à Clagni, ne parut sur le Théâtre François que pour y mourir, sans espoir de renaître. Les autres Tragédies de l'Abbé Genest sont *Zéloïde*, Princesse de Sparte, & *Polymnestor*. Il a eu aussi beaucoup de part au Recueil intitulé : les *Divertissemens de Sceaux*.

CAMPISTRON.

Les Tragédies de Campistron ont

les beautés & les défauts qui se trouvent ordinairement dans les productions rapides & précipitées d'un homme de beaucoup d'esprit: des peintures brillantes, des traits frappans, des situations intéressantes, des incidens heureux; mais en même temps, des longueurs, des inégalités, des écarts qui énervent la force des caracteres, refroidissent la chaleur des sentimens, ralentissent la marche de l'action. Chez lui, ce n'est point le génie qui dispose & conduit les événemens; l'esprit seul préside à ces opérations: l'art fait mille efforts, où la nature seule devroit agir. Avec beaucoup de facilité, & un grand usage du monde, Campistron manquoit de cette véhémence, de ce pathétique qui transporte le Spectateur au lieu de la scene, l'intéresse au sort des Acteurs, & le passionne, si je puis parler ainsi, pour chaque personnage. Je peins le génie des Grecs, de Corneille & de Rome; au lieu que celui de notre Poëte le portoit sur-tout aux descriptions, aux peintures de mœurs, aux détails de caracteres & de traits historiques, aux monologues & aux harangues: talent dont il abuse quelquefois, & qui peut bien produire

d'excellentes tirades, mais rarement de bonnes Tragédies. Ainsi que la plupart de ceux qui se sont distingués dans ce genre, Campistron a eu des Censeurs & des Panégyristes outrés; les uns ont poussé la critique jusqu'à trouver des défauts dans les endroits les plus applaudis; les autres ont porté la flatterie jusqu'à lui prêter le mérite d'avoir consolé la Cour & la Ville de la retraite de Racine. C'étoit avoir bientôt perdu de vue les chefs-d'œuvre immortels de ce grand homme. Je le répete, quoique dans un rang inférieur, Campistron n'en est pas moins un Auteur estimable, qui a long-temps occupé la Scène avec distinction.

BARON.

Baron a laissé plusieurs Pieces dont on a formé un Recueil, telles que l'*Homme à bonne fortune*, le *Rendez-vous des Tuileries*, les *Enlévemens*, la *Coquette*, le *Jaloux*, l'*Andrienne*, l'*Ecole des Peres*, ou les *Adelphes*. Si on lui disputa principalement les deux dernieres, c'est sans doute, parce qu'on supposoit plus d'affinité entre le Pere de la Rue & Térence, qu'entre Baron & le Poëte

Latin. Mais ce n'eſt tout au plus qu'une conjecture. Il vaut mieux laiſſer jouir Baron d'un bien que perſonne ne réclame, que de riſquer de le dépouiller du ſien propre. Elevé ſous les yeux de Moliere, il étoit difficile qu'il ne puiſât pas dans les diſcours de ce grand Maître d'excellens préceptes. L'intelligence théâtrale qui regne dans pluſieurs de ſes Comédies, en eſt une preuve. Le dialogue en eſt vif, les ſcenes en ſont variées. Rarement elles offrent de grands tableaux; mais l'Auteur ſait copier d'après nature certains originaux auſſi importans dans la Société, qu'amuſans ſur la Scene. On voit enfin qu'il avoit étudié le Monde autant que le Théâtre. Pourquoi donc eſt-il ſi rarement cité comme Auteur? C'eſt que le Public partage difficilement ſon attention en faveur du même homme. Dans Moliere il oublie l'Acteur médiocre, pour ne s'occuper que du grand Poëte; dans Baron, il n'enviſage que le grand Acteur, & perd de vue le Poëte médiocre.

DANCOURT.

Dancourt n'a qu'un petit cercle, autour duquel il revient ſans ceſſe; preſ-

que par-tout ce ſont des Financiers, des Procureurs ou des Villageois qui forment la baſe de ſes Comédies. Il eſt même plus ſouvent au village qu'à la ville, & auſſi ſouvent au moulin qu'au village. Le talent ſingulier qu'il eut de faire parler les Payſans, les lui fit ſouvent mettre en jeu; il les peint toujours d'une maniere agréable & naturelle; il les fait parler de même: nul Auteur avant lui n'avoit oſé compoſer une Piece toute en ſtyle villageois. Dancourt en a fait pluſieurs; & toutes ont réuſſi; la plupart même ſont reſtées au Théâtre. C'eſt donc un nouveau genre, dont la Scene Françoiſe lui eſt redevable. Borné aux petites peintures, il entreprit rarement de grands tableaux; & lorſqu'il voulut le tenter, il choiſit mal ſes ſujets: j'en excepte le *Chevalier à la mode*, Piece d'intrigue. Dancourt a ſû y jetter des caracteres plaiſans & bien ſoutenus; mais ce qui paroît l'avoir principalement occupé, c'eſt le ſoin d'ajuſter au Théâtre l'Hiſtoire & le Vaudeville du jour. Une aventure, une mode, un proverbe, la plus légere circonſtance, lui fourniſſoient l'idée d'une Comédie; & ſouvent la Piece a ſurvécu aux circonſtances qui l'avoient fait

naître. Plus d'une raiſon bornoit Dancourt à ce genre de productions ; outre le deſir d'être utile à ſa Troupe, on ſait qu'il avoit peu lu les Anciens & les Modernes ; il avoue lui-même n'avoir eu d'autre connoiſſance du Théâtre, que celle que donnent le bon ſens & l'uſage. Ce n'en étoit point aſſez pour ſuivre de près Moliere & Regnard : l'Auteur du *Galant Jardinier* fit donc ſagement de ſe frayer une route moins épineuſe ; il eſt certain, à cela près, que ce défaut d'étude ne nuit point à la conduite de ſes Drames ; elle eſt communément réguliere, ingénieuſe, adroitement ménagée ; il ſait amener une ſituation plaiſante & en tirer parti. Jamais l'expoſition du ſujet ne l'embarraſſe ; & il entend l'art du dénouement ; il excelle ſur-tout à faire agir les Intrigans & les Valets. Son dialogue eſt vif, naturel, ingénieux, précis. On peut donner ſa proſe pour un modele d'agrément & de légéreté ; mais il s'en faut de beaucoup, que ſes vers y répondent : c'eſt de la proſe froidement compaſſée, rimée avec peine, & à qui cette contrainte a fait perdre toute ſa vivacité. Il eſt cependant vrai qu'il manie aſſez bien le Vaudeville, & qu'il réuſſit dans les

Divertissemens. Ceux qu'il a joints à ses Comédies, sont liés avec art au sujet, & souvent même en font partie. Il résulte de toutes ces choses, que Dancourt est un des Auteurs à qui le Théâtre a le plus d'obligation, par le nombre de Pieces qu'il a fait représenter, & qui y sont restées. On les sait par cœur; ce qui fait qu'on les applaudit peu: mais on les écoute volontiers; & c'est beaucoup. Enfin, qu'on me passe la comparaison, Dancourt occupera, parmi nos Auteurs dramatiques, le rang que tiennent parmi les Ministres & les Généraux, ceux qui ont fait plusieurs actions utiles, sans en avoir jamais fait de grandes, ni d'héroïques.

PÉCHANTRÉ.

Nicolas de Péchantré, après avoir été couronné plusieurs fois aux Jeux Floraux, se crut digne aussi des lauriers du Théâtre, & vint à Paris pour travailler dans ce genre. La premiere Piece qu'il donna au Public, fut la Tragédie de *Géta*. Elle reçut des applaudissemens qui l'enhardirent à en faire la dédicace à *Monseigneur*. Cet heureux succès l'encouragea à continuer. Il donna deux

autres Tragédies, *Jugurtha* & la *Mort de Néron.* Il fit aussi, pour le College d'Harcourt, les Tragédies de *Joseph vendu par ses Freres*, & du *Sacrifice d'Abraham.* Il venoit d'achever l'Opéra d'*Amphion & Parthénopée*, à la réserve du Prologue, lorsqu'il mourut à Paris en 1708.

REGNARD.

On voit, par une Tragédie de ce Poëte, intitulée *Sapor*, qu'il entreprit de chausser le cothurne, & de joindre aux jeux de Thalie, les fureurs de Melpomene; mais il sentit que la route de Corneille lui étoit moins familiere, que celle de Moliere. On en juge de même par la lecture de la Tragédie de *Sapor*, qui ne mérite pas même qu'on en releve les défauts. Heureusement pour l'Auteur, la Piece n'a jamais paru au Théâtre. Celui de l'Opera étoit plus analogue à son génie; il y fit jouer le *Carnaval de Venise.* Tous les Spectacles que cette Ville offre aux Etrangers pendant ce temps de divertissement, sont ici réunis. Comédies, Opéra, Concerts, Jeux, Danses, Combats, Mascarades; tout cela se trouve lié à une petite intrigue amoureuse, amusante, bien écrite.

Regnard peut également compter ſur le ſuffrage de ſes Lecteurs pour ſon genre de comique, qui le rend, en quelque ſorte, l'émule du Prince de notre Comédie. Moliere & Regnard ſont, dans ce genre, ce que ſont Corneille & Racine, pour le tragique François; perſonne n'a porté plus loin que notre Poëte, le genre de l'Imitation. Fier de ſon talent, il eut la noble émulation & l'heureuſe hardieſſe de prendre pour modele un homme inimitable, de courir avec lui la même carriere, & de prétendre partager ſes lauriers, comme il partageoit ſes travaux. Quelle que ſoit la diſtance qui ſe trouve entre ces deux Poëtes, la poſtérité placera toujours Regnard après Moliere, & lui conſervera la gloire d'avoir parfaitement imité un homme qui auroit pu ſervir de modele à toute l'Antiquité. » Qui ne ſe plaît pas avec Regnard, dit » M. de Voltaire, n'eſt point digne d'ad- » mirer Moliere ». Au reſte, je ne prétends point le reſtreindre au talent médiocre d'une imitation ſervile; quelqu'admirable qu'il ſoit, quand il marche ſur les pas du premier Maître de l'Art, il ne l'eſt pas moins, quand il ſuit les ſentiers qu'il oſe lui-même ſe tracer.

Combien d'idées, de traits, d'incidens nouveaux embelliſſent ſes Poëmes; il conduit bien une intrigue, expoſe clairement le ſujet; le nœud ſe forme ſans contrainte; l'action prend une marche réguliere; chaque incident lui donne un nouveau degré de chaleur; l'intérêt croît juſqu'à un dénouement heureux, tiré du fond même de la Piece. Ce n'eſt point d'après des idées qui ne ſont que dans ſon imagination, qu'il forme ſes caracteres & trace ſes portraits; il les cherche parmi les vices, les défauts & les ridicules les plus accrédités. Il avoit ſous les yeux les originaux qu'il copioit; c'étoient leurs mœurs, leur ton, leur langage, qu'il peignoit d'après nature; ſon eſprit gai ne prenoit des hommes que ce qu'ils avoient de plus propre à fournir d'heureuſes plaiſanteries. Sa Comédie du Joueur peut être comparée aux meilleures Pieces de Moliere, qui n'auroit pas même déſavoué le *Diſtrait*, *Démocrite*, les *Ménechmes*, le *Légataire univerſel*, & pluſieurs ſcenes de petites Pieces. On pourroit peut-être lui reprocher d'avoir trop groſſi les traits; de mettre ſouvent en récit ce qui vient de ſe paſſer ſur la ſcene; d'avoir peu ſoigné ſa verſification, qui,

à force de vouloir être aisée & naturelle, devient quelquefois négligée, traînante & prosaïque.

BRUEYS ET PALAPRAT.

Brueys composa plusieurs Comédies pleines d'esprit & de gaieté, conjointement avec Palaprat son ami, qui y eut pourtant la moindre part. L'envie d'avoir son entrée à la Comédie, unit leurs talens, & procura au Théâtre François d'excellentes Pieces. Celles qu'on joue & qu'on lit avec le plus de plaisir, sont le Grondeur, petite Piece supérieure à la plupart des Farces de Moliere, pour l'intrigue, l'enjouement & la bonne plaisanterie; le *Muet*, imitée de l'*Eunuque* de Térence, mais mieux conduite & écrite avec plus de chaleur que son modele; l'*Important de Cour*, qui, sans manquer de feu & de comique, peche par le caractere principal; c'est moins un Important qu'un pitoyable Provincial, qui veut prendre les airs de la Cour sans la connoître; l'*Avocat Patelin*, Piece ancienne, à laquelle il donna les charmes de la nouveauté. Brueys rajeunit ce monument de la naïveté Gauloise, sans lui faire perdre la simplicité

qui en fait le mérite; la *Force du ſang*, l'*Opiniâtre*, les *Empiriques*, les *Qui-pro-quo*, les *Embarras du derriere du Théâtre*, où il y a quelques endroits qui plaiſent. La Comédie de l'*Opiniâtre* eſt verſifiée comme les Pieces de nos mauvais Auteurs, ſéchement & durement; s'il y a de la chaleur dans l'action, il n'y en a point dans le comique. Le caractere de l'*Opiniâtre* n'y eſt que crayonné.

Les autres Pieces ſont les Tragédies de Brueys, qui ont beaucoup moins illuſtré la Scene que ſes Comédies. Sa *Gabinie* offre des tableaux bien peints & des ſituations attendriſſantes; mais on ne la comptera jamais parmi nos chefs-d'œuvre. Son *Asba*, Piece romaneſque, dans laquelle un Scélérat poignarde ſon fils, & ſe livre lui-même à la Juſtice, pour ſubir le châtiment de ſes crimes, eſt aſſez bien imaginée, mais mal exécutée. *Lyſimachus*, Piece vraiment tragique, fondée ſur le véritable héroïſme, a de temps en temps quelques beautés; mais le plan en eſt mauvais, & les vers encore plus.

Ces diverſes productions des deux Auteurs aſſociés, annoncent peu de différence dans le tour de leur génie. Il eſt cependant vrai que les meilleures Pieces

ſont celles où l'Abbé de Brueys a eu le plus de part, celles où il a tenu la plume: témoins le *Grondeur*, le *Muet*, l'*Avocat Patelin*, &c. Rien de plus foible que ſes vers tragiques; mais dans le ſtyle de la Comédie, ſa proſe peut ſervir de modele. Il ſait animer le dialogue, & égayer l'Auditeur dès l'expoſition du ſujet; ſouvent même il fait oublier que c'eſt une ſimple expoſition: il a d'ailleurs prouvé qu'il entendoit la marche théâtrale; il diſoit qu'avec du travail & du génie, on placeroit les tours de Notre-Dame ſur le Théâtre.

A l'égard de Palaprat, il a long-temps joui de la gloire due aux travaux de ſon Aſſocié; & la plus grande partie du Public les lui attribue encore. Il a eu quelquefois la genéroſité de s'en défendre, effort ſublime de modeſtie ou de vanité. Cet Auteur avoit l'imagination vive; il ſaiſiſſoit bien un plan; & quelques morceaux de ſa *Prude du temps* prouvent qu'il pouvoit écrire même en vers: cependant aucune des Pieces qu'il a données pour ſon compte, n'eſt reſtée au Théâtre. A l'égard de celles qu'il a faites en ſociété, on peut dire qu'il avoit le plus ſouvent le mérite

du projet, & ſon Confrere celui de l'exécution.

DUFRESNY.

Les Ouvrages dramatiques de Dufreſny ſe reſſentent de la liberté qui régnoit ſur le Théâtre, où elles furent repréſentées. Les regles n'y ſont admiſes, qu'autant qu'elles ne gênent ni l'Auteur, ni la variété du ſpectacle ; les ſuccès de notre Poëte furent beaucoup plus rares que ſes tentatives. L'*Eſprit de contradiction* & le *Lot ſuppoſé* ſont preſque les ſeules Pieces qu'il ait vu réuſſir de ſon vivant. Quelques autres ont repris faveur après ſa mort, & ſont encore applaudies de nos jours : mais toutes, en général, offrent un dialogue vif, ingénieux & naturel ; de l'eſprit ſans affectation, & qui ne paroît rien coûter à l'Auteur ; enfin du comique dans la choſe, plus que dans les mots. Sa proſe a toute la vivacité des vers ; ſes vers ont quelquefois tout le naturel de la proſe. Il met dans ſon ſtyle & dans le choix de ſes ſujets, une décence d'autant plus louable, que, juſqu'alors, elle avoit été

négligée par les plus grands modeles. Original dans ses tours d'expression, & le plus souvent dans ses idées, il sait jetter dans ses Pieces des caracteres saillans, neufs & d'intrigue ; on voit même qu'il pouvoit réussir dans celles qui exigent un caractere dominant. D'un autre côté, presque toutes ses Comédies offrent plus d'invention que de conduite, des plans peu réguliers, des dénouemens trop brusqués. Contemporain de l'Emule de Moliere, il n'imite ni Moliere, ni Regnard ; mais il ne doit être comparé ni à l'un, ni à l'autre ; il a même été surpassé par quelques-uns de ses successeurs. Ainsi, en le plaçant dans la classe de ces derniers, il faut laisser entr'eux & lui, la distance que le plus ou le moins de travail met entre ceux qui naissent avec des talens égaux.

LA MOTTE.

Il y a dans les *Machabées* de cet Auteur, quelques endroits admirables, empruntés des Livres saints. *Romulus* étincelle aussi de quelques beautés. Il n'y a aucun bien à dire d'*Œdipe*. Au reste, nulle de ses Tragédies, pas même *Inès*, ne sera mise à côté de nos bons

Ouvrages dramatiques ; & leur Auteur eſt bien loin des Corneille, des Racine, des Crébillon, des Voltaire. Il a eſſayé, en quelque ſorte, tous les genres de tragique ; le ſublime dans les *Machabées*, l'héroïque dans *Romulus*, le pathétique dans *Inès*, & le ſimple dans *Œdipe* : mais il manque par-tout de pureté, de clarté, de force, de nobleſſe & d'élégance.

De toutes ſes Comédies, il n'y en a qu'une qui ſe ſoit conſervée au Théâtre ; c'eſt le *Magnifique*, Piece charmante, en deux actes, en proſe. Jamais Conte de la Fontaine n'a été ſi bien mis en action ; c'eſt un modele de délicateſſe & de goût. Les autres Contes, métamorphoſés en Comédies, ſont bien inférieurs à celui-ci, quoiqu'on y trouve de très-jolies choſes.

La Motte eſt, après Quinault, celui qui a le mieux ſaiſi le véritable eſprit de l'Opéra. Il l'avoit approfondi ; & plus d'une raiſon fait regretter qu'il n'ait rien écrit ſur cette matiere : mais il jugeoit que cette reſſource, ſi ſouvent employée pour ſoutenir ſes autres Poéſies, qui réellement en avoient beſoin, étoit inutile dans ce genre où il ſentoit toute ſa ſupériorité. Le nombre de ſes

Opéra

Opéra eſt conſidérable, & tous ont eu du ſuccès ; mais l'*Europe galante*, *Iſſé*, *le Carnaval & la Folie*, *Amadis de Grece*, *Omphale*, mériteront toujours les plus grands éloges. Il eſt à remarquer que l'*Europe galante* & *Iſſé*, ſont deux chefs-d'œuvre dans leur genre, &, qui plus eſt, deux modeles qui n'ont encore pu être bien imités. L'Auteur a mis dans ſes vers cette molle élégance, cette douceur d'expreſſion ſi eſſentielle à ce genre. Ces petites penſées fines, ces petits riens tournés en madrigaux, que nous aimons tant à l'Opéra, & qui nous déplairoient ailleurs, ſont répandus dans toutes ſes ſcenes, ſans trop de profuſion. Ses Pieces n'ont qu'un défaut ; elles ſe reſſemblent toutes par le fonds. On trouve, dans chacune, deux rivaux & deux rivales ; cette uniformité de conduite eſt déſagréable. Si j'avois à donner la palme, elle ſeroit pour Iſſé. Cette Paſtorale n'eſt, d'un bout à l'autre, qu'un tiſſu de beautés dans ce genre. Le vrai triomphe de la Motte eſt donc le Théâtre lyrique ; peut être même ſes ſuccès euſſent-ils été plus nombreux, s'ils ne dépendoient pas du concours de deux talens réunis. Peu né pour la grande Poéſie, il avoit dans

l'esprit cette tournure agréable, qui embellit les choses les plus communes; cette imagination qui s'abaisse plus aisément qu'elle ne s'éleve. De-là le mérite de ses Opéra, d'une grande partie de ses Fables, & de tout ce qu'il a imité d'Anacréon. Voilà le cercle d'où la Motte ne devoit point sortir; voilà sa Patrie. Hors de là, c'est un Etranger qui défigure la langue du pays où il se trouve, & qui ose en attaquer les usages, uniquement parce qu'ils gênent sa conduite.

LA GRANGE-CHANCEL.

Cet Auteur paroît toujours jeune dans le genre dramatique. Son imagination vive & facile à s'enflammer, saisit à la fois une trop grande quantité d'objets. Son pinceau, conduit par une main également hardie & timide, ne les peint souvent qu'à demi. On passe trop rapidement de l'amour à la haine, de la confiance à la crainte, du trouble à la sécurité, de la fureur à la modération, & du calme à la vengeance. Les insultes sont commises & pardonnées trop légerement; la colere s'allume & s'éteint presqu'au même instant. On ne trouve

point ces idées neuves qui frappent l'esprit, ces réflexions sensibles qui touchent le cœur, s'impriment dans l'ame, & que l'on retient, même sans le vouloir. Le naturel est souvent trop naïf, & va même quelquefois jusqu'à la puérilité. Les grandes passions, ces puissans ressorts de la Tragédie, n'y reçoivent le mouvement que par des éclats, des emportemens, des fureurs. Ici de longs entretiens, des sentimens communs, de grandes réflexions, laissent un vuide considérable; là, une foule d'incidens se succedent rapidement, & surchargent la Scene. La Grange intéresse par les situations; mais combien de fois se trouvent-elles occupées par des incidens, des saillies, des jeux de mots, & des traits trop hardis qu'il falloit supprimer! On voit briller l'esprit, où le génie seul devoit paroître. Le talent fatal de rimer facilement, a produit des vers lâches, peu exacts, obscurs, prosaïques, pleins de répétitions & de mots parasites: défauts trop communs dans les vers qui ne coûtent à leur Auteur que la peine de les écrire.

LONGEPIERRE.

Ce Poëte se fit un nom dans le

genre dramatique, par trois Tragédies, *Médée*, *Electre* & *Sésostris*; la premiere, quoiqu'inégale & remplie de déclamation, est fort supérieure à la *Médée* de Corneille, & a été conservée au Théâtre. Ces trois Pieces sont dans le goût de Sophocle & d'Euripide. Une froide & malheureuse intrigue d'amour ne défigure point ces sujets terribles; mais Longepierre, connoissant peu notre Théâtre, & ne travaillant que très-foiblement ses vers, n'égala pas ses modeles dans la beauté de l'élocution, qui fait un des grands mérites des Poëtes dramatiques; il ne prit presque d'eux, que prolixité, des lieux communs, & le vuide d'action & d'intrigue. Les défauts l'emportent tellement sur les beautés qu'il avoit empruntées de la Grece, qu'on fut forcé d'avouer, à la représentation de son Electre, que c'étoit une Statue de Praxitele, défigurée par un Moderne.

DUCHÉ.

Duché donna au Théâtre trois Tragédies, *Jonathas*, *Absalon* & *Débora*, & les Opéra des *Fêtes galantes*, des *Amours de Momus*, de *Théagene & Charicles*, de *Céphale & Procris*, de *Sylla*,

d'*Iphigénie.* Ce dernier Opéra eſt ſon premier Ouvrage ; il eſt dans le grand goût : & quoique ce ne ſoit qu'un Opéra, il retrace ce que les Tragédies Grecques avoient de meilleur.

LE GRAND.

Cet Auteur n'eſt ni un Moliere, qui fait oublier l'Acteur, & ne laiſſe voir que le grand Poëte; ni un Baron, qui n'offre que le grand Acteur, & fait diſparoître l'Auteur médiocre : c'eſt un homme qui ſoutient cette double qualité dans un égal degré de mérite. Ce n'eſt point un génie que l'on admire ; c'eſt un Bel-Eſprit qui plaît & qui amuſe; c'eſt un des premiers qui aient ſaiſi les circonſtances du temps, & le Vaudeville du jour, pour en faire des ſujets de Comédie : genre de comique que Boiſſy a depuis imité & perfectionné. L'uſage que Le Grand avoit du Théâtre, comme Comédien, lui en avoit donné une aſſez grande connoiſſance ; & il ſavoit la mettre en pratique dans les ſujets frivoles, auxquels il a cru devoir ſe borner. Une marche réguliere & théâtrale eſt obſervée juſques dans ſes moindres bagatelles ; & ſes perſonnages

sont toujours dans des positions qui donnent lieu à des plaisanteries. Mais, il faut l'avouer, elles dégénerent quelquefois en basses & sales bouffonneries: défaut trop ordinaire à ce Comédien, & qui donne un air de farce à presque toutes ses Pieces. Elles sont, en général, assez bien dialoguées; mais le style tient de la maniere de l'Auteur, qui est entre le bas & l'ingénieux; les Divertissemens & les Vaudevilles qui se trouvent répandus dans la plupart de ces petits Drames, y sont amenés naturellement, & y jettent de la gaieté. Le Grand avoit beaucoup de facilité; il travailloit avec précipitation; aussi ses Ouvrages manquent-ils de cette correction de dessein & d'exécution, qui est le fruit du temps & de la patience.

LA FOSSE.

L'Auteur de *Polixene*, de *Manlius*, de *Thésée* & de *Crésus*, paroît s'être proposé pour modele le génie de Corneille. Comme lui, il préfere aux tendres sentimens de Racine, la surprise que cause une action merveilleuse, l'agitation que produit une situation violente, ou le trouble qui naît d'un événement terrible. Son génie élevé le porte

aux plus grands objets. C'est sous les murs de Troyes, ou dans le Capitole, qu'il va chercher ses héros ; & dans ces champs, souvent moissonnés, il cueille encore de nouveaux lauriers ; il envisage ses sujets avec force, & les présente de même, plus jaloux de notre admiration que de nos larmes. S'il n'avoit pas cru devoir adoucir le caractere de *Médée*, il auroit pu nous la montrer sous des traits qui nous la rendroient encore plus terrible, que tout ce que nous connoissons de cette Magicienne. La Fosse possédoit la langue des Seneque, des Maffei, des Sophocle, & savoit profiter en maître habile, de cet avantage, & de la lecture des Historiens. Le plus grand reproche qu'on puisse lui faire, c'est de multiplier les récits aux dépens de l'action même. Son style est ferme, nourri, majestueux, propre à exprimer les effets impétueux des passions les plus violentes. Si ses vers paroissent durs, trop travaillés, c'est qu'un Auteur, accoutumé à penser fortement, a peine à rendre toute l'énergie de ses idées. Comment un talent aussi décidé, n'a-t-il produit qu'un si petit nombre d'Ouvrages ? La crainte ou le dépit d'un mauvais succès ne lui laissoit-il apper-

cevoir que les dégoûts inséparables d'une étude pénible, difficile & infructueuse? Le desir d'une immortalité, toujours incertaine, fut-il sacrifié à l'amour d'une tranquillité présente, à laquelle nous porte un attrait puissant, que la paresse naturelle ne manque point de seconder? Se plaindre qu'un Auteur ait peu écrit, c'est en faire un assez grand éloge. Au reste, il a paru dans des circonstances favorables. Quelques années plutôt ou plus tard, il eût à peine recueilli quelques palmes dans une carriere, où il s'est couvert de lauriers. Campistron venoit de se retirer; Crébillon ne travailloit point encore pour le Théâtre. Entre ces deux Poëtes, il y eut un intervalle où la Scene tragique languissoit dans une espece d'inaction. La Fosse vint tout à coup la ranimer, & fit dire qu'il alloit consoler le Public de la retraite de Campistron.

LE SAGE.

Ce n'est point sur les premiers essais de Le Sage, qu'on doit juger de son génie pour le genre théâtral. Il y paroît tel que peut & doit être un Traducteur de Drames Espagnols, long, diffus

dans le ſtyle, outré dans les caracteres, guindé dans les idées, romaneſque dans les ſentimens, obſcur & embarraſſé dans les incidens & dans les intrigues. Il n'a réuſſi ſur notre Théâtre, qu'en quittant ce goût étranger, ſi contraire à celui de ſa Nation, qu'il a depuis ſi bien ſaiſi. Avec quelle fineſſe il ſait relever & faire ſentir un ridicule! Ici, c'eſt une penſée vive, un trait ſaillant, qui part avec rapidité, frappe en paſſant, & pique ſans bleſſer; là, c'eſt une comparaiſon plaiſante, une réflexion maligne, un incident qui ajoute, au mérite de la ſurpriſe, celui de faire rire. Le ſtyle eſt pur, ſimple, clair; l'expreſſion coulante & aiſée, le dialogue vif & animé. On eſt ſurpris qu'un ſuccès décidé n'ait pu retenir notre Auteur dans cette carriere; mais un genre plus aiſé, & peut être plus lucratif, l'appelloit au Théâtre de la Foire, auquel il ſe livra uniquement. A ce nom ſeul, combien de perſonnes perdroient l'eſtime qu'ils avoient conçue pour l'Auteur de Turcaret. Je ſais de quel œil on regarde encore aujourd'hui ce Spectacle, parce qu'on ſe plaît toujours à le conſidérer dans ces productions informes & obſcenes, où il ſe traînoit ignominieuſe-

ment. Le Sage étoit bien capable de l'arracher au mépris, & de détruire ces préjugés défavorables. Avec un nouveau nom, il donna à ce Théâtre un caractere particulier; & l'on peut le regarder également comme l'inventeur du genre & du titre de l'Opéra comique. Une intrigue simple, des succès piquans, de la variété, de la gaieté, & sur-tout beaucoup de naturel; voilà le Spectacle dont cet Auteur est le pere. L'intrigue y est toujours dépouillée de ces liaisons languissantes, qui se trouvent presque nécessairement dans les meilleures Comédies. Le sujet se développe d'abord; l'action prend une marche rapide; quelques événemens de choix se succedent, & conduisent les spectateurs à un dénouement plus ou moins heureux, mais toujours plaisant. Un intérêt souvent très-vif, se trouve répandu sur un incident, une aventure, des embarras, qui, à un autre Spectacle, pourroient paroître froids, puériles ou ridicules. La précision dans le fond des choses, la naïveté dans la façon de les présenter, la facilité d'un style qui n'est ni élevé, ni rampant; voilà le mérite du créateur de ce nouveau genre. Le goût des habits, le jeu des Acteurs, les charmes

d'une représentation agréable, ont rendu l'Opéra comique un mêlange ingénieux de tous les autres Spectacles. Il rassemble en petit la critique des moeurs, & le comique piquant du Théâtre François, le chant, la danse, le prestige des décorations de l'Opéra, les plaisanteries des Italiens. Il s'est rendu propre le genre de Poésie où le François excelle, les chansons & le vaudeville; tel étoit l'idée que s'en étoit formé M. Le Sage, & que ses successeurs ont encore perfectionnée depuis lui.

DANCHET.

Danchet possédoit les talens propres des deux Académies dont il étoit Membre, à-peu-près au même degré que l'art dramatique. Content de mettre dans ses Poëmes une marche réguliere, des incidens analogues au fonds des sujets, des sentimens honnêtes & vertueux, il s'appliquoit peu à faire agir ces grands ressorts de la Tragédie, qui émeuvent les passions, & produisent des chefs-d'œuvre; il plaisoit à l'esprit, & ne touchoit le cœur que foiblement. Il intéresse pourtant quelquefois; mais c'est d'une maniere douce, uniforme & pres-

que imperceptible. Auſſi n'avoit-il de talent bien décidé, que pour le genre lyrique, dans lequel il n'a eu de ſupérieur que Quinault, & d'égal que la Motte, ou peut-être le Poëte Roy. La Tragédie demande plus d'élévation, plus d'étendue de génie; l'Opéra, plus d'eſprit, plus de naturel; & ce genre n'excédoit point les forces de notre Poëte. Il animoit & varioit le ſpectacle avec aiſance, plaçoit dans ſes Poëmes des ſituations intéreſſantes, les enrichiſſoit de tours neufs, y répandoit des traits nobles, hardis, tendres & touchans. Il n'y a donc point d'injuſtice, ſi, après avoir mis Danchet au ſecond rang ſur la Scene lyrique, on le place beaucoup plus bas ſur la Scene françoiſe.

BOINDIN.

Les Ouvrages de Boindin ne ſont ni aſſez nombreux, ni aſſez étendus, ni ſur-tout aſſez ſupérieurs, pour lui mériter un rang diſtingué parmi nos bons Comiques. On préſume, toutefois, qu'il eût pu s'avancer plus loin dans cette carriere, ſi lui-même n'eût volontairement interrompu ſa courſe. Sa petite Comédie du *Bal d'Auteuil*, qui eſt

entiérement à lui, offre beaucoup d'enjouement & de vivacité. Elle est dans le genre de Dancourt ; & Boindin imite jusqu'à sa maniere de dialoguer. On trouve dans les *Trois Gascons* & dans le *Port de Mer*, des finesses que Dancourt n'y eût peut-être pas mises ; mais on sait que la Motte avoit mis la main à ces deux Pieces, & que ces sortes de traits caractérisent ordinairement les siennes.

MADEMOISELLE BARBIER.

Le Théâtre de Mademoiselle Barbier n'a rien de remarquable, rien qui le distingue particuliérement. On sent qu'en général, l'Auteur s'y proposoit la gloire de son sexe, en choisissant des sujets qui en étoient comme le triomphe ; mais rien de plus commun que sa maniere de les traiter. Il est cependant vrai de dire que la conduite de ses Tragédies est assez réguliere, & l'enchaînement des scenes assez bien lié ; parce qu'il ne faut pour cela, que de cette espece de bon sens, dont Mademoiselle Barbier n'étoit pas dépourvue. Il y regne même une sorte de sublime manqué, d'où résultent mille défauts

Quoique nous n'ayons d'abord cité que ces trois Opéra, on trouvera dans presque tous ceux qu'il a donnés, des preuves sensibles du talent qui l'appelloit à ce genre de composition, d'autant plus estimable, peut-être, que l'on a semblé plus long-temps en méconnoître toute la difficulté. Il a aussi composé deux Comédies; savoir, les *Captifs* & les *Anonymes*. Le Théâtre lyrique n'étoit pas encore négligé du temps de Roy, comme il l'est de nos jours. Le Poëme de *Thétis & Pelée* avoit pu exciter son émulation. La Motte étoit un concurrent digne de lui inspirer le même sentiment, & s'étoit illustré plus d'une fois dans cette carriere. Roy avoit plus de recherche & de finesse; la Motte plus de naturel (dans ce genre-là seulement), & plus de délicatesse. L'un, nourri de la lecture d'Ovide, s'étoit rendu familiers les plus heureux détails de la Mythologie, & savoit s'approprier, avec art, les pensées de son modele : l'autre, persuadé que l'esprit suppléoit à tout, négligeoit les Anciens, qu'il connoissoit peu, prenoit son essor de lui-même, & prouvoit, contre son intention, que le Bel-Esprit peut contrefaire avec assez de succès, mais qu'il

ne donne jamais le talent & le génie. On ne croit pas que la Postérité accorde à la Motte le nom de Poëte, quoiqu'il ait fait beaucoup de vers. Roy, au contraire, à ne l'envisager que par ses Ouvrages lyriques, avoit d'heureux accès de Poésie. C'étoit d'ailleurs un très-bon Littérateur, capable de puiser dans les sources, & attaché au parti des Anciens, soit par goût, soit par antipathie pour la Motte, leur détracteur.

L'ABBÉ PELLEGRIN.

L'Abbé Pellegrin, trop décrié de son temps, temps de richesse, du moins pour le genre lyrique, brilleroit de nos jours, où nous sommes réduits, à cet égard, à la plus grande pauvreté. Il fut le premier juge du génie du célebre Rameau. Les paroles d'Hyppolite & d'Aricie sont de lui, ainsi que celles de Jephté, qui ne sont pas des Ouvrages méprisables.

CRÉBILLON.

Borné, peut-être volontairement, à suivre une seule carriere, Crébillon y trouva encore bien des obstacles. Corneille & Racine l'avoient devancé; ils

avoient enlevé tous les suffrages; & c'étoit beaucoup, que d'oser suivre leurs traces; mais ce n'étoit point assez pour lui, il vouloit marcher de pair avec eux. Peut-être même agit-il moins par choix que par impulsion. Le génie balance peu; il décide; il projette moins qu'il n'exécute. Crébillon rappella sur la Scene tout le tragique d'Eschyle, avec une régularité de plan qu'Eschyle ne connut jamais; son style nerveux n'a ni l'élévation de Corneille, ni l'élégance de celui de Racine; il préfere les pensées aux images. Ses vers ont plus de force que d'harmonie; & son pinceau mâle ne peint presque jamais que des objets terribles; en un mot, son génie nous asservit: mais c'est en tyran, à force de nous faire trembler, & d'étaler à nos yeux le carnage & l'horreur. On dit unanimement, dit l'Abbé Trublet, qu'il est notre troisieme Tragique; j'ose dire plus, il est un des trois. Le terrible, le sombre, le pathétique, regnent tellement dans ses Tragédies, que dès qu'il parut sur la Scene, il fut décidé qu'il avoit un genre à lui. C'étoit un homme de génie, ainsi que Corneille; & comme lui, il négligea trop son style. Il est quelquefois plus dur que fort, plus gigan-

tesque que noble. Il tombe dans la déclamation, dans l'amplification. Ses héros sont moins occupés à parler qu'à débiter des lieux communs ampoulés, & à faire de longues apostrophes aux Dieux, parce qu'ils ne savent pas parler aux hommes. Il auroit été encore à souhaiter que Crébillon eût renoncé à ces déguisemens, à ces reconnoissances romanesques, qui produisent communément des situations touchantes, mais qui dégradent presque toujours la Tragédie. Les Ouvrages de M. de Crébillon ont été imprimés au Louvre, en deux volumes in-4°. : honneur réservé aux grands talens, & qu'on ne pouvoit refuser à un homme qui a donné de nouveaux plaisirs à sa patrie.

LAFONT.

On regrette que ce Poëte n'ait pas eu le loisir d'augmenter le nombre de ses productions, soit lyriques, soit comiques. Né avec de l'esprit & d'heureuses dispositions pour ce dernier genre, on sent qu'il ne perdoit pas de vue les bons modeles. Il supplée au détail par l'à-propos ; & préfere le naturel aux faux brillans. Chez lui le comique est dans la

chose, plus que dans les mots. Il semble avoir donné une attention particuliere à ses rôles de Valets, qu'il étoit encore permis de rendre plaisans. Les situations où il les place, sont toujours piquantes, & les propos qu'il leur fait tenir, toujours agréables. Peut-être, cependant, a-t-il raison de ne risquer aucune Comédie en cinq actes : tel réussit dans des tableaux de chevalet, qui échoue dans les grandes machines. A l'égard de ses Opéra, ils forment, sans contredit, la partie brillante de ses Œuvres. La marche en est ingénieuse, les divertissemens bien amenés, la versification facile, naturelle, & d'un tour vraiment lyrique. Il avoit même osé introduire dans ce genre quelques innovations heureuses, & qui communément décelent le génie. C'est donc une perte réelle, que la mort l'ait enlevé dans un âge où le génie commence à peine à se développer.

DESTOUCHES.

La justesse du dialogue, une versification facile, abondante, un comique noble, une richesse immense de morale, un jugement, le fruit du génie; cette élégante simplicité que l'on admire dans

Térence, cette attention à fuir tout ce qui sent le faux bel-esprit, le précieux, le recherché, le contourné; par-tout la nature, le vrai & l'honnête: voilà ce qui doit placer Destouches entre Moliere & Regnard. Il n'a pas la force comique, *vis comica*, du premier, ni la gaieté rare du second; mais il réunit, à un certain degré, les qualités essentielles de l'un & de l'autre. Plus adroit, plus heureux dans ses dénouemens que Moliere; plus moral, plus décent que Regnard, il ne perd jamais de vue cette sage maxime de la bonne Comédie, » corriger les hommes en les amusant ». Ce qu'on peut lui reprocher, c'est de la monotonie dans la coupe de ses Pieces, & dans les contrastes; un style quelquefois diffus, & peu soigné; trop de sagesse & de régularité. La raison demande des embellissemens; elle a besoin d'être excitée par des saillies. Ces saillies, à les juger rigoureusement, sont, pour l'ordinaire, frivoles & déplacées; mais elles réveillent l'attention, & ramenent avec plus de plaisir à la vérité. Le caractere de Destouches est peint dans ses Ouvrages. Presque toutes ses Pieces sont morales. Il avoit le talent de saisir les traits essentiels d'un caractere,

de cœur, il y a presque toujours un intérêt d'esprit qui le remplace. Peut-être qu'un peu plus de précision y jetteroit plus de chaleur; & que, si le style en étoit moins ingénieux, il seroit plus naturel. Concluez donc que les défauts qu'on remarque dans les Œuvres dramatiques de Marivaux, ne viennent que d'une surabondance d'esprit, qui fait tort à la délicatesse de son goût: tels sont ces dialogues si spirituels & si ennuyeux, entre des interlocuteurs qui regorgent d'esprit, & manquent de sens, qui épuisent une idée & jouent sur le mot, pour égayer ridiculement un tissu de Scenes métaphysiques; ces tristes analyses du sentiment, qui ne peignent ni les mœurs, ni le ridicule des hommes; ces réflexions subtiles, qui suffoquent les spectateurs; ces métaphores, toujours neuves, à la vérité, mais souvent hardies, quelquefois hasardées; ces expressions détournées, qui n'ont de piquant que la singularité de leur association: » Ce que j'ai traduit d'après » vos yeux... des amans sur le pavé... » des cœurs hors de condition... des » yeux qui violeroient l'hospitalité.... &c., sont des façons de parler qu'on dé-
sapprouve

ſapprouve avec peine, comme certains criminels qu'on ne condamne qu'à regret.

Pourquoi faut-il que l'eſtime de l'Auteur pour les Ecrivains modernes, l'ait détourné de la lecture des Anciens! Il y auroit puiſé, comme dans la véritable ſource, ce goût qui donne la perfection aux Ouvrages d'eſprit; & ſi Plaute, Térençe & Ariſtophane n'euſſent pas été ſes guides, dans une carriere où il n'en vouloit point d'autres que lui-même, ils auroient du moins pu quelquefois l'empêcher de s'égarer. Les autres lui auroient appris qu'on peut bien ſe frayer de nouvelles routes dans tous les genres, mais jamais ſe former un langage nouveau; qu'il faut penſer d'après ſoi-même, & parler comme tout le monde.

Perſuadé que la ſubtilité épigrammatique de ſon eſprit, & la ſingularité de ſon ſtyle, plairoient aſſez, ſans le ſecours de la verſification, Marivaux a écrit en proſe preſque toutes ſes Comédies. Ses ſuccès lui firent des partiſans; & il eut bientôt des imitateurs. Une foule d'Auteurs ſubalternes s'embarraſſerent dans un labyrinthe de phraſes, qui devint à la mode. Heureu-

ſement qu'ils n'avoient ni l'eſprit, ni le mérite de leur Chef, & que, ne copiant que ſes défauts, ils n'offroient, dans leurs écrits, qu'un jargon précieuſement ridicule. Mille cris s'éleverent pour le proſcrire; & l'on convint qu'il ne ſeroit ſouffert déſormais que dans les Ouvrages de Marivaux, où il eſt, pour ainſi dire, identifié avec les graces de ſon génie.

HÉNAULT.

Nous avons du Préſident Hénault le Réveil d'Epiménide, les Chimeres, & une Tragédie de François II; c'eſt moins une véritable Tragédie, que des faits hiſtoriques, mis en dialogue. Ce genre d'Ouvrages ſeroit peut-être très-convenable à imiter dans les Colleges, où l'on eſt dans l'uſage de donner des repréſentations dramatiques. On feroit tourner ces jeux au profit de l'inſtruction. La plupart des jeunes gens, rebutés de l'étude de l'hiſtoire, par la ſéchereſſe avec laquelle nos annales ſont écrites, pourroient en apprendre ainſi les principaux événemens.

MADAME DE GOMEZ.

On ne peut nier que Madame de Go-

mez n'ait eu quelque talent pour le genre dramatique ; mais elle choisissoit mal ses sujets. Sa plume, propre à peindre des passions délicates, étoit peut-être un peu trop foible, pour tracer le caractere des héros, & inspirer la terreur. On l'admire, lorsqu'avec finesse elle fait arracher un secret par un Confident, & découvrir les mysteres de l'amour ; mais s'il s'agit de décrire un combat, & de peindre une ame forte, son coloris, vif & riant par-tout ailleurs, s'affoiblit devant ces grands objets. On lui refuse l'art de conduire bien une intrigue; mais on lui accorde le mérite de l'exposition. Sa Poésie est aisée & naturelle, mais souvent foible & négligée.

CHATEAUBRUN.

Livré pendant sa jeunesse aux affaires & à ses devoirs, Chateaubrun ne s'en délassoit que par l'étude des Poëtes Grecs & Latins, dont il s'étoit nourri, & dont il a porté le goût exquis dans ses dernieres Tragédies. Philosophe pratique, il a été assez sage, a eu assez d'empire sur lui-même, pour garder, pendant quarante ans, les Pieces qu'il avoit faites, sans les faire jouer. Mahomet second, sa

premiere Tragédie, fut représentée en 1714; ses Troyennes ne l'ont été qu'en 1754.

GUEULLETTE.

Peu d'Auteurs ont donné plus d'Ouvrages au Public, tels que les Mille & un quart d'heure, les Sultans de Guzarate, &c. Mais nous ne devons parler ici que de ce qu'il a fait pour le Théâtre, savoir, les Comédiens par hazard, Arlequin Pluton, le Trésor supposé, l'Amour Précepteur, l'Horoscope accompli. Dans le Théâtre Italien de Louis Riccoboni, il y a plusieurs Pieces Italiennes traduites en François, à côté de l'Italien, par Gueullette, qui possédoit très-bien & parloit facilement cette derniere langue. Ces Pieces sont la Vie est un songe, la Griselde, la Statue de l'honneur, & beaucoup de canevas de Comédies Italiennes, pareillement traduits, que l'on distribuoit à la porte du parterre.

AUTREAU.

Non content de manier tour à tour la plume & le pinceau, Autreau eut encore le double avantage d'introduire

notre langue sur le Théâtre Italien, & de ramener sur la Scene Françoise un genre de comique presque oublié. Son nom, qui fait époque sur les deux Théâtres, doit donc être également cher aux deux Troupes. Sous un air simple & modeste, Autreau cachoit un esprit fin, délicat & facile. Le ton de gaieté qui regne dans ses Ouvrages, est d'autant plus surprenant, qu'il avoit dans l'ame un fond de tristesse & de mélancolie, causées par sa mauvaise fortune, qui alloit quelquefois jusqu'à la misanthropie. Cette facilité, qui le rendoit propre à tous les genres, se manifeste principalement par la simplicité de sa composition, une expression naturelle, & le style le plus convenable au sujet. Il rapportoit tout à ce dernier objet, & lui sacrifioit souvent une certaine noblesse, & quelquefois la bienséance. Il réussissoit principalement à peindre les ridicules; mais l'on sent qu'il auroit pu avoir le même succès en adoptant le haut comique, si la singularité de son caractere, & la médiocrité de sa fortune, ne l'eussent pas éloigné du grand monde. Les dénouemens de ses Comédies ne sont point heureux, & ne causent aucune surprise; parce que l'intri-

gue en eſt ſi ſimple, qu'on en prévoit d'abord toutes les ſuites. Je crois pourtant que cet Auteur, qui, ſans doute, ne doit être placé que parmi les Comiques du ſecond ordre, eût pu occuper les premiers rangs, s'il n'eût pas fait uſage ſi tard de ſes talens pour le genre théâtral.

M. DE VOLTAIRE.

Lorſque M. de Voltaire entra dans la carriere dramatique, tous les genres ſembloient être épuiſés : le grand, le ſublime, par Corneille ; le tendre, le touchant, par Racine ; le fort, le terrible, par Crébillon. Il falloit donc que M. de Voltaire ſe frayât une nouvelle route ; & il le fit. Il réunit ces trois genres, qui avoient, chacun à part, illuſtré trois grands hommes ; il y ajouta une harmonie, un coloris, juſqu'alors inconnus dans notre Poëſie, & une ſorte de Philoſophie encore moins connue ſur la Scene. Juſques là on s'étoit borné à rendre les grands crimes odieux ; M. de Voltaire fait plus, il rend la vertu aimable ; chacun de ſes drames eſt le panégyrique de l'humanité. Il en eſt peu, s'il eſt permis de le dire, dont on ne ſorte plus honnête homme qu'on n'y

étoit entré. Un tel genre, qui rassemble tous les autres, ajoute à leur perfection, & manquoit à celle du Théâtre ; seul, il pouvoit assurer à l'Auteur une gloire immortelle.

M. de Voltaire, qui, favorisé par la nature des talens les plus opposés, ambitionne toutes les especes de gloire, a voulu aussi s'exercer dans le genre comique ; & si ses Comédies ne sont pas parfaites, elles se font lire avec plaisir. La plupart ont eu du succès à la représentation. On y reconnoît, en général, le talent singulier & rare de cet Auteur à la légéreté du style, à la vivacité du dialogue, à la finesse de quelques traits, & à l'élégance caractéristique de plusieurs vers frappés à son coin. S'il offre quelquefois du bas & du trivial, si quelques-uns de ses rôles sont insipides ou maussadement plaisans, comme la Baronne de Croupillac dans l'Enfant prodigue ; enfin, si parmi d'excellentes plaisanteries, il y en a plusieurs de fausses, il faut excuser ces défauts dans un homme qui a plus cultivé l'art de Sophocle, que celui d'Aristophane.

Les Pieces de M. de Voltaire attirent plus de monde aux Spectacles, que les meilleures de nos trois grands Poëtes

tragiques. En général, il eſt plus pathétique; il a mis plus d'action ſur le Théâtre; le ſujet de ſes Tragédies eſt d'un intérêt plus univerſel; le moment de la cataſtrophe a quelque choſe de plus impoſant; il peint avec un coloris plus brillant; il eſt plus ſentencieux; & chacune de ces maximes exprime une grande vérité. Il eſt vrai que ces ſentences détachées ne ſont pas favorables à l'attendriſſement, & qu'elles ſont proſcrites par le goût. Mais elles font alluſion à la multitude, qui n'examine pas ſi la Piece eſt bâtie ſur des fondemens ſolides, ſi le dialogue n'eſt pas quelquefois trop coupé; ſi les mêmes tours, les mêmes antitheſes ne reviennent pas trop ſouvent; ſi les plans de certaines Pieces ne ſont pas copiés chez nos Auteurs ou chez les Ecrivains étrangers; ſi certains vers ne ſont pas des imitations trop marquées, ou même de ſimples réminiſcences de ceux de Corneille & de Racine, &c. &c. Le Public frappé par le brillant des couleurs, ferme les yeux ſur les défauts; & ſi M. de Voltaire eſt moins eſtimé que nos trois grands Poëtes, il eſt plus goûté, puiſqu'il eſt plus ſuivi. Il ne fait pas des miracles, dit M. l'Abbé Trublet, il fait des preſtiges.

M. de Voltaire a aussi composé des Opéra ; mais les lauriers qu'il a recueillis sur la Scene lyrique, n'ont point là fraîcheur de ceux dont il a été couronné plusieurs fois sur la Scene tragique. Il a eû la modestie de l'avouer. » J'ai fait, » dit-il dans ses Lettres secrettes, une » grande sottise de composer un Opéra ; » mais l'envie de travailler pour un » homme comme M. Rameau, m'avoit » emporté. Je ne songeois qu'à son gé- » nie ; & je ne m'appercevois pas que » le mien (si tant est que j'en aie un) » n'est point fait du tout pour le genre » lyrique. Aussi je lui mandois, il y a » quelque temps, que j'aurois plutôt » fait un Poëme épique, que je n'aurois » rempli des canevas. Ce n'est pas assu- » rément que je méprise ce genre d'Ou- » vrage ; il n'y en a aucun de méprisa- » ble ; mais c'est un talent qui, je crois, » me manque entiérement ».

MONCRIF.

Attaché à M. le Comte de Clermont, en qualité de Secrétaire de ses Commandemens, Moncrif voulut contribuer aux amusemens de Madame la Duchesse Douairiere ; & ce fut pour cette Prin-

cesse, qu'il composa la Comédie en un acte, & en vers libres, des *Abdérites*, qu'il lui dédia. Cette Piece fut jouée à Fontainebleau, au mois de Novembre de la même année; mais elle ne parut point sur le Théâtre de Paris, où nous ne devons pas dissimuler qu'elle eût eu peu de succès; parce que ce genre d'Ouvrage demande des talens particuliers, que Moncrif n'avoit pas. On lui attribue cependant encore une autre Comédie intitulée la *Fausse Magie*, représentée sur le Théâtre de la Comédie Italienne. Cet Auteur, dont les premiers essais lyriques avoient eu du succès, se voua, pour ainsi dire, à ce seul genre; car ce n'étoit pas en sortir, que de faire, par intervalles, quelques couplets délicats & naïfs dans le goût de nos anciennes chansons. On le vit cependant publier, de temps à autre, quelques légeres Dissertations sur des matieres utiles; mais son talent particulier le ramenoit à la Romance & à la Muse de l'Opéra. Son acte de *Zélindor*, sur-tout, fit le plus grand plaisir; & il est un des jolis Ouvrages qu'on remontre au Public avec le plus de confiance. Ses autres Pieces sont l'*Empire de l'Amour*, *Linus*, *Almasis*, *Ismene*, les

Génies tutélaires, la *Sybille*, les *Ames réunies*.

SAINT-FOIX.

De quatre ou cinq volumes de Pieces de Théâtre que Saint-Foix avoit imprimées ou fait représenter, il n'y a guere que deux Comédies, qui aient surnagé; l'*Oracle* & les *Graces*. Toutes les autres, malgré les éloges qu'il leur donne lui-même dans ses Préfaces, sont à-peu-près oubliées. L'*Oracle* eut un succès prodigieux dans sa nouveauté. Il en fut redevable, en grande partie, à la réputation & à la beauté, alors naissante, d'une Actrice qui faisoit les délices de Paris, & qui, dans le rôle de Lucinde, développoit tous les charmes de sa figure & de sa voix, également faites pour l'amour. La Piece, qui d'ailleurs est écrite avec délicatesse, s'est toujours soutenue sur la Scene, ainsi que les *Graces*. Ces deux Drames offrent, sur le Théâtre, des tableaux séduisans. Mais oseroit-on comparer ce petit genre, fondé tout entier sur les prestiges de la féerie, au vrai genre de la Comédie, fondé sur l'étude de la nature & des mœurs? Qui ne voit qu'un acte de Co-

médie ingénieux & gai, vaut cent fois mieux que ces bagatelles agréables, & suppose beaucoup plus de talent & d'esprit? Le dialogue naturel & la gaieté des petites Pieces de Dancourt, qui pourtant ne sont que d'un comique du second ordre, ne sont-ils pas au-dessus de toutes les féeries possibles, autant qu'un joli Roman est au-dessus d'un Conte de Fées?

Des peintures naïves du cœur, une diction pure, correcte, élégante; un dialogue vif & décent, caractérisent cependant la plupart des Pieces de Saint-Foix. Ses plaisanteries sont rarement hasardées; & son badinage fait d'autant plus de plaisir, qu'il à toujours l'air naturel, même en offrant des traits ingénieux.

DE L'ISLE.

Cet Auteur a mené une vie fort obscure; ce qui est cause qu'avec beaucoup de talent pour le genre dramatique, il a été peu connu des gens du monde, qu'il fuyoit. Ses Pieces, dont plusieurs lui font honneur, sont, *Arlequin Sauvage*, *Timon le Misanthrope*, le *Banquet des sept Sages*, le *Banquet ridi-*

cule, le *Faucon*, les *Oies de Bocace*, les *Bergers d'Amphrise*, *Arlequin Astrologue*, *Arlequin Grand Mogol*, le *Valet Auteur*, les *Caprices du cœur & de l'esprit*, *Danaüs*, *Abdilly*.

BOISSY.

On ne trouve pas toujours dans les Comédies de Boissy un plan bien imaginé, ni une intrigue bien conduite ; il savoit composer une scene, & non une Piece entiere ; semblable à cet Artiste d'Horace, qui rendoit parfaitement, avec le ciseau, toutes les parties isolées du corps humain, & ne savoit pas faire une statue. Tous ses Drames ne doivent cependant pas être compris dans cette critique générale. Quelques Pieces que nous avons de lui, prouvent qu'il observoit quelquefois les regles du Théâtre ; ses caracteres ont communément peu de naturel & de vérité ; parce qu'il ne les peignoit que d'après son imagination, & qu'elle ne lui présentoit que des êtres chimériques. On feroit tenté de croire qu'il ne se sentoit pas assez de force pour traiter certains sujets importans, & dignes de la censure théâtrale ; car ses moralités ne roulent or-

qui a pour titre le *Pucelage*, ou la *Rose*; qu'on a redonné souvent, & imprimé sous celui des *Jardins de l'Hymen*. Mais Piron eut l'ambition de briller sur un Théâtre plus élevé, & composa des Comédies, des Tragédies & des Pastorales. Son début comique fut l'*Ecole des Peres*, connue d'abord sous le titre des *Fils ingrats*. Cette Piece est du genre noble : le dénouement en est pathétique; mais l'Auteur a introduit un Paysan qui y jette une sorte de gaieté. Le Roman de Tharsis & Zélie a donné à Piron l'idée de sa Pastorale des *Courses de Tempé*. Tendresse, galanterie, enjouement, traits comiques, terreur même & pitié, & jusqu'à du burlesque, il entre de tout dans cette Piece, qui réunit à la fois les fleurs des champs & celles des parterres, les mœurs des villes, & celles de la campagne. La *Métromanie* & *Gustave*, la premiere sur tout, assure à son Auteur, dans le genre comique, la réputation d'homme de génie. Son succès au Théâtre prouve le discernement, le goût & l'équité du Public. Cette Piece, la meilleure qui ait paru depuis le Joueur de Regnard, est ingénieuse, plaisante, semée de traits neufs, bien conduite & bien écrite. Son succès fut

éclatant ; & on ne s'en lassera jamais au Théâtre & à la lecture. Tout y est préparé, amené, contrasté comme dans les Ouvrages des plus grands Maîtres. Le caractere de Franc-aleu est d'un comique charmant ; & les autres personnages de la Piece ne sont pas moins agréables à voir sur la Scene. Le *Gustave*, le *Calisthene* & le *Fernand Cortez* de Piron, ont des beautés particulieres qui décelent un génie original ; mais sa versification flatte peu l'oreille, & par conséquent ne va point au cœur.

L'ABBÉ D'ALLAINVAL.

Il y a d'excellentes choses dans sa Comédie de l'*Embarras des Richesses*, dont cet Auteur, extrêmement pauvre, n'a pas dû prendre l'idée d'après sa propre expérience. On voit reparoître de temps en temps au Théâtre François son *Ecole des Bourgeois*, avec d'autant plus de plaisir, qu'elle est pleine de ce bon comique, qui caractérise les Ouvrages de Moliere.

ROMAGNÉSI.

Romagnési est, dans ses Ouvrages, ce qu'il étoit sur le Théâtre, Acteur

intelligent dans tous les rôles, & excellent dans ceux de son genre. Né avec un esprit fin, plaisant & juste, instruit des principes de tous les genres dramatiques, il auroit réussi dans plusieurs, s'il s'y fût borné, & sérieusement appliqué. Ses Comédies sont de deux especes: dans celles qui ont les mœurs pour objet, il a su donner à la marche de l'action, cette simple aisance, qui semble l'ouvrage de la nature, & à ses caracteres, leur air, leurs traits, leur physionomie. Les autres ne sont, à proprement parler, que des divertissemens sur toutes sortes de sujets; mais on trouve un sel fin, une plaisanterie, tantôt douce, enjouée, tantôt piquante, quelquefois amere; en un mot, du vrai comique, & quelques bouffonneries assez divertissantes dans les dernieres. Son style a le tour de son esprit, libre, aisé, net. C'est par-tout celui de la chose, plutôt que de l'Auteur. On pourroit lui reprocher d'avoir composé un trop grand nombre de ces Ouvrages, qui n'ont, en quelque sorte, aucun but, & de n'avoir point employé son talent à se rendre plus utile à ses compatriotes. Peut être que sa fortune ne lui permettoit pas d'abandonner le Théâtre, ou

que son zele, pour l'intérêt de sa Troupe, l'a porté à lui sacrifier celui de sa gloire.

PHILIPPE POISSON.

Il étoit fils de Raimond, dont nous avons parlé, & joignoit au naturel que son pere mit dans ses Comédies, plus d'exactitude dans la conduite, plus de décence & de pureté dans l'expression. Il dialogue & versifie avec facilité, entend l'art des contrastes, & sait égayer les sujets qu'il traite; en un mot, il figure avec honneur dans la classe de ces Ecrivains, qui, sans avoir atteint le sublime de l'art, l'ont enrichi de productions utiles & agréables. On sait trop que cette classe, beaucoup plus nombreuse que la premiere, l'est & le sera toujours bien moins, que celle qui vient après.

D'AIGUEBERRE.

Cet Auteur ne jugea pas à propos de poursuivre la carriere dramatique, à laquelle il s'étoit livré pendant sa jeunesse. Les dispositions heureuses, qu'on remarque dans quelques-unes de ses

Comédies, font regretter qu'il ait abandonné ce genre. Il y a toute apparence, qu'avec un peu de culture, ſes talens lui auroient fait un nom parmi les Auteurs du Théâtre. Sa Piece des Trois-Spectacles annonce vraiment un eſprit propre à occuper la Scene, & à y recueillir des applaudiſſemens.

PANARD.

Sous le regne de l'ancien Opéra Comique, avant que l'uniforme ennui des Ariettes eût pris la place de la gaieté piquante de nos Vaudevilles, Panard ſe diſtingua particuliérement parmi les Auteurs de ce genre. Quelques perſonnes l'appelloient le La Fontaine du Vaudeville; parce qu'il lui reſſembloit en effet par quelques endroits, & dans ſes Ouvrages, & dans la conduite de ſa vie. Il eut, comme le Fabuliſte, la plus grande incurie pour ſa fortune; il vécut pauvre, & mourut de même. C'eſt dommage qu'il n'ait pas été porté dans le grand monde; ſes idées, dans ſes Vaudevilles, euſſent été moins circonſcrites. Ses traits ne tombent guere que ſur quelques états, Marchands, Commis, Procureurs, Banquiers, Gens de Lettres, &c.

FAGAN.

Fagan, né avec des talens réels, sembla d'abord devoir augmenter le nombre de nos grands Comiques. Ses premiers pas le conduisirent assez loin dans cette carriere, aujourd'hui si peu fréquentée. Il fixa les regards du Public, & contracta avec lui un de ces engagemens difficiles à remplir, celui de faire mieux, après avoir bien fait, ou du moins, de ne pas décliner. Le *Rendez-vous*, & la *Pupille*, obtiendront toujours des suffrages. On doit, sur-tout, regarder la *Pupille* comme le chef-d'œuvre de cet Auteur. Si l'idée n'en est pas absolument neuve, elle le devient par la maniere dont elle est rendue. Fagan eut depuis d'autres succès; quelques autres de ses Comédies sont même restées au Théâtre; mais rarement il est, dans ses Pieces, tout ce qu'il pouvoit être. Les unes pechent par le sujet, les autres par l'exécution. Ses vers, & surtout les vers libres, sont très-inférieurs à sa prose, qui, elle-même, n'est point sans défauts; trop de négligence la dépare. Son grand mérite est la simplicité; & ceux qui écrivent, savent combien

cette élégante ſimplicité coûte à ſoutenir. D'un autre côté, l'Auteur n'examinoit pas toujours aſſez le fond ſur lequel il bâtiſſoit une intrigue, témoin, entr'autres Pieces, l'*Amitié rivale*; c'eſt, conſtruire, ſur un terrein mouvant, un vaſte & peſant édifice; ou, ſi l'on veut, c'eſt ſemer ſur une terre aride & ſtérile : mais, il faut l'avouer, Fagan ſavoit quelquefois tirer parti d'un ſujet vicieux. Il conduit ſagement & vivement une intrigue; il ſupplée aux détails par des ſituations piquantes & variées ; il remplace les mots par des choſes, & préfere les beautés naturelles du génie, aux faux brillans du bel eſprit. Le genre & l'étendue de ſes productions permettent de le placer, tout au plus, parmi les Comiques du ſecond rang ; peut-être eût-il approché des Maîtres de l'art, s'il les eût plus ſouvent conſultés ; ſi l'étude & le travail euſſent en lui ſecondé la Nature.

LAUNAY.

Les Comédies qui ſont véritablement de Launay, ou du moins que perſonne ne lui conteſte, ſont la *Vérité Fabuliſte*, & le *Pareſſeux*. On y remarque l'em-

preinte de l'esprit & du talent. Launay avoit étudié les vrais principes de son art; il ne perdoit point de vue les grands Modeles; & il est à croire qu'un plus grand nombre de productions dramatiques eût completté sa réputation dans ce genre.

PONT-DE-VEYLE.

Le Marquis de Pont-de-Veyle voulut essayer ses forces dans le genre dramatique; il donna (en gardant l'incognito) la Comédie du *Complaisant*, Piece de caractere, qui est restée au Théâtre, & qu'on revoit toujours avec plaisir. Mademoiselle Quinault, excellente Actrice, avec laquelle il étoit lié, avoit été frappée de l'usage qu'on pouvoit faire sur la Scene du *Gascon puni*; elle l'avoit proposé à plusieurs Acteurs, entr'autres à la Chaussée; il n'avoit pas cru pouvoir traiter décemment un pareil sujet. Pont-de-Veyle l'entreprit, & en fit le *Fat puni*, qui réunit au mérite de la difficulté vaincue, celui d'une intrigue bien conduite, sans indécence, malgré le sujet, & d'un style vif, naturel & plein de traits, sans aucune affectation. Il a eu aussi une très-grande part à la Co-

médie du *Somnambule*, petite Piece qui a eu & a toujours beaucoup de succès. On ne parle point de plusieurs autres Ouvrages de société, des Comédies, des scenes d'Opéra, des Prologues, des Complimens, enfin jusqu'à des Parades.

LA CHAUSSÉE.

La Chaussée s'est exercé avec succès dans un genre qu'on avoit perdu de vue, mais dont il n'est pas l'inventeur. Je mettrois à la tête de ses Comédies, l'*Ecole des Meres*; & le premier de ses Drames romanesques seroit, à mon goût, *Mélanide*. *Maximien* a des beautés, ainsi que le *Préjugé à la mode*, qui est extrêmement intéressant; mais après ces quatre Pieces, je ne vois plus guere que des Ouvrages médiocres, souillés d'un mauvais goût de Roman, qui déprime beaucoup le talent de la Chaussée. Rien de vrai, rien de naturel, point de ces plans heureux, qui se développent sans peine, & qui nous offrent une action qui attache sans fatiguer.

Cependant le genre qui distingue cet Auteur a eu des adversaires ardens, des sectateurs zélés, des imitateurs illustres; &, ce qui prouve encore plus en sa

faveur, il s'est fait souvent applaudir du Public. Il est difficile que toute une Nation ait tort d'avoir du plaisir; se borner à un seul genre, c'est adopter une fleur dans un riche parterre, & faire inhumainement arracher toutes les autres: c'est ressembler à ce Philosophe qui ne voyoit qu'une couleur dans toute la nature. L'admirable Moliere, & ceux qui l'ont suivi de près ou de loin, se sont attachés à peindre nos ridicules; & sans doute, le comble de l'art est de nous divertir par cette peinture: d'autres se sont bornés à conduire, à dialoguer vivement une intrigue plaisante: quelques-uns à développer le sentiment dans tout son naturel: quelques-autres à y porter la Métaphysique la plus déliée, & quelquefois la plus abstraite.

Le genre de La Chaussée tient en partie de tous les précédens; il y joignit le pathétique, ce qui valut à ses Pieces le surnom de Comédies larmoyantes, surnom moins ridicule qu'on ne l'a cru, puisqu'il a été un temps où l'on nommoit Comédies, les Tragédies même. Eh quoi! ne devons-nous donc nous attendrir que sur les malheurs ou les foiblesses des Grands! L'esprit de

subordination ne s'étend point jusques-là ; il dégénéreroit en esclavage, en fanatisme. La vie humaine est semée de circonstances tour-à-tour agréables, touchantes, bizarres ou ridicules : toutes les conditions peuvent en fournir des exemples ; & ces sortes de tableaux plairont toujours par la vérité de l'imagination.

Ce qui paroît avoir le plus révolté dans ce nouveau genre, est le passage subit du comique au sérieux, & souvent le mêlange de l'un & de l'autre ; mais rien de plus ordinaire que de voir un Valet rire, tandis que son Maître s'afflige ; que de voir la tristesse & la joie habiter un même séjour, partager une même famille ; &, qui plus est, agiter une même personne : mais, pour bien exprimer un pareil contraste, il faut être pour le moins un Rubens en Poésie. La Chaussée ne seroit donc, tout au plus, blâmable que dans l'exécution ; quant à son projet, il est fondé sur la nature, les mœurs du temps & l'expérience de chaque jour. On voit de plus, que cet Auteur connoît le Théâtre : il entend la coupe d'une Piece ; il sait filer une scene ; son dialogue est facile, & sa versification quelquefois élégante ;

avec tous ces avantages, il ne paroît pas avoir perfectionné le genre auquel il s'est attaché. Il peint beaucoup moins qu'il ne disserte ; il veut toujours instruire, & ignore l'art de joindre les fleurs aux fruits ; ses moralités trop fréquentes & trop longues, dégénerent en froids sermons ; j'en excepte le *Préjugé à la mode* & *Mélanide*, où la morale est presque toujours en situation. C'est sur ces deux Pieces, que la réputation de La Chaussée, paroît le mieux établie ; elles serviront de passe-port à son nom, & ne risquent pas d'être promptement oubliées ; l'une est fondée sur la nature, qui est à-peu-près toujours la même ; l'autre sur un préjugé qu'elle n'a pas, à beaucoup près, détruit : en un mot, La Chaussée tiendra un rang permi ces Auteurs, dont le mérite est suffisant pour se faire long-temps applaudir, mais non pour se faire admirer.

MORAND.

Pierre de Morand composa la Tragédie de *Téglis*, qui eut quelque succès. Cette Piece offre des situations nobles & touchantes, & beaucoup d'intelligence de l'Art dramatique ; il ne lui

manque, ainsi qu'à ses autres Ouvrages, qu'un coloris plus brillant. Il donna ensuite *Childéric*, Piece extrêmement compliquée, mais pleine de traits de force & de génie, & faite sur le modele d'*Héraclius*. *L'Esprit de divorce* vint après; c'est une des meilleures Pieces de notre Poëte.

M. LE FRANC DE POMPIGNAN.

En lisant les Ouvrages dramatiques de M. le Franc, on sent que cet Auteur connoît les bonnes sources, & qu'il sait y puiser. Sage, mais libre dans son essor, il étale dans sa Tragédie de *Didon*, toutes les beautés du quatrieme chant de l'Enéide : je parle uniquement de celles qui ont rapport à l'expression; car il sait enrichir sur les caracteres. Le sentiment, la pitié, voilà les ressorts qu'il emploie pour nous émouvoir; & ces ressorts maîtrisent à coup sûr nos ames. Le sujet de Didon avoit toujours paru peu dramatique; cependant M. le Franc l'a mis sur le Théâtre avec un succès distingué. Le style de sa Piece est pur & coulant; mais le défaut de contraste dans les caracteres n'en rend pas la lecture aussi agréable que la

représentation ; & il n'y a pas assez de ces différentes passions qui, se croisant les unes avec les autres, produisent l'intérêt qu'on prend à la Tragédie. *Didon* est la meilleure réponse qu'on puisse opposer aux détracteurs de Racine ; à ceux qui prétendent que s'il n'eût paru que dans notre siecle, il eût trouvé peu d'admirateurs. Se faire applaudir dans un genre, qui a été celui de ce grand Poëte, n'est-ce pas prouver le mérite du modele par celui de l'imitation ? Pourquoi donc l'Auteur s'est-il borné à cet heureux coup d'essai ? Craignoit-il des revers ? Ses premiers lauriers n'en eussent point été flétris. Il est peu de grands Hommes, qui aient éprouvé des succès toujours constans. Quoi qu'il en soit, M. le Franc nous dédommage de cette réserve par des productions d'un genre très-opposé, & d'un mérite à-peu-près égal. Couronné par Melpomene, il dérobe à Thalie un de ses crayons ; elle-même lui a fourni les principaux traits des *Adieux de Mars* ; & dans ses Opéra, l'heureux tour de ses vers facilite l'art du Musicien.

LA BRUERE.

On doit présumer que la Bruere étu-

dia son génie & le genre qui lui étoit propre. Sa petite Comédie des *Mécontens*, quoique bien écrite, paroît lui avoir ôté le dessein d'en faire d'autres. Il sentit que la morale de Thalie devoit être débitée par les ris; qu'elle devoit instruire, mais sur-tout amuser; & on voit qu'il étoit né sérieux. Le genre lyrique parut lui offrir plus de facilité; du moins, il s'y livra plus constamment, & y réussit mieux. Une Poésie délicate & naturelle, caractérise tous ses Opéra. Il a sçu être énergique sans être dur, & ingénieux, sans s'écarter de l'expression du sentiment.

LA GRANGE.

On remarque dans plusieurs des Pieces de la Grange, le talent de bien conduire un sujet, & dans toutes, l'art de bien filer une scene. Il sait amener un divertissement & assaisonner un Vaudeville; il n'en est aucun de ceux qui terminent ses Comédies, qu'on ne puisse entendre avec plaisir, & retenir avec facilité; enfin cet Auteur a été & peut encore être utile aux différens Théâtres, pour lesquels il s'est exercé.

M. L'ABBÉ LE BLANC.

L'Abenſaïd de M. l'Abbé le Blanc, eſt un ſujet intéreſſant, traité par un homme d'eſprit, qui ſait nouer une intrigue, préparer une cataſtrophe, ménager des coups de Théâtre, tracer des caracteres; mais qui ne ſait pas écrire avec cette douceur élégante, qui n'eſt point incompatible avec la préciſion & la force.

LANOUE.

Les Ouvrages de Lanoue décelent un génie fléxible, un goût ſûr, le ton le plus propre au ſujet qu'il traite, & de l'aptitude à traiter plus d'un genre. Il paroît également à ſon aiſe, & dans le cothurne & dans le brodequin: tel fut en lui l'Auteur; & ces traits lui peuvent être également appliqués dans ſon autre profeſſion; c'eſt dans toutes les deux, le même tact & le même goût.

L'AFFICHARD.

Cet Auteur avoit l'eſprit plaiſant & juſte; & s'il eût joint l'étude des regles à celle des Poëtes dramatiques; s'il avoit

fréquenté les gens du monde, & qu'il eût eu moins d'indifférence pour la célébrité; en un mot, s'il se fût plus occupé de son art & de la gloire qu'il procure, il avoit assez d'esprit & de gaieté, pour se faire de la réputation dans un genre, où il ne s'est exercé que par amusement.

GUYOT DE MERVILLE.

Il donna plusieurs Pieces au Théâtre François; mais ni ses chûtes, ni ses succès, ne purent le réconcilier avec ceux des Acteurs dont il croyoit avoir à se plaindre. Les applaudissemens que le Public donna à quelques-unes de ses Pieces, & sur-tout au *Consentement forcé*, qu'on regardera toujours comme un chef-d'œuvre dans son genre, auroient dû faire cesser toute cette querelle; mais de nouveaux dégoûts l'obligerent de renoncer à ce Théâtre, & de porter ses Ouvrages aux Comédiens Italiens. Il y eut encore de grands succès, & de plus grandes tribulations; car il ne sut jamais fléchir le genou, ni écarter des Concurrens par des intrigues, ni se procurer des succès apparens, par des démarches humiliantes. Il avoit pris Mo-

liere pour modele, tâchant d'imiter dans son style & dans ses peintures des mœurs, la simplicité de ce grand Homme.

CAHUZAC.

L'Opéra est ce qui occupa principalement cet Auteur. Tous ses Ouvrages furent honorés de la musique de Rameau; & il eut le bonheur de ne point éprouver de chûte dans cette carriere, dans laquelle il parut s'ouvrir une route nouvelle. L'art de lier les divertissemens à l'action, de les en faire naître, de les varier, de les rendre animés, sembloit lui être réservé. Il a rappellé sur la Scene lyrique, la grande machine si négligée depuis Quinault, & si nécessaire à ce Théâtre.

PESSELIER.

Pesselier commença à travailler pour le Théâtre en 1737, & a donné trois Comédies; la *Mascarade du Parnasse*, l'*Ecole du temps*, Piece qui fut applaudie pour la légéreté du style, & les agrémens de la versification, mais dans laquelle on souhaiteroit plus d'unité dans le dessin, & moins de longueurs:

Esope au Parnasse, petite Comédie estimable par la facilité de l'expression, le discernement, le jugement & le goût qui y regnent.

BERNARD.

L'Opéra de *Castor* est un modele de Poésie ingénieuse & tendre, aussi propre à s'allier avec la musique, qu'à lui fournir les moyens de déployer toutes ses richesses. Le plan en est finement conçu, l'intérêt vif; les scenes sont bien distribuées, les airs, bien amenés, les sentimens aussi variés que naturels: le Poëte a su y mettre en jeu, & toujours à propos, les différens ressorts du Théâtre, pour lequel il travailloit. Il seroit à souhaiter que le génie de Rameau eût toujours été aussi heureusement secondé par tous les Ouvrages qu'il a honorés de sa musique.

FAVART.

Le Théâtre de M. Favart, si piquant par sa singularité, par la variété des compositions, & par les agrémens répandus dans toutes ses Pieces, réunit presque tous les genres, qui, depuis

trente-huit ans, ont fait l'objet de nos Spectacles; Opera comiques, Parodies, Comédies lyriques, Pastorales, Pieces de sentimens, &c: tout ce que le Théâtre Italien & celui de la Foire ont produit de plus ingénieux dans les nouveaux genres qui s'y sont introduits successivement, se trouve ici rassemblé. Ainsi, ceux qui voudront connoître les divers génies de ces deux Théâtres, dans la durée du temps qu'embrasse la collection de ses Ouvrages, les y reconnoîtront sans peine; parce qu'il leur a souvent donné le ton, au lieu de le prendre; ce qui montre, dans cet agréable Ecrivain, une supériorité de talent, qu'on ne met plus en question. L'histoire des productions de M. Favart est donc, en quelque sorte, celle des deux Théâtres auxquels il s'est le plus attaché; & l'on verra qu'aucun Auteur n'a mieux réussi à varier nos amusemens. Le seul trait que j'ajouterai aux éloges dus à ce charmant Ecrivain, c'est qu'il a su réunir le sentiment & l'esprit, la gaieté & la décence. En un mot, il a sa maniere propre, un pinceau qui lui appartient; & dès ce moment, on peut le placer à côté des véritables

Beaux-Esprits dont notre Nation s'honore.

MONDORGE.

On doit le compter parmi le petit nombre d'Hommes favorisés de la fortune, qui ont cultivé les Lettres avec quelque succès. Peut-être devroit-on plutôt le ranger parmi les Amateurs, que parmi les Auteurs, quoiqu'il ait écrit quelques Ouvrages. Il y a plus de trente ans, qu'il composa les *Fêtes d'Hébé*, plus connues sous le nom des *Talens lyriques*. Il eut le bonheur de rencontrer pour Musicien le grand Rameau; & quoique ses paroles n'eussent ni toutes les graces de Quinault, ni toute la finesse de la Motte, elles fournissoient un assez beau canevas au genie du Musicien. Avec un Homme tel que Rameau, il n'étoit guere possible qu'un Ouvrage, même médiocre, n'eût qu'un médiocre succès. Les *Fêtes d'Hébé* furent assez bien reçues: on ne sauroit nier qu'elles ne méritassent, à certains égards, le succès qu'elles obtinrent. Le sujet étoit heureusement choisi; & l'on trouve, de temps en temps, quelques détails dignes du sujet. Ce qu'il faut remarquer, sur-tout,

c'eſt que cet Opéra eſt un des premiers, où l'on ait eſſayé de venger cette eſpece de Poëme du reproche de fadeur & de foibleſſe, que les bons juges lui ont fait ſouvent, avec quelque raiſon. L'acte de *Tyrtée* ne roule point ſur ces lieux communs de morale lubrique, réchauffés par les ſons de Lully, & cenſurés par le ſage Deſpréaux. La Harangue de ce Libérateur des Spartiates, eſt du ton le plus noble; c'eſt vraiment une Harangue Militaire.

L'ABBÉ DE LA MARRE.

La Marre, un des derniers Auteurs parmi nous, qui aient eu les talens convenables à la Scene lyrique, laiſſa l'Opéra de *Titon & l'Aurore*, imparfait. On le mit entre les mains de Mondonville, qui ne ſoupçonnoit point encore qu'il eût le talent d'écrire la Scene lui-même; mais qui, dans les corrections & les additions dont cet Ouvrage eut beſoin, s'en tira aſſez bien, pour qu'on ne pût diſtinguer ce qui étoit de l'Abbé de la Marre ou de lui. Il joignit, à cet Opéra, le Prologue de *Prométhée*, qu'il emprunta de la Motte;

& cette Pastorale réunit tous les suffrages en 1753, ainsi que le *Carnaval du Parnasse*. La Marre n'étoit ni sans esprit, ni sans talens ; mais une vie dissipée ne lui permit pas de s'élever au-dessus de la médiocrité. Plus d'étude & plus d'attention à former son goût, auroient perfectionné ses heureuses dispositions pour la Scene lyrique. On remarque dans sa *Zaïde*, *Reine de Grenade*, de l'ordre dans le plan, de l'intelligence dans la distribution des scenes, du naturel & de la vivacité dans les idées & les expressions, du sentiment & du pathétique dans les situations.

M. GRESSET.

On dit que les remords d'avoir travaillé pour le Théâtre, ont fait supprimer à M. Gresset, & livrer aux flammes, plusieurs Pieces dont il auroit pu enrichir le Recueil de ses Œuvres. On doit présumer qu'elles en étoient dignes, du moins quant au style ; car je pense qu'il seroit difficile, à ce Poëte, de mal versifier. Il n'en est pas toujours ainsi du plan d'une Piece de Théâtre, de la marche, de l'effet qu'elle doit produire, du

choix du sujet & du caractere, en un mot, de ce qui constitue le Poëme dramatique en général; car dans cette partie, M. Gresset me paroît n'avoir réussi que médiocrement. Il suffit, pour s'en convaincre, de relire ses trois Pieces, *Edouard III*, *Sidney*, *le Méchant*. Que de beautés de détail dans ces deux dernieres Pieces, & sur-tout dans la seconde! Quelle abondance d'heureux tours! Quelle harmonie dans la versification! Quel coloris dans les tableaux! Quelle délicatesse dans les nuances! Ce qui distingue sur-tout M. Gresset des autres Poëtes comiques, c'est l'excellente morale dont il a rempli sa Piece; morale qui n'a pu le rassurer sur les dangers du Théâtre; parce qu'étant débitée par des gens qui passent pour n'avoir que peu ou point de mœurs, elle manque son effet.

LE PERE BRUMOY.

Ses Œuvres dramatiques sont les Tragédies d'*Isaac*, de *Jonathas*, du *Couronnement du jeune David*, & les Comédies de la *Boëte de Pandore* & de *Plutus*; « toutes Pieces, dit M. de Vol-

» taire, qui font voir qu'il est plus aisé » de traduire les Anciens, que de les » imiter ». En effet, son Théâtre des Grecs lui a fait beaucoup plus d'honneur, que ses Poësies dramatiques; on y trouve cependant des beautés, & plusieurs imitations de Racine fort heureuses. L'Auteur y a peint son caractere doux & aimable: *David*, *Jonathas*, *Isaac* ne débitent que ses propres sentimens. Il excelle à peindre les passions douces & tendres; mais sa versification est lâche & foible; il ne s'éleve jamais; & il regne par-tout une certaine froideur, qui laisse l'ame dans l'indifférence. Ses petites Comédies sont ses moindres Ouvrages; les traits de moeurs qu'on y trouve, sont vagues & usés. En général, quoique les Tragédies de College soient rarement bonnes, elles valent toujours beaucoup mieux que les Comédies, par la raison qu'un homme de College ne connoît pas assez le monde pour en peindre les moeurs.

M. D'ARNAUD.

Si l'on considere cet Auteur du côté de la chaleur, du sentiment & du pathé-

tique, on trouvera qu'aucun des Poëtes de nos jours ne le surpasse à cet égard. Le *Comte de Comminges*, *Euphémie*, *Fayel*, *Mérinval*, seront toujours regardés comme des Pieces, où la sensibilité respire presque à chaque scene, avec une énergie capable d'attendrir l'ame la plus froide.

M. COLLÉ.

C'est à M. Collé, Secrétaire ordinaire & Lecteur de S. A. S. Monseigneur le Duc d'Orléans, que nous devons un Théâtre qu'il appelle de Société, parce que le ton libre de la plupart des Pieces qu'il renferme, ne permet pas qu'on les joue sur des Théâtres publics. Elles n'en sont que plus agréables & plus piquantes pour des Théâtres particuliers, pour des Sociétés d'amis qui voudront les représenter entr'eux, soit à la ville, soit à la campagne. Je ne connois point de collection de ce genre, où il y ait plus d'esprit naturel, plus d'imagination, plus de talent, plus de vrai comique. Cet Auteur a ouvert un vaste champ, par ses Pieces de Société, à ceux qui voudroient travailler dans ce goût.

On a dans cette eſpece de Comédie, une liberté qui eſt interdite aux autres Pieces qui ſont repréſentées ſur un Théâtre réglé; mais il faut que cette liberté ne dégénere pas en licence; & tout le monde eſt convenu que M. Collé n'avoit point paſſé le but; il y regne une gaieté, qui adoucit & fait paſſer ce qu'il prend de liberté.

Nous n'avons point actuellement de Poëte dramatique, à qui l'on puiſſe accorder, avec autant de juſtice qu'à lui, cette entente du Théâtre, cette énergie des caracteres, cette vérité du dialogue, cette intariſſable faillie, cette force comique que les Romains admiroient dans Plaute, & qu'ils ne trouvoient pas dans Térence. Quelle ſagacité à ſaiſir les ridicules! Quelle habileté à les rendre! Quels tableaux piquans des mœurs de tous les ordres de Citoyens! Je ſais que quelques perſonnes ſe ſont élévées contre les mœurs trop libres de ſon Théâtre, avec d'autant plus de zele, qu'ils y trouvoient plus de génie; mais l'Auteur a fait voir qu'il n'avoit pas beſoin de cette reſſource pour réuſſir. *Dupuis & Deſronais*, & la *Partie de Chaſſe de Henri IV*, ſe jouent ſur des Théâtres

publics avec le ſuccès le plus conſtant & le plus mérité. Ces deux Pieces ne ſont pas jettées dans un moule ordinaire; & il n'eſt pas donné à tout le monde, d'en compoſer de pareilles. Puiſſe l'exemple de M. Collé rallier autour de Thalie, les Auteurs qui ſe ſont écartés de ſon drapeau !

VOISENON.

Le Théâtre de l'Abbé de Voiſenon ſeroit beaucoup plus conſidérable, ſi l'on y eût inſéré toutes les Pieces du même Auteur, que d'autres ſe ſont attribuées; mais pour ne parler que de celles qui ſont inconteſtablement de lui, toutes ſoutiennent avantageuſement la lecture: je n'en excepte pas même celles qui ne purent ſoutenir la repréſentation. Toutes, en général, caractériſent l'homme répandu dans le monde; & l'Auteur inſtruit des ſecrets de ſon art, trace des tableaux & des préceptes également vrais. Le tour de ſes vers eſt heureux, facile & élégant ; ſon ſtyle a tout le brillant qu'exige le goût du ſiecle, & tout le naturel, toute la ſolidité dont le ſiecle fournit peu d'exemples. Il eſt fertile en tirades; mais il ſait les placer; & la

Coquette fixée prouve qu'il ſait conduire une intrigue, &, qui plus eſt, qu'il peut maniérer des caracteres. Les points de reſſemblance qui ſe trouvent entre cette Comédie & la Princeſſe d'Elide, ne dérobent rien au talent du Poëte moderne; c'eſt & ce ſera, ſans doute, encore plus par la ſuite, le ſort des Pieces nouvelles, d'avoir, quant au fonds, du rapport avec les anciennes. Les ridicules peuvent être inépuiſables; mais les combinaiſons théâtrales ne le ſont pas. Un autre mérite qui diſtingue notre Auteur, ce ſont les efforts qu'il fait pour rappeller la Comédie à ſon vrai ton. Il eût pu, comme bien d'autres, s'égarer dans des routes nouvelles, mais triſtes ou obſcures; il leur a préféré les voies connues, mais riantes & agréables. Il a imité ces Citoyens, plus jaloux de cultiver le ſol de leur Patrie, que d'y introduire de ces productions étrangeres, preſque toujours ſuperflues & ſouvent nuiſibles.

M. BRET.

Ses Comédies, en général, ſont écrites avec une élégante facilité, dialoguées avec beaucoup de naturel & de juſteſſe; & la liaiſon, la progreſſion

des ſcenes annoncent une grande connoiſſance de l'Art dramatique; il ſait, avec eſprit, faire ſortir d'une ſituation des traits de plaiſanterie, des peintures de mœurs; il ſait amuſer, intéreſſer dans des ſcenes entieres, par des portraits vrâis, des attitudes ridicules, des touches de pinceau agréables & variées. Nous croyons que nos Lecteurs verront ici volontiers le jugement que M. Paliſot, très-bon juge en cette partie de notre Littérature, a porté de cet Auteur, dans ſes Mémoires littéraires, relativement au Théâtre.

« Il ſeroit à ſouhaiter, dit-il, que » M. Bret ne ſe fût jamais écarté, par » complaiſance pour le goût du ſiecle, » des vrais principes qu'il a ſur ſon Art. » La *Double Extravagance*, Piece d'in» trigue, & l'un de ſes premiers Ouvra» ges, étoit dans le bon genre comique; » mais depuis il ſemble que cet Auteur » ait cru devoir faire violence à ſes pro» pres talens, en faveur du genre ſérieux, » qui prenoit de jour en jour plus de » crédit ſur nos Théâtres. Ce n'eſt pas » que M. Bret ſoit tombé dans les excès » monſtrueux où nous avons vu ſe pré» cipiter quelques Dramatiques moder» nes. Si l'on trouve dans ſon *Faux Gé-*

» *néreux* des situations pathétiques, elles » ne produisent que cette émotion naturelle & douce, que les Maîtres de » l'Art se sont quelquefois permis d'exciter dans leurs meilleures Comédies. » Mais en général, M. Bret est devenu, » dans la plupart de ses Pieces, trop réservé sur le comique; comme s'il eût » craint qu'il ne fût plus possible de ramener la Nation au bon goût. On pourroit » aussi lui reprocher de n'avoir pas toujours assez travaillé ses vers; mais cette » négligence se fait moins sentir dans le » style familier de la Comédie, que dans » tout autre genre de Poësie ».

M. DE LA PLACE.

La Tragédie d'*Adèle de Ponthieu*, par M. de la Place, renferme de belles scenes, & des sentimens élevés. *Venise sauvée* se joue encore, & a eu, dans sa nouveauté, le succès le plus éclatant & le mieux mérité.

LINANT.

Ce Poëte entendoit assez bien le Théâtre; mais il avoit plus de goût que de génie. Sa versification est souvent très-foible: sa Tragédie d'*Alzaïde* a quelques

beaux endroits. Celle de *Vanda*, Reine de Pologne, est romanesque & mal écrite.

M. MARMONTEL.

Toutes les Tragédies de M. de Marmontel sont remplies de pensées hardies, d'expressions fortes & de grands sentimens. La versification en est imposante; mais le plan & la conduite ne répondent pas aux beautés de détails; & dans ces détails mêmes, le Déclamateur fait quelquefois disparoître le Poëte tragique. M. de Marmontel a donné à l'Opéra Comique plusieurs Pieces qui ont été courues, que l'on redonne souvent, & qu'on applaudit toujours, tant à cause du mérite de l'Ouvrage, que par l'excellente musique de M. Grétry.

VADÉ.

Vadé est le Teniers de la Littérature; & Teniers est compté parmi les plus grands Artistes: quoiqu'il n'ait peint que des Fêtes Flamandes, il n'y a point de Connoisseur qui ne soit enchanté de ses Tableaux; comme il n'y a point d'Homme de Lettres ni d'Amateur, qui n'ait

vu jouer, avec plaisir, les Opéra comiques de Vadé.

MADAME DE GRAFIGNY.

Le Drame de *Cénie* est un de ces Romans qu'on appelle Comédies larmoyantes. Il est écrit avec délicatesse, plein de traits finement tendres, & de choses bien senties. Après *Mélanide*, c'est la meilleure Piece que nous ayons dans le genre attendrissant; c'est-à-dire, dans le second genre. La *Fille d'Aristide*, autre Piece dans le genre de *Cénie*, fut moins applaudie, & méritoit moins de l'être.

M. DE MOISSY.

Un style aisé, noble & coulant, une intrigue filée avec adresse, beaucoup de sentiment, & peu d'action, voilà ce qui distingue le Théâtre de M. de Moissy. Dans toutes ses Pieces, on remarque cette riche aisance, & cette connoissance du monde, qui s'acquiert dans la bonne compagie. On desireroit plus de précision dans le dialogue, plus de force, plus de comique, plus de mouvement, plus d'intérêt.

DESMAHIS.

DESMAHIS.

Cet Auteur donna, dès sa plus tendre jeunesse, des preuves de la délicatesse de son esprit, & sut mêler aux plaisirs l'étude & la Philosophie. On a de lui la Comédie du *Billet perdu*, ou de l'*Impertinent*, qui fut applaudie. Ce n'est pas, à la vérité, le ton de Moliere; mais on y trouve de jolis portraits, des saillies heureuses, des pensées fines; & le caractere principal est assez bien peint.

M. SAURIN.

Il y a dans la Tragédie de Spertacus, de M. Saurin, des traits comparables à ceux de la plus grande force de Corneille; c'est M. de Voltaire qui lui donne cet éloge. Sa Comédie des *Mœurs du temps*, paroît devoir rester au Théâtre aussi long-temps, que les ridicules qu'on y releve subsisteront dans nos mœurs.

M. PALISSOT.

Etant encore très-jeune, M. Palissot composa sa Tragédie de Ninus second. Un plan plus sage qu'on ne devoit l'attendre de l'extrême jeunesse de l'Auteur, des situations intéressantes, un style pur, naturel & facile, sembloient

lui promettre des ſuccès dans cette carriere ; mais lorſqu'avec des yeux plus éclairés, il eut obſervé la perfection de Racine, il eut le courage d'abandonner un genre, dans lequel il n'eſt plus permis d'être médiocre.

La Comédie offroit à notre Poëte, une carriere moins fréquentée, & à laquelle il ſe ſentoit appellé plus impérieuſement par ſon génie. Son premier eſſai dans ce genre, annonça les plus brillantes diſpoſitions. Le Public crut retrouver, dans ſa Comédie des *Tuteurs*, la gaieté de Regnard ; & le diſcours qui précede cette Piece, parut ajouter encore aux grandes eſpérances qu'on avoit conçues des talens de l'Auteur. On remarque, ſur-tout, le naturel & la vivacité du dialogue, le ton exquis du perſonnage de la Soubrette, une verſification pleine de ſel & du meilleur coloris ; en un mot, le vrai ſtyle du genre, abandonné depuis long temps. On eût ſouhaité ſeulement plus de reſſort comique, & plus de variété dans l'intrigue.

Il ſemble que M. Paliſſot ait eu envie de lutter encore contre Regnard, dans ſa Piece du *Rival par reſſemblance*. C'étoit le ſujet des *Ménechmes*, ennobli &

rendu plus vraisemblable aux yeux, par une idée ingénieuse; mais il perdit peut-être en gaieté, ce que l'Auteur y avoit ajouté en finesse; & cette perte, quoique peu frappante à la lecture de cette Comédie très-agréablement écrite, ne pouvoit guere manquer de se faire sentir à la représentation.

On crut appercevoir le même défaut dans la petite Comédie du *Cercle*; mais on y trouva des ridicules saisis avec beaucoup de sagacité. Cette Piece eut même l'avantage de faire une époque célebre dans la carriere dramatique de M. Palissot; parce que son caractere satyrique, commençoit à s'y développer. Cet Auteur à qui l'on avoit apparemment reproché de sacrifier un peu trop la gaieté comique à la finesse, emprunta des Mille & une Nuits, le sujet du *Barbier de Bagdad*, & y mit en action toute la plaisanterie, toute la folie même, dont cette bagatelle étoit susceptible. On regrette, en la lisant, qu'il n'ait jamais pensé à la donner au Théâtre. Rien ne seroit plus propre, que de pareilles Pieces, à nous guérir de la manie sombre & lugubre, qui semble s'être emparée de nos spectacles.

Enfin la Comédie des *Philosophes* pa-

rut. Nous emprunterons, pour la caractériser, les propres paroles d'un Auteur contemporain qui a donné, en quatre volumes, des Mémoires pour servir à l'histoire des Révolutions de la République des Lettres : & nous les empruntons de préférence ; parce que cet Auteur est attaché à un parti, où l'on ne peut être soupçonné de flatterie.

» M. Palissot, à l'imitation d'Aristophane, qui ne respectoit rien, qui divertissoit les Grecs aux dépens du mérite envié, a tâché de couvrir d'opprobre des gens, qui, s'ils sont réellement philosophes, ont les plus grands droits à l'estime publique. Tout a paru surprenant dans cette Comédie ; l'idée de la Piece, l'exécution, le style nerveux & correct, le ton satyrique, le succès prodigieux, le nombre des représentations, l'affluence des spectateurs, &c. &c. »

Nous ajouterons que ce singulier Ouvrage, dans lequel M. Palissot avoit le courage d'attaquer, non un seul personnage ridicule ou vicieux, mais une secte nombreuse, puissante & accréditée, a, par cette raison-là même, une toute autre importance, que toutes les Comédies qui ont paru depuis le Tartuffe. Il ne

s'est pas montré inférieur à lui-même dans l'*Homme Dangereux*. On y retrouve le même style, la même énergie, la même vigueur comique ; & l'on doit regretter que par des considérations particulieres, cet Ouvrage utile & moral n'ait pas encore été représenté. La Comédie des *Courtisannes*, sujet non moins hardi que celui des *Philosophes*, lui laissera la gloire d'avoir saisi tous les grands traits de ridicule, que notre âge pouvoit lui présenter.

HENRI POINSINET.

Ce jeune homme, né avec de l'esprit, ne se donna pas la peine de le cultiver. La liste de ses Ouvrages est très-nombreuse, quoique sa carriere n'ait pas pas été longue; & depuis 1753, qu'il publia une parodie de l'Opéra de *Titon & l'Aurore*, il n'a cessé de se faire jouer consécutivement sur tous nos Théâtres. Il n'a pas eu la consolation de voir représenter, avant sa mort, l'essai qu'il avoit fait du genre larmoyant dans les amours d'*Alix & d'Alexis*, espece de Tragédie Bourgeoise, en Ariettes & en deux actes, empruntée d'une romance de Moncrif.

& le Fermier, le *Déserteur*, plus amusantes par quelques Ariettes, heureusement mises en musique, que par le fonds de l'intrigue & l'intérêt des caracteres.

» Il n'a pas été aussi heureux sur le Théâtre de l'Opéra, où sa *Reine de Golconde* a paru très-inférieure à l'Aline de M. le Chevalier de Boufflers, qui lui en a fourni le sujet.

» La Scene Françoise ne lui doit encore que le *Philosophe sans le savoir*, qu'on peut dire être tous les jours applaudi sans savoir pourquoi. En effet, ce Drame ne répond ni à son titre, ni aux regles du Théâtre. Il est assez difficile d'en définir les caracteres; celui du Philosophe, sur-tout, est rempli de bizarreries, d'invraisemblances & de puérilités. De petits détails, de petits moyens, de petits sentimens, de petites peintures, de petites simagrées, sont les seuls ressorts qui en composent tout le mérite. Malgré cela, le peuple des Esprits en est extasié, & se plaît à le voir souvent représenter. On ne doit pas lui envier ce plaisir, en attendant que nous ayons des Auteurs plus capables de l'amuser, sans lui faire illusion ».

M. ROCHON DE CHABANNES.

Le succès dont jouissent *Heureusement* & la *Matinée à la mode*, ne prouve autre chose, sinon que la fureur de l'épigramme & des petites gentillesses absorbe tout, & qu'aujourd'hui l'esprit & quelque saillies tiennent lieu de talent. Les vrais Littérateurs ne reconnoissent dans l'accueil qu'on fait à ces sortes de productions, que la corruption du goût des Spectateurs ; & dans les Auteurs, que l'impuissance d'atteindre à ce vrai comique, sans lequel il n'est plus de Comédie.

M. Rochon de Chabannes, qui a le talent de saisir les ridicules, mais qui se contente de les effleurer, auroit pu prétendre à la gloire de réussir dans le haut Comique, s'il ne se fût pas laissé trop entraîner au ton dominant. Ce n'est pas au caprice du Public à diriger la maniere des Auteurs : c'est aux bons Auteurs à fixer le caprice du Public, en lui présentant des Ouvrages d'accord avec le goût & la raison.

BRUNET.

Cet Auteur, mort jeune, donna aux

François les *Noms changés* ou *l'Indifférent corrigé*. Cette Piece, sans avoir un grand succès, y fut entendue sept fois de suite : & il est rare que le coup d'essai d'un jeune Poëte ait un accueil plus heureux. L'envie de se produire sur tous les Théâtres, le porta ensuite à la Comédie Italienne, où associé avec le sieur Sticotti, un des Acteurs de ce Spectacle, il fit jouer les *Faux Devins* & la *Rentrée des Théâtres*. M. Brunet voulut aussi se montrer sur les Tréteaux de la Foire, où il donna la *Fausse Turque*; il ne manquoit plus à la Muse errante de notre Auteur, que de paroître sur la Scene lyrique. Il fut chargé par les Directeurs de ce Théâtre, de faire des changemens dans l'Opéra de *Scanderberg*, & dans celui d'*Alphée & Aréthuse*. Il donna l'Entrée du *Rival Favorable*, qu'on ajouta aux Fêtes d'*Euterpe*, & l'Opéra d'*Hippomène & Athalante*. Il a même laissé dans ce genre, auquel il paroissoit se vouloir fixer, une Tragédie-Ballet, en cinq actes, de *Théagene & Chariclée*, & un acte d'*Apollon & Daphné*, qui peut-être paroîtront quelque jour.

BELLOY.

Cet Auteur a donné à tous nos Poëtes dramatiques, l'exemple de puiser leur sujets dans l'histoire de la Nation, & de consacrer leurs veilles à la gloire de leur patrie. Cet amour de l'héroïsme François suppose nécessairement une ame élevée, qui donnera toujours à ce Poëte, un caractere distingué, même aux yeux de ses Contemporains. Le Siege de Calais de M. de Belloy, a intéressé tous les cœurs François. Cette Piece lui a mérité les applaudissemens du Public & les faveurs de la Cour. Gaston & Bayard, ainsi que Gabrielle de Vergy, sont ses dernieres Pieces, & ne sont pas les plus mauvaises.

M. DE LA HARPE.

Le Warvick de M. de la Harpe, Ouvrage bien conduit & bien écrit, a été suivi d'autres productions de ce genre, qui, sans avoir le mérite du premier, ne laissent pas que de donner une idée très-avantageuse du génie dramatique de cet Auteur, qui possede le vrai talent de l'art d'écrire.

M. CAILHAVA.

La plupart de ses Pieces contiennent une infinité de traits qui annonçent de vrais talens. Il y regne de la gaieté, du comique de situation, du naturel & de la vivacité dans le dialogue. L'intrigue en est bien conduite, & le style éloigné de toute affectation. Quand cet Auteur n'auroit eu que le courage de résister au goût dominant du siecle, pour les Comédies langoureuses, larmoyantes, ou philosophiques, de mépriser le genre bâtard, quoique plus facile & plus applaudi par la multitude, & de s'être uniquement attaché aux bons modeles; cette preuve de jugement suffiroit seule pour lui mériter des applaudissemens. M. Cailhava a publié une espece de poëtique de la Comédie, à laquelle on reproche des citations trop longues & trop fréquentes.

M. MERCIER.

Après avoir donné plusieurs Ouvrages en divers genres, qui lui ont acquis de la réputation, M. Mercier a commencé à travailler pour le Théâtre en 1769.

& a fait paroître successivement *Jenneval* ou le *Barnevelt François*, le *Déserteur*, *Olynde & Sophonie*, l'*Indigent*, le *Faux Ami*, *Jean Hennuyer*, *Evêque de Lisieux*. Ce dernier a été imprimé sous le nom de M. de Voltaire ; & l'Auteur a joui quelques temps de la méprise. Ses autres Drames ont été traduits en Italien & en Allemand, & représentés sur presque tous les Théâtres de Province, où ils ont beaucoup réussi. On les a joués chez l'Etranger ; & le succès a été le même. L'Auteur estimant que le Public est le véritable juge des productions théâtrales, lui a présenté ses Pieces, au lieu de les donner aux Comédiens. Il a cependant deux Ouvrages reçus au Théâtre de la Capitale ; l'un est Natalie, Drame en quatre actes ; & l'autre la Brouette du Vinaigrier, Comédie en trois actes.

Toutes les Pieces de M. Mercier ont un but moral bien caractérisé ; on y trouve l'éloquence de l'ame, de la force, de la chaleur, de la philosophie, & une peinture des bonnes mœurs. Il ne s'est point rendu imitateur ; & l'on peut dire que son génie lui appartient ; il a composé un Ouvrage sur le Théâtre, très-considérable, dans lequel il soutient que

l'ancien systême dramatique doit nécessairement changer, pour le plaisir, l'instruction & l'utilité publique.

M. DE BEAUMARCHAIS.

Voici le jugement qu'a porté des drames de cet Auteur d'*Eugénie* & des *deux Amis*, M. Palissot dans ses Mémoires littéraires : « Ces Drames sont écrits en » prose guindée, & partagés en cinq » actes. M. de Beaumarchais, persuadé » que la perfection est l'ouvrage du » temps, & qu'à bien des égards, notre » Art dramatique est encore dans l'en» fance, paroît s'occuper uniquement » de ses progrès, & des moyens de » plaire, que Moliere a eu, selon lui, » le malheur de négliger.

» Il a surpassé M. Diderot, par l'at» tention scrupuleuse avec laquelle il » décrit le lieu de la Scene, & jusqu'à » l'ameublement dont il convient de le » décorer. Il a la bonté de noter avec » le même soin, les différentes infle» xions de voix, les gestes, les posi» tions réciproques & les habillemens » de ses personnages.

» Pour sacrifier davantage au naturel, » M. de Beaumarchais a imaginé d'in-

» troduire dans la Comédie des *deux* » *Amis*, un Valet bien bête ; ce qui est » d'une commodité admirable pour les » Auteurs qui voudront se dispenser d'a- » voir de l'esprit. Mais une découverte » plus singuliere, plus heureuse, & dont » toute la gloire appartient à M. de » Beaumarchais, c'est le projet qu'il a » développé dans la Préface de son » Drame d'*Eugénie*, pour désennuyer les » Spectateurs, pendant les entre-actes ; » il voudroit qu'alors le Théâtre, au » lieu de demeurer vuide, fût rempli » par des personnages pantomimes & » muets, tels que des Valets, par exem- » ple, qui frotteroient un appartement, » balayeroient une chambre, battroient » des habits, ou régleroient une pen- » dule ; ce qui n'empêcheroit pas l'ac- » compagnement ordinaire des violons » de l'orchestre » M. de Beaumarchais, lorsqu'on portoit ce jugement de ses Ouvrages, n'avoit pas fait encore son *Barbier de Séville*, Piece d'un autre genre & qui a réussi.

M. DE CARMONTEL.

On a applaudi à une nouvelle sorte d'amusement, qui est très-agréable en

société, & qui n'exige ni les apprêts, ni les dépenses qu'on est obligé de faire, lorsque l'on veut monter un Spectacle en regle. On est moins difficile pour les Acteurs; & l'on a presque toujours le plaisir de la surprise. Ce sont des especes de petites Comédies, dont M. de Carmontel est pour ainsi dire, le Moliere; & dans celles qu'il nous a données, il se rencontre souvent des scenes qui feroient honneur aux meilleures Pieces. Il n'en est pas une, où l'on ne trouve une esquisse vraie des ridicules & des moeurs actuels. On voit que c'est l'ouvrage d'un homme du monde, qui, sans apprêt & sans prétention, s'amuse à crayonner le matin, ce qu'il a remarqué la veille.

Il faut certainement beaucoup d'imagination, pour inventer tant d'aventures, plus plaisantes les unes que les autres. On trouve dans les Proverbes dramatiques de M. de Carmontel, de la vérité, de la facilité; dans le dialogue, de la gaieté; de la justesse dans l'application des maximes qui font la morale de chacun de ces petits Drames; & l'on conviendra qu'un Auteur qui a tant de fécondité dans le choix des sujets & de ressources dans les détails, pourroit aspirer, plus que personne, à l'honneur d'en-

richir la Scene de nouvelles intrigues & de nouveaux caracteres.

Les Pieces qui composent le Théâtre de campagne de M. de Carmontel, décelent la plupart beaucoup d'esprit & d'imagination. Il y en a quelques-unes qui sont moins piquantes; mais en général, ce Recueil est de la plus grande ressource pour les personnes qui aiment à jouer la Comédie, sans beaucoup d'apprêt & de peine. On peut même y choisir plusieurs petits Drames, dont l'exécution, très-propre à former la jeunesse des deux sexes, lui procureroit un divertissement honnête & un exercice utile.

AUTRES POETES DRAMATIQUES.

NOUS n'avons pas parlé de tous les Auteurs dramatiques, dont il nous reste des Pieces qui font honneur à la Scene Françoise, & dont les Ouvrages sont demeurés au Théâtre. Ceux qui méritent encore d'être cités, sont le *Crispin bel-Esprit* de la Thuillerie, *Brutus* de Mademoiselle Bernard, le *Flateur* de J. B. Rousseau; *Momus Fabuliste* de Fuzelier, & plusieurs Opéra de cet Auteur; le *Nouveau Monde* de

l'Abbé Pellegrin, l'*Ecole des Amans* de Jolly, & son *Amante Capricieuse*; plusieurs Pieces de Dominique, l'*Epreuve réciproque* d'Alain, le *Caton d'Utique* de Deschamps, *Marius* de Decaux, plusieurs Pieces de Riccoboni, les *Fées* de Procope, les *Amans déguisés* de l'Abbé Aunillon, le *Faux Savant* de M. Duvaure, l'*Amant Auteur & Valet* de M. Cerou, la *Gouvernante* d'Avisse, *Sabinus* de Richer, *Antoine & Cleopâtre* de Boistel, *le Plaisir* de l'Abbé Machardier, *Aphos* de Baragué, *la Coquette sans le savoir* de M. Rousseau, & quelques Pieces qu'il a données aux autres Théâtres; *Eglé, Daphnis & Cloé, Sylvie, Ismene, & Isménias, l'Amoureux de quinze ans* de M. Laujon; *Zéneïde* de M. Watelet, les *Amazones* de Madame du Bocage, les *Adieux du Goût* de M. de Portelance, *Varon* de M. de Grave, *Mélézinde* de l'Abbé de Schosne, la *Métempsycose* d'Yon, le *Devin du Village* de M. J. J. Rousseau, le *Caprice* de M. Renout, *Amalazonte* de M. de Chimènes, la *Revue des Théâtres* de Chevrier, la *Servante Maîtresse* & le *Maître de Musique* de Baurans, la *Gageure de Village* de Seillans, *Plutus rival de l'Amour* de Madame Hus, le *Maréchal Ferrant* de M. Guetant, le *Pere de Famille* & le *Fils Naturel* de M. Diderot; *Iphigénie en Tauride* de

Guimond de la Touche; *Caliste* de Colardeau; *Hypermnestre*, *Guillaume-Tell*, la *Veuve du Malabar* de M. Lemiere; *Briséïs* de M. Poinsinet de Sivry; la *Feinte par Amour*, *Adélaïde de Hongrie*, le *Célibataire* de M. Dorat; l'*Union de l'Amour & des Arts*, le *Maître en Droit*, le *Cadi dupé* de M. le Monnier; la *Cinquantaine*, la *Bergere des Alpes*, l'*Aveugle de Palmire* de M. des Fontaines; *Sabinus* de M. de Chabanon; *Henri IV*, *ou* la *Bataille d'Ivry*, la *Réduction de Paris*, les *Mariages Samnites* de M. de Rosoy; le *Gui de Chêne* de M. de Junquieres; les *Illinois* & le *Persifleur* de M. de Sauvigny; les *deux Miliciens* de M. Azémar; les *Cherusques* de M. Bauvin; *Orphanis* de M. Blin de Saint-More; la *Jeune Indienne*, le *Marchand de Smirne*, *Mustapha & Zéangir* de M. de Champfort; les *Trois Jumeaux Vénitiens* de M. Colalto; *l'Isle déserte* de M. Collet; le *Bienfait rendu ou le Négociant*, par M. Dampiere; *Julie* de M. Denon; la *Fausse Prévention* de M. Dieudé; *Hamlet* & *Romeo & Juliette* de M. Ducis; *Cromwel* de M. du Clairon; le *Vindicatif* de M. du Doyer; le *Fabricant de Londres*, les *Deux Avares* & l'*Ecole des Mœurs* de M. Fenouil-

lot de Falbaire; le *Miroir Magique*, le *Rossignol*, le *Retour favorable* de M. Fleury; la *Colonie* de M. de Framery; le *Bourru Bienfaisant*, l'*Avare fastueux* de M. Goldoni; le *Bucheron*, l'*Amant Statue* de M. Guichard; *Bastien & Bastienne* de M. Harni; *Manco-Capac*, les *Druides*, *Albert I.* de M. le Blanc; *Cosroès* de M. Lefevre; *Julie, ou le Triomphe de l'amitié* de M. Marin; *Orphée & Euridice* de M. Moline; *Julie*, l'*Erreur d'un moment*, le *Stratagême découvert* de M. Monvel; la *Rosiere de Salency* de M. de Pesay, *les Amans sans le savoir* de Madame la Marquise de Saint-Chamond; *Adèle de Ponthieu* de M. de Saint-Marc, &c., &c.

M. de la Dixmerie, en comparant les efforts du génie & du goût dans les Lettres sous Louis XIV & Louis XV, fait dire au Dieu du Goût, « que notre siecle » avoit vu faire quelques pas de plus » à la Tragédie; qu'elle offroit une mar» che plus active, des effets plus frap» pans, & un caractere plus marqué; mais » qu'il risquoit d'aller au-delà, si les Au» teurs ne s'arrêtoient à propos ....

Bientôt sur la tragique Scene,
L'Art tragique s'éclipsera.

Je vois travestir Melpomene
En Machiniste d'Opéra.
Bientôt une ivresse indiscrette,
Séduira cent jeunes Auteurs.
Je vois pour un seul vrai Poëte
Vingt futiles Décorateurs.
Bientôt vos tristes pantomimes,
Devront tout au jeu de l'Acteur.
Je vois dans ces froides maximes,
Un froid & vain Déclamateur. . .
Je vois enfin que toute regle
Sera proscrite désormais;
Et que tel qui prend un vol d'aigle,
Ira tomber dans les marais.

Tous les défauts de nos Tragiques modernes sont ingénieusement détaillés dans cette tirade agréable. Cette fureur de débiter des maximes, dont parle M. de la Dixmerie, a infecté tous les genres. Racine n'a peut-être pas un vers sentencieux; il y en a beaucoup trop dans la plupart de nos Tragédies. D'où vient cela? C'est que, d'une part, il est aisé de faire des sentences; c'est que d'un autre côté, on est assuré que le Public les applaudira. Les adages boursouflés sont souvent déplacés, quelquefois faux, rarement neufs. On faisoit autrefois, dit l'Abbé Trublet, les vers pour les Tra-

gédies; il semble qu'à présent on fasse les Tragédies pour les vers.

§. III.

POETES DIDACTIQUES.

BOILEAU.

BOILEAU est à la tête de cette classe. Son Art Poëtique offre l'exemple & le précepte à la fois. Il est supérieur par la méthode qui y regne, à celui d'Horace; & lorsqu'il imite ce Poëte Latin, il semble moins copier ses pensées, que les créer. Nous croyons faire plaisir à nos Lecteurs, en plaçant ici le jugement qu'a porté de cet Ouvrage M. le Duc de Nivernois, dans ses Réflexions sur le génie de Despréaux.

« Ce Poëte joint la vérité des images » à la solidité des préceptes : il égaie » le style didactique par des portraits » & des comparaisons. Tout y est sage » & ingénieux, juste & fin à la fois. » Bien des gens semblent vouloir le regar- » der comme une compilation de l'Art » Poëtique d'Horace. Je ne sais si c'est » mauvais goût ou mauvaise foi; mais il

» me semble nécessaire, que l'un ou l'autre
» ait enfanté cette opinion. Parmi en-
» viron douze cens vers qui composent
» l'Art Poëtique de Despréaux, il n'y
» en a peut être pas une cinquantaine
» d'empruntés, ou de traduits, si l'on
» veut, d'Horace. Le Tasse en a pris
» à proportion bien davantage chez Vir-
» gile, sans qu'on l'ait accusé d'avoir
» compilé l'Énéïde. D'ailleurs, ce n'est
» pas en cela que consiste la vraie res-
» semblance des ouvrages; c'est dans
» leurs proportions, c'est dans leur em-
» placement qu'elle se trouveroit; mais
» rien de tout cela n'est pareil chez nos
» deux Poëtes. Horace, échauffé d'un feu
» continuel, ne perd jamais haleine: il
» se répand comme un torrent sur toutes
» les matieres qu'il traite: sa course n'est
» pas réglée; il laisse bien des choses der-
» riere lui; puis il revient sur ses pas.
» Il ramasse tout; il dit tout, mais avec
» trop de chaleur, pour ne pas blesser
» la régularité. Il est précis, bref &
» coupé, peut-être même décousu; mais
» que ses lambeaux sont précieux! Son
» Ouvrage est un édifice, où tous les
» ordres d'architecture sont mêlés, &
» ne sont pas assez distingués; mais le
» choix des ornemens fait oublier ce
» désordre.

» Despréaux marche toujours l'équerre
» à la main. Ce n'est point un conqué-
» rant qui pénetre avec une rapide con-
» fiance jusqu'aux extrémités de la terre ;
» c'est un général sage & habile, qui
» va pied à pied, mais sûrement ; qui
» reconnoît, qui prépare tous les che-
» mins avant que de s'y engager. Boi-
» leau manie avec une adresse extrême,
» l'art si difficile des transitions ; tout
» est lié ; tout forme un total régulier
» & admirable. Il y a pourtant des gens
» de beaucoup d'esprit, à qui cet Ou-
» vrage ne paroît pas assez méthodique.
» N'est-ce pas pousser un peu loin le goût
» de la méthode ? Pour moi, je crois que
» s'il y en avoit davantage, il y en au-
» roit trop. Ce ne seroit plus que l'ou-
» vrage d'un Régent ; & tel qu'il est,
» il me paroît le chef-d'œuvre d'un
» Poëte. J'avouerai même que s'il m'a
» paru qu'on pût y desirer quelque
» chose, c'est de cette chaleur à laquelle
» Horace accoutume trop ceux qui le
» connoissent. Cette chaleur, dont le
» sentiment est la source, & qui est elle-
» même celle des peintures vives, man-
» que souvent à Despréaux ».

VILLIERS.

VILLIERS.

L'Abbé de Villiers faisoit peu de cas de ses vers ; & il se rendoit justice, quoique Poëte & Auteur. Sa Poësie, exacte & naturelle, est trop languissante. Ses Ouvrages poëtiques sont l'Art de Prêcher, Poëme qui renferme les principales regles d'Eloquence ; un autre Poëme sur l'Amitié ; & un troisieme sur l'Education des Rois dans leur enfance. Ces trois Poëmes sont sur de grands sujets, remplis de solides préceptes & de sages instructions ; mais le style en est simple, dénué d'harmonie & d'images, & plein de petits détails que l'expression ne releve jamais. A peine l'Auteur s'éleve-t'il jusqu'au rang de simple Versificateur.

SANLECQUE.

Ce Génovéfain a fait, sur les mauvais gestes des Prédicateurs, un Poëme didactique, qui, ainsi que quelques autres poésies du même Auteur, offre quelques saillies ; mais ses vers sont, en général, très-négligés. Il y a peu d'imagination ; & le style nuit souvent aux pensées.

RACINE.

Racine le fils a chanté la Grace & la Religion dans deux Poëmes pleins de beaux vers. Le second vaut mieux que le premier. Il eſt rempli de détails heureux ; & quoique M. de Voltaire l'ait trouvé trop peu varié, il faut avouer que l'Auteur a tiré tout le parti poſſible de ſon ſujet. Il entendoit la méchanique des vers auſſi bien que ſon pere ; mais il n'en avoit pas l'ame ; & ce défaut de chaleur répand de la langueur ſur ſes Ouvrages. Si l'on ne conſidéroit ſon Poëme de la Religion, que du côté de la juſteſſe du deſſein & de la ſolidité des preuves, il réuniroit aſſûrément tous les ſuffrages des perſonnes éclairées ; ſi en même temps on vouloit bien faire attention que c'eſt un Poëme didactique ſur une matiere abſtraite, où il ne peut entrer de grande poéſie, qu'à la faveur des écarts & des épiſodes ; je crois qu'on ſeroit plus indulgent ſur la forme de l'Ouvrage, & ſur le ſtyle en général. On ſe ſentiroit même porté à excuſer un petit nombre de penſées & d'expreſſions. Mais le commun des Lecteurs à qui l'on préſente des vers ſur quel-

que ſujet que ce ſoit, eſt peu diſpoſé à tolérer les moindres défauts. On doit reconnoître dans cet Ouvrage beaucoup d'endroits bien travaillés & vraiment poëtiques, & un certain nombre de vers admirables, dignes du plus grand Maître; en ſorte que ce ne ſeroit pas faire un préſent déſagréable au Public, que de tirer de ce Poëme pluſieurs beaux morceaux, & d'en compoſer un Recueil en forme de catalectes. Je ne ſuis point étonné du cours heureux qu'il a eu, ni des éloges que lui ont donnés en général les perſonnes de la Cour, & du grand monde, qui en ont été charmés. Je ne le vois rabaiſſé, que par quelques prétendus Connoiſſeurs, qui ne regardent comme bons vers, que des vers propres à la Tragédie ou à l'Epopée; qui n'en connoiſſent preſque pas d'autres; & qui ne jugent de ceux-ci, que par comparaiſon avec les vers qu'ils connoiſſent, comme s'il n'y avoit qu'un genre de poéſie.

Le plan que Racine a ſuivi, eſt excellent, & dans le vrai goût des Poëmes didactiques de l'Antiquité, qui eût regardé les fictions épiques, les brillantes antitheſes & les vers enflés, comme ridicules & monſtrueux dans ce

genre de Poésie. Il n'y a point de chant dans ce Poëme qui n'offre des traits sublimes, & un grand nombre de vers admirables. L'Auteur a fort orné son sujet; mais ce sujet est si grand, si noble, si intéressant, qu'il auroit pu, ce me semble, se passer d'ornemens, du moins aux yeux de ceux qui aiment la Religion; rien n'est plus varié par rapport à l'instruction & aux images. Il n'est pas même possible de trouver une poésie plus diversifiée dans les choses. Ce sont à chaque instant de nouveaux objets; & l'Auteur, à l'exemple de Virgile, son modele, ne manque guere de promener ses regards sur ce qui se présente sur sa route.

Pour rendre justice à ce Poëme, ce n'est pas assez d'être homme d'esprit, il faut être un peu Théologien, & connoître les fondemens de sa Religion; & c'est ce que beaucoup de gens d'esprit ignorent. Cependant s'ils veulent prendre la peine de lire les remarques qui sont au bas des pages, & d'en comparer la solidité avec ce qui y a rapport dans le Poëme, je suis persuadé qu'ils en seront frappés. Ce n'est pas que je croie que Racine ait fait un Ouvrage parfait; Son début est triste & prosaïque;

je voudrois qu'il eût supprimé certains petits détails du premier chant ; qu'il eût ennobli & éclairci quelques idées ; qu'il eût resserré quelques raisonnemens, & que d'autres fussent plus liés. Je demanderois en quelques endroits un peu plus de chaleur & d'élévation, & que le Poëte semblât un peu sortir de son sujet dans chaque chant, pour y coudre habilement un épisode sublime ou touchant, à la maniere des Géorgiques, ou sur le modele de Lucrece ; son sujet l'exigeoient plus que tout autre, étant en lui-même très sérieux, & ayant besoin, par conséquent, de certaines images, pour délasser le Lecteur.

M. GOUGE.

M. Gouge de Lessieres a composé un Poëme didactique sur les *jardins d'Ornement*, qui n'est pas absolument sans mérite ; il y a de la douceur, quelquefois même de l'élégance dans sa versification, & certains détails, qui sont bien rendus ; mais il y regne, en général, une facilité molle, une aisance lâche, une monotonie froide, un retour trop fréquent des mêmes idées, des mêmes tours & des mêmes mots.

On attribue au même Auteur, un Poëme de l'*Art d'aimer*, en quatre & ensuite en six chants, qui a été plusieurs fois réimprimé. Il est plus décent & plus méthodique que celui d'Ovide; mais Ovide a bien plus de graces, plus d'esprit, plus d'imagination.

DULARD.

Lucrece a mis en vers la philosophie d'Epicure; Dulard, de l'Académie des Belles-Lettres de Marseille, a fait le même honneur au Spectacle de la Nature, Ouvrage célebre de M. Pluche. Il a conçu & exécuté le dessein d'embellir du coloris poëtique, le tableau de l'Univers. Il est bien singulier qu'un sujet si noble, si intéressant, si fécond, si propre à élever l'ame, à échauffer le génie, ait échappé aux Muses Françoises, & qu'aucune d'elles n'ait pensé à cueillir des lauriers dans un champ si fertile, & pourtant inculte. Il est vrai que du Bartas essaya de le défricher dans le seizieme siecle; mais ses travaux n'y firent éclore que de mauvaises herbes: personne ne lit aujourd'hui sa Semaine, qui, de son temps, lui fit beaucoup d'honneur, & lui valut même

le titre de Prince des Poëtes François. Que les Auteurs estimés de leur vivant comptent, après cet exemple, sur les suffrages de la postérité! Combien y en a-t-il, dont les ombres plaintives iront se consoler avec les tristes manes de du Bartas, des mépris de nos Descendans! Ce dernier n'avoit pas les moindres notions de physique : une imagination sans jugement & sans goût, étoit son mérite unique.

Quelqu'heureuses dispositions que la la nature ait données, il est bien rare que le séjour de la Province ne nuise pas aux progrés qu'on auroit pu faire ; & je ne puis assez admirer que M. Dulard, qui n'est jamais sorti de Marseille, sa patrie, soit parvenu à faire des vers qui puissent se lire dans la Capitale. Il est vrai que s'il avoit reçu le jour, ou du moins passé quelques années à Paris, il auroit acquis un peu plus de cet art de développer ses idées, sans trop les étendre; de cette attention à éviter certains tours de phrases, certains mots, qu'un style épuré n'admet plus; de cette justesse enfin & de ce goût, que donnent l'usage du monde, la saine critique & la fréquentation des bons Ecrivains. Ce n'est pas que ces

qualités manquent à notre Poëte : mais il les eût possédées à un degré plus éminent. Né avec du talent, de l'esprit, du génie même, quels lauriers n'eût-il pas moissonnés dans le champ de la Poésie!

Son Poëme intitulé la *Grandeur de Dieu dans les merveilles de la Nature*, est, pour ainsi dire, un petit traité de physique, distribué en sept chants. L'Auteur expose, dans le premier, tout ce que renferme le Ciel astronomique. Dans le second, il traite de la mer, & trace dans le troisieme le tableau de la terre, considérée comme élément; le quatrieme offre le spectacle de la campagne; le cinquieme roule sur le naturalisme des animaux, oiseaux, insectes, reptiles, quadrupedes. L'ame de l'homme & ses facultés sont analysées dans le sixieme; le septieme a pour objet le cœur de l'homme & ses affections. Chacun de ces chants, excepté les deux derniers, qui proprement n'en forment qu'un, est un petit Poëme isolé, qui n'a aucun rapport avec le chant qui le précede, ni avec celui qui le suit. Ils ne sont liés ensemble, que par la seule continuité des merveilles d'ici-bas. L'Auteur, comme on le pense bien, ne s'est attaché qu'aux grands traits; c'est-à-dire, aux

effets de la nature les plus frappans, & aux oeuvres de la création le plus universellement admirées.

ANONYME.

L'Auteur anonyme d'un Poëme didactique françois, sur l'*Art de Converser*, devoit, ce me semble, un petit hommage au pere Tarillon, Jésuite, dont il a presque tout emprunté. Le Poëme françois en quatre chants, n'a pas à beaucoup près, l'élégance & la chaleur du Poëme latin, sous le titre *de Arte confabulandi.* L'original rassemble toutes les graces de la latinité, avec un art merveilleux de présenter les objets sous la forme la plus riante. A cet égard le pere Tarillon me paroît un bel-Esprit latin du premier ordre, parmi les Modernes. La copie ne rend point en françois, ni ces graces de l'expression, ni cette aménité de coloris, qui charment dans l'Original; de sorte qu'on ne peut guere voir deux Ouvrages plus semblables sur le même sujet, & toutefois plus différens. Le Poëme latin, fait, pour ainsi dire, d'un seul jet, offre par-tout un agréable enchaînement de préceptes & d'idées qui se succedent, & vont

par une progreſſion ſoutenue, ſe terminer enfin à l'éloge de Louis le Grand, & de la France; les circonſtances de la guerre étoient glorieuſes pour la Nation.

Le Poëte françois traite ſon ſujet à pluſieurs repriſes, & donne le temps au Lecteur de ſe réfroidir; beaucoup de portraits, beaucoup plus de moralités, avec quelques anecdotes déguiſées ſous une forme ſatyrique, ont fourni de quoi multiplier les chants; & tout cet échafaudage finit par de mauvaiſes épigrammes.

M. DE VOLTAIRE.

Le Poëme de la Loi naturelle par M. de Voltaire, eſt au rang des Poëmes didactiques. On y deſireroit un ordre plus ſenſible, des raiſonnemens plus conſéquens, une verſification plus exacte, une poéſie plus harmonieuſe. Il y a une Epître du même Auteur, qui renferme plus de venin encore, que ſon écrit ſur la Religion naturelle; & le poiſon eſt bien plus habilement préparé; mais il n'eſt pas poſſible de trouver des vers plus doux, plus coulans, plus ſonores.

M. DE SAUVIGNY.

La *Religion révélée* est une réfutation en vers, du Poëme de la *Religion naturelle* de M. de Voltaire; mais une réfutation sage, polie, modérée, & dans laquelle on rend justice aux talens supérieurs du Poëte philosophe, qu'on entreprend de combattre. Si M. de Voltaire triomphe par les charmes de sa Poésie, son Adversaire a l'avantage de soutenir une meilleure cause; & ses raisons sont aussi quelquefois embellies par les agrémens de la versification. Il divise son Poëme en quatre chants; dans le premier, il fait voir que le culte extérieur vient d'un mouvement de reconnoissance naturelle à l'homme; que s'il y a un culte pareil, il ne peut y en avoir qu'un; & que le plus sensé est le meilleur; que l'être sensible qui n'a pas le bonheur, n'a pas tout ce qu'il lui faut: que l'homme actuel est dans ce cas; qu'il n'y a que la révélation qui en fasse connoître la véritable raison; & que cette révélation ne se trouve que dans le Christianisme. On prouve dans le second chant, que la Religion a tou-

jours été la même depuis la naissance du monde; que quelques usages ont changé; & l'on apporte les raisons de ces changemens. Le troisieme chant montre que ce n'est point assez de se supporter mutuellement quand on est dans l'erreur; qu'il faut chercher à s'éclaircir pour en sortir. Le quatrieme enfin indique les moyens de calmer les disputes de religion.

LE ROI DE PRUSSE.

Un grand Roi, célebre par plusieurs victoires, a chanté l'Art de la Guerre, art qu'il n'a pas étudié en vain. Ce Poëme, traduit en plusieurs langues, respire le génie, même dans les endroits où l'auguste Auteur a négligé de donner à sa versification, cette douceur, cette mollesse élégante, que son sujet ne comportoit peut-être pas.

La versification du Poëme de l'*Art de la Guerre*, est à peu de chose près, par-tout exacte, & toujours nerveuse; c'est de tous les Ouvrages du Roi de Prusse, celui où la beauté de l'expression répond le plus à la force des pensées. Tous les détails y sont heureusement rendus; & la Poésie répand son

coloris brillant, sur la sécheresse & l'uniformité du didactique ; il n'est pas même besoin d'être militaire, pour en appercevoir la justesse. Elle se fait sentir aux esprits les plus pacifiques, comme l'éclat d'un beau jour frappe les yeux les moins philosophes.

M. DORAT.

Le Poëme de M. Dorat sur la Déclamation théâtrale, est plein de chaleur & d'intérêt. Son style est fleuri, abondant ; ses tableaux sont rians, ses comparaisons heureuses, ses expressions bien choisies. On auroit desiré toutefois que les préceptes fussent plus multipliés ; que M. Dorat eût approfondi ceux qu'il ne fait qu'indiquer, & qu'avec les graces de la Poésie, il eût répandu un nouveau jour sur son sujet. La plupart des regles qu'il débite, sont déposées dans les Livres, ou sont vivantes sur la scene ; il rend ce qu'il a pris, ou ce qu'on lui a prêté. C'est le sort de presque tous ceux qui écrivent aujourd'hui sur les Arts ; mais il est un génie créateur, qui régénere tout ce qu'il touche. Pourquoi l'Auteur va-t-il puiser des tours dans

Despréaux, ce Poëte si célebre, & si généralement connu? M. Dorat eût été capable de diriger sa marche par lui-même : son Ouvrage l'annonce. Il faut pourtant convenir qu'il s'est soumis à une imitation dégagée d'esclavage, & que s'il imite, il est le plus souvent digne d'être imité.

M. WATELET.

L'Art de la Peinture par M. Watelet est d'un homme qui sait manier le pinceau, le burin & la lyre. De beaux vers ornent ses leçons & embellissent ses préceptes.

Il ne faut pas confondre cet Ouvrage avec les productions éphémeres, dont la République des Lettres est inondée; ni avec ces traités sur les Arts, trop arides pour plaire, trop obscurs pour instruire : l'Auteur y fait preuve de connoissances & de talens aussi opposés entr'eux, aussi difficiles à rassembler, que rarement réunis. Il n'est pas jusqu'à ses gravures, qui n'annonçent l'Artiste consommé, plutôt que le simple amateur. Sa prose & ses vers sont une nouvelle preuve qu'un Poëte peut & doit réunir les deux genres. Sa versification

eſt aiſée, quoiqu'exacte & correcte ; elle eſt à la fois grave & fleurie, noble & brillante. On remarque ſur-tout, le ton ſage & honnête que l'Auteur met dans ſes diſcours ; on admire la préciſion & la netteté des principes qu'il établit dans ſon Poëme. La Peinture leur devra des Eleves plus promptement inſtruits, des Amateurs plus facilement éclairés. Ce n'eſt pas tout ; l'ordre qui regne dans cet Ouvrage contribue, autant que la netteté même du ſtyle, à éclaircir les matieres qui y ſont traitées. C'eſt à-peu-près la marche qu'a ſuivie Deſpréaux, & qui rend ſon Art Poëtique ſupérieur à celui d'Horace. Le nouveau Poëme oppoſe un pareil avantage à ceux qui l'ont précédé. Il feroit difficile, au ſurplus, qu'ayant traité le même ſujet que Dufreſnoy & l'Abbé de Marſy, il ne ſe fût pas rencontré avec eux dans certains détails inévitables. Ce n'eſt point d'ailleurs être plagiaire, que d'emprunter une penſée pour la rendre dans d'autres termes, & ſur-tout dans une autre langue. C'eſt ce que Boileau s'eſt ſouvent permis, & ce que M. Watelet a dû ſe permettre à ſon exemple. Son Ouvrage acheve de prouver, qu'avec du génie, du goût & un travail conſtant,

on peut plier notre Poésie aux matieres qui en paroissent le moins susceptibles, & se frayer des chemins de fleurs à travers les routes les plus épineuses des Arts. Il y auroit de l'humeur, & un excès de délicatesse, à s'élever trop vivement contre certaines expressions, plus énergiques qu'harmonieuses, mais entiérement consacrées à l'Art de peindre. Celles que l'Auteur emploie, dans ses deux premiers chants, étoient inévitables; & il a su orner la sécheresse des préceptes, par tout ce qu'une imagination brillante, mais reglée, pouvoit lui suggérer. Le troisieme chant joint de plus grands principes à des détails plus agréables; le quatrieme est dans l'ordre de la gradation; il surpasse encore les précédens du côté du style. Cette suite d'images, qui font l'ame de la Poésie, offre à la fois, des objets agréables & décens; & le pinceau du Peintre aimable & galant y est toujours guidé par la sagesse du philosophe. C'est là que l'Auteur, plus Poëte encore que dans les autres chants, saisit avec intelligence, & met en œuvre avec une grace particuliere, tout ce qui peut embellir ses idées & ses expressions: loin de ralentir sa course, il semble avoir acquis

de nouvelles forces à la fin de cette pénible carriere.

M. LEMIERRE.

J'ai dit que nous avions deux excellens Poëmes latins sur la Peinture; l'un de Dufresnoy, & l'autre de l'Abbé de Marsy, qui, quoique dans un genre différent, sont très-estimés des connoisseurs. Dufresnoy a répandu dans le sien, plus de préceptes que de fleurs; l'Abbé de Marsy, moins de leçons que d'images. On voit que l'un n'a voulu qu'instruire, & que l'autre s'est proposé de plaire; tous deux ont atteint leur but. Il y a eu, de ces deux écrits, plusieurs éditions & traductions dans notre langue.

M. Lemierre, qui a traité le même sujet dans un Poëme en trois chants, avoit d'abord formé le projet de traduire en vers françois celui de l'Abbé de Marsy; mais il a pensé que les meilleures traductions n'étoient que des miroirs infideles des Ouvrages originaux; d'ailleurs, le Poëte latin n'a pas assez approfondi le grand Art de la Peinture; c'est ce qui a déterminé M. Lemierre à voler de ses propres ailes. Dufresnoy divise en quelque sorte son Poëme en trois par-

ties; l'invention, le dessein, le coloris. L'Abbé de Marsy a suivi la même marche à-peu-près. Le dessein, la couleur, l'ordonnance, l'expression; tels sont les objets des quatre chants de M. Watelet. M. Lemierre, dans sont premier chant, parle du dessein & quelquefois de l'ordonnance; dans le second du coloris, & dans le dernier, du choix des sujets, de l'expression, de l'invention, du pouvoir de la Peinture.

Ce Poëme, sans doute, n'est pas absolument parfait; on y rencontre quelques landes arides, quelques comparaisons recherchées, quelques vers pénibles & mal tournés. On peut encore reprocher à l'Auteur d'avoir choisi, pour ses déscriptions poëtiques, des traits rebattus de l'histoire, de la Fable, & de la vie des Peintres. Si au lieu de décrire des tableaux déja faits, il en eût tracé lui-même de nouveaux, dont il lui étoit facile de puiser les sujets dans les sources sacrées, profanes & mythologiques, il me semble que son Ouvrage en eût acquis plus de piquant & d'intérêt. Les défauts qu'on peut y reprendre, n'empêchent pas que ce ne soit une des bonnes productions de ce temps. On y trouve de l'imagination, du sentiment,

de la chaleur, de la verve, de l'enthousiasme; enfin l'Auteur est Poëte & très-bon Poëte; il ne lui manque, pour atteindre la hauteur de son Art, que d'écrire avec une force & une élégance plus continues.

M. DE S. LAMBERT.

Les *Saisons*, par M. de Saint Lambert, offrent à la fois les charmes touchans de la Poésie, & les beautés nobles de la Philosophie. Cependant un des défauts les plus essentiels de ce Poëme, est une affectation de morale prodiguée à pleines mains. Il faut être sobre, même sur les plus belles choses. On trouvera aussi que le tort de l'Auteur, en général, est celui d'un homme plutôt triste qu'attendri. C'est de la sensibilité, si l'on veut; mais une sensibilité froide, dont l'effet s'arrête à l'imagination sans aller jusqu'au cœur. Il a des tableaux excellens; mais sa touche est quelquefois trop savante; de plus on peut lui reprocher une sorte de charge dans ses descriptions; il épuise les détails, ce qui ralentit sa marche, la rend pénible & fatigue le Lecteur. Ses transitions ne sont pas toujours heu-

reuses; elles font penser qu'il a d'abord composé par morceaux détachés, & qu'ensuite il s'est occupé du travail difficile de les coudre ensemble; le fil est gros, & se laisse trop appercevoir. Thompson est plus lié, plus rempli, plus vif & plus animé; les objets se précipitent en foule sous sa plume; & pour ne pas être embarrassé du choix, il prend le parti de s'y livrer tour à tour; c'est le génie qui ne veut point écouter le goût. M. de Saint Lambert, au contraire, a voulu mettre de l'ordre dans son sujet; on le soupçonneroit d'avoir revu avec froideur, ce qu'il a peut-être arrangé avec trop de sagesse; quelques fautes contre la langue déparent aussi son Ouvrage; ce sont des taches légeres, qu'il est aisé de faire disparoître; l'Auteur n'a besoin que d'un peu d'attention, pour être exact & correct. Ce Poëme, malgré ses imperfections, est très-estimable; il renferme de grandes beautés; & je trouve beaucoup de mérite à l'avoir produit.

M. L'ABBÉ ROMAN.

Il y a plus à louer qu'à reprendre dans son Poëme de l'*Inoculation* : le plan en est

bien conçu, la distribution des différentes parties ménagée avec art ; les épisodes naissent naturellement du sujet. On est fâché d'y trouver tant de termes de Médecine ; des vers ne sont point faits pour contenir des recettes & des ordonnances. Il faut réserver tous ces détails pour les livres qui traitent de cet Art ; ils ne seront jamais bien placés que dans ces sortes d'Ouvrages.

J'aurois donc écarté avec soin, tous les détails de Médecine ; je n'aurois pris que l'historique de l'inoculation ; & je me serois attaché seulement aux avantages de cette méthode, à son origine, aux obstacles qu'elle a rencontrés, à ses progrés, & aux épisodes que le sujet m'auroit fournis.

M. ROSSET.

Cet Auteur paroît avoir borné son ambition à rendre en vers françois toutes les opérations champêtres ; & dans plus d'un endroit, il s'en est tiré avec honneur & a surmonté la difficulté. On trouvera dans son Ouvrage des morceaux très-bien écrits, des vers très-bien tournés. En général, sa diction est assez correcte ; mais elle manque trop souvent d'élégance, de

rime, de poésie ; tout est précepte ou description, & souvent en prose rimée, en prose seche ou dure. Cette monotonie seroit peu supportable, même dans un Ouvrage très-court. Combien l'est-elle davantage dans un Poëme en six chants? Il n'est pas rare d'y lire des vingtaines de vers de suite sans graces, sans harmonie; parce que l'Auteur s'est obstiné à versifier des détails physiques, auxquels la Poésie se refuse, ou sur lesquels, avec beaucoup de talent & de goût, on pourroit faire quatre vers heureux; mais qui ne peuvent être approfondis sans beaucoup d'embarras, de sécheresse & d'ennui. On voit par d'autres morceaux, que M. Rosset a beaucoup de talent pour la Poésie, & que son Ouvrage a des beautés réelles; qu'il lui a manqué un plan plus poëtique, & une exécution plus soignée.



§. IV.

POETES LYRIQUES.

RONSARD.

Nos faiseurs d'Odes datent presque du moment que nous avons eu une Poésie ; mais de tous les Lyriques, on ne se souvient que de Ronsard. Ce Poëte, le premier de notre Nation qui ait travaillé avec quelque succès à l'imitation des Anciens, n'a peut-être pas un génie moins vif, moins grand que Pindare. Si ses méthaphores outrées, ses expressions trop recherchées, ses épithetes multipliées sans goût, ne rendoient pas son style dur & ampoulé, les rudesses de sa langue, quoique presque inintelligible de nos jours, n'empêcheroient pas qu'on ne lui marquât une place distinguée parmi les Poëtes lyriques, dont la vivacité, la force & l'imagination ont fait le caractere.

MALHERBE.

Malherbe est le premier de nos Poë-

tes, qui ait fait sentir que la langue françoise pouvoit s'élever à la majesté de l'Ode. La netteté de ses idées, le tour heureux de ses phrases, la vérité de ses descriptions, la justesse & le choix de ses comparaisons, l'ingénieux emploi qu'il fait de la Fable, la variété de ses figures, & sur-tout ces suspensions nombreuses qui font le principal mérite de notre Poëte lyrique, lui ont acquis une place distinguée sur notre Parnasse; mais on ne peut s'empêcher de le mettre fort au-dessous de Pindare pour le génie, & encore plus au-dessous d'Horace pour les agrémens. Dans ses vivacités il est trop raisonnable; & conséquemment c'est une fausse chaleur.

ROUSSEAU.

La Poësie lyrique est le triomphe de cet Ecrivain. Ses Odes sont pleines d'idées, de tours, d'expressions, d'images dignes d'un rival de Pindare. Nous n'avons point de Poëte plus Poëte que Rousseau; c'est-à-dire, qui ait porté à un si haut dégré le talent de réunir dans une versification harmonieuse & pittoresque, les charmes de la Musique & de la Peinture. Quelle richesse de rimes! Quelle noblesse de pensées! Quel feu!

feu! Si l'on peut lui reprocher quelque chose, c'eſt d'avoir été emporté quelquefois par l'amour de la rime, à l'exactitude de laquelle il a ſacrifié de véritables beautés. C'eſt à cette exceſſive & ridicule attention de rimer exactement, qu'on attribue quelques longueurs, quelques répétitions, quelques lieux communs qu'on trouve dans ſes Odes. On deſireroit auſſi que ces hardieſſes d'enthouſiaſme, que trop de correction affoiblit, ce premier coup de pinceau, qui donne la vie au tableau, ſe rencontraſſent plus ſouvent dans ſes Ouvrages.

LA MOTTE.

Ce Poëte a voulu imiter, & a peut-être cru égaler Horace, Pindare, Anacréon & Rouſſeau lui même. Il a fait des Odes morales, ſublimes, galantes, des Cantates, des Hymnes, des Pſeaumes, &c; mais ſon ſtyle eſt ſec, raboteux comme dans ſon Iliade. Généralement parlant, cet Auteur ne connoît point cette chaleur, ce choix d'expreſſions, cette harmonie du vers, ce nombre & cette eſpece de plénitude dans les ſtrophes, qui fait l'ame de la Poëſie lyrique. Il contrefait l'enthouſiaſme, &

ne l'éprouve point : toujours didactique & symmétrisé, ses écrits ne portent point l'empreinte de ce beau feu, de cette impétuosité, de ce délire, de ce désordre qui caractérise le génie. Il est plus spirituel que lyrique ; il pense beaucoup mieux qu'il n'écrit ; on voit le Philosophe ; & l'on demande presque toujours où est le Poëte. Les Odes qui portent le nom de Pindariques, ont l'air pénible & forcé ; tout y sent l'affectation. L'Esprit s'y bat, pour ainsi dire, les flancs, afin de paroître le Génie. Les imitations d'Horace sont d'une veine plus heureuse, sur-tout dans les moralités riantes. La Muse de la Motte sympathise mieux avec l'enjouement de ce Poëte latin, qu'avec l'élévation de Pindare. Aussi a-t-il mieux réussi dans les Odes qu'il appelle Anacréontiques ; c'est peut-être la partie la plus agréable de ses Œuvres. Mais j'y trouve encore trop d'esprit & de finesse. Ce n'est plus le langage du cœur ; ce n'est plus la nature. Anacréon badinoit avec les graces ; & les graces n'ont point de fard.

LA VISCLEDE.

Celui qui a le plus approché du genre

de la Motte, est la Visclede, Secrétaire de l'Académie des Belles-Lettres de Marseille, enlevé aux Lettres depuis quelques années. Il y a de très-belles Odes morales de cet Écrivain estimable. Il est, ainsi que son modele, trop méthodique dans son ordonnance, & trop uni dans ses expressions: mais ses vers sont travaillés; & la précision qu'ils ont communément, donne plus de force aux vérités morales qu'ils renferment; vérités qui, aux yeux des hommes vertueux, valent bien les fictions Poëtiques.

M. DE POMPIGNAN.

Les Poësies sacrées de M. le Franc de Pompignan tiendront toujours un rang distingué parmi ce genre d'Ouvrage. Elles consistent dans des Pseaumes, des Cantiques, des Prophéties, des Hymnes. On sait que les Pseaumes ont déja exercé bien des plumes différentes, qui, pour la plupart, sont restées fort au-dessous du sujet. Il est inutile d'en excepter Rousseau, dont les Odes sacrées vivront autant que la Poësie françoise. L'attention qu'a eu M. le Franc de ne toucher à aucun des Pseaumes que Rousseau avoit traduits, fait autant d'honneur à sa mo-

destie, que plusieurs de ses Odes en font à ses talens. Les images sublimes, terribles & consolantes, n'y sont point rares; une même Ode en offre quelquefois un double exemple. Avec la même facilité ce Poëte saisit la lyre d'Horace, & la harpe de David: il embouche la trompette avec Moïse, tonne avec les Prophetes; & rendu à lui-même, il consacre nos principaux Mysteres par une Poésie tendre, onctueuse, sublime & pleine d'harmonie. Il est cependant vrai, que les images fortes sont plus fréquentes, que les images douces & affectueuses. M. le Franc a cru, sans doute, qu'il étoit encore plus nécessaire d'effrayer les Méchans, que de consoler les Justes. A l'égard des Cantiques, on regarde ces anciens Poëmes hébreux comme le triomphe de la Poësie; & puisque M. le Franc a su en saisir les beautés, ce doit donc être le sien. Les deux Cantiques de Moïse, celui de Judith & quelques autres, prouvent du moins que s'il reste quelquefois au-dessous du sujet, c'est que le sujet est trop au-dessus de l'homme.

M. D'ARNAUD.

Chacune des Odes de M. d'Arnaud,

dans sa traduction des *Lamentations de Jérémie*, a son caractere & son coloris particulier. Le Poëte a su changer de lyre à chaque Lamentation, & par-là éviter la monotonie, qui pouvoit résulter de cette continuité de complaintes. Il est aisé de juger encore, en lisant son Ouvrage, du parti qu'il a tiré de son modele, & combien il lui falloit de ressource dans l'esprit, pour fuir les longueurs, les répétitions, les images parasites, qui reviennent trop souvent dans Jérémie. Il seroit bien à souhaiter, pour le bien des lettres & l'honneur de la Nation, que les Ecrivains de l'Antiquité, sacrés & profanes, fussent ainsi traduits.

M. SABATIER.

M. Sabatier, Professeur au College de Tournon, est justement célebre par les Odes nouvelles qu'il publia en 1766, *in*-12. Il a très-bien connu l'esprit du genre lyrique. La magnificence du style & l'audace des figures brillent dans ses Odes. Son style vif, pressé & impétueux, respire ce beau désordre qui est un effet de l'art. Depuis Rousseau, aucun Poëte n'avoit touché la lyre avec

plus de ſuccès. L'Auteur réunit la ſageſſe des plans & la chaleur de l'exécution, l'enthouſiaſme & la philoſophie.

AUTRES POETES LYRIQUES.

Nous n'avons eu en vue, que de parler ici des Lyriques qui ont donné un recueil de leurs Odes; ainſi nous paſſerons ſous ſilence les Odes de Racine pere & fils, quoiqu'elles ſoient dignes d'être connues; l'Ode ſur la priſe de Namur par Boileau, qui prouve qu'on peut très-bien ſentir les beautés de Pindare, ſans ſavoir les imiter; les Odes de M. de Voltaire, qui ne ſont pas ſes meilleurs Ouvrages, &c. &c.

On trouve dans le *Porte-feuille d'un Homme de Goût*, Ouvrage imprimé d'abord en deux tomes *in*-12, enſuite en trois volumes du même format en 1768, les meilleures Odes qui aient été compoſées dans notre langue. Outre celles des Auteurs dont nous avons déjà fait mention, on y a inſéré l'Ode de Chapelain au Cardinal de Richelieu; celle de l'Enfant ſauvé du naufrage, par le Pere de la Rue; l'Ode à Vénus, par M. de Mimeures; à la Fortune, par l'Abbé Aſſelin; la Vieilleſſe d'un Philoſo-

phe, de la Fare; les Poëtes lyriques, par le Cardinal de Bernis; la Passion du jeu, de M. le Chevalier de Laurez; la Poltronnerie, l'Ombre d'Eglé, la Guerre, le Moi, le Temps, &c., &c. On auroit dû y mettre aussi plusieurs Odes de M. le Brun, qui est un de nos Poëtes modernes qui se sont le plus exercés dans ce genre. Quelques Odes sacrées de Godeau, de Duché, ont aussi leur place dans ce même Recueil, le meilleur qui existe, tant pour l'abondance, que pour le choix exquis des Ouvrages qui composent cette riche Collection.

Les Chansons rentrent dans le genre de l'Ode. Le nombre en est immense; & nous en avons des Recueils qui formeroient seuls toute une Bibliotheque.

Les Cantates sont, ainsi que les Chansons, l'ouvrage de la Poësie & de la Musique; mais elles sont susceptibles de bien plus de beautés. Rousseau en est le créateur.



§. V.

POETES BUCHOLIQUES.

SEGRAIS.

PLUSIEURS de nos Auteurs ont couru la carriere de l'Eglogue françoise; Segrais, Fontenelle, la Motte & Madame des Houlieres. Le premier a été cité par Boileau, comme un modele en ce genre; mais c'est un modele que bien peu de Gens de lettres seront tentés de prendre pour leur objet d'imitation. Ce n'est pas que Segrais n'ait assez bien pris le ton pastoral; mais sa versification est languissante; & sa Poësie est sans images.

FONTENELLE.

Il n'y en a pas davantage dans les Pastorales de Fontenelle. « Quel style, » dit l'Abbé Desfontaines, dans les Bu- » coliques de Virgile! Quel langage ro- » manesque & prosaïque, que celui de » toutes nos Eglogues modernes! Otez- » en les mots de hameaux, de brebis,

» de fleurs, de bois, de fontaines; & » ſubſtituez-y ceux de Verſailles, de » Paris, d'Opéra, de Tuileries, de » bal, &c; ce ne ſeront plus des Eglo» gues, mais des entretiens de Cour, » & des diſcours de ruelle ». Notre Critique avoit en vue les Paſtorales de Fontenelle, qui ne ſont, à la vérité, ni dans le goût de Théocrite, ni dans celui de Virgile; mais il ne faut pas pour cela les dédaigner. C'eſt un nouveau genre Paſtoral qui tient un peu du Roman. L'Aſtrée d'Urfé & les Comédies de l'Aminte & du Paſtor fido en ont fourni le modele. L'eſprit de galanterie, les graces fines & délicates, ſont les principaux ornemens des Paſtorales de Fontenelle.

LA MOTTE.

La Motte a laiſſé vingt Eglogues, précédées d'un diſcours ſur ce genre, où l'on trouve des idées neuves. Quant aux Eglogues, pluſieurs avoient été couronnées aux Jeux floraux. Il y a de la douceur dans ſa verſification, & de l'eſprit dans les entretiens des Bergers. Ils ſe diſent ſouvent des choſes fines, qui ne ſont guère à leur portée, mais qui

couloient de ſource chez l'Auteur qui les fait parler.

MADAME DES HOULIERES.

Les Idylles françoiſes peuvent être rangées dans le genre paſtoral. Perſonne n'a mieux réuſſi que Madame des Houlieres : ſes Idylles ſur les Fleurs, ſur les Oiſeaux, ſur les Moutons, offrent de rians tableaux de la campagne, une morale touchante, un badinage qui cache des idées très-philoſophiques, une verſification aiſée, & des tours heureux dans les expreſſions. On a prétendu que les efforts continuels qu'elle fait pour démontrer l'impuiſſance de la raiſon, ne ſont propres qu'à énerver l'ame, & à la priver de cette force, de cette énergie qui enfante les vertus. Cette idée nous paroît plus ſubtile que vraie.

M. D'ARNAUD.

Dans les Eglogues de M. d'Arnaud, on trouve des bois, des prés, des ruiſſeaux, des oiſeaux, des Bergers & des Bergeres, comme dans toutes les Eglogues du monde; mais ce qu'on n'y trouve pas

également, c'eſt la pureté du langage de celles de Virgile, & cette délicateſſe de penſées qui fait le mérite de celles de Fontenelle. M. d'Arnaud y peint le plaiſir avec des couleurs touchantes; & ſon pinceau, quoique négligé, ne laiſſe pas de faire illuſion.

M. BERQUIN.

Dans ſes Idylles, pour la plupart imitées de Geſſner, & d'autres Poëtes Allemands, il y a de la grace, de la douceur & de l'élégance, quoique le ſtyle puiſſe en être plus travaillé, & que quelquefois il ſe rapproche trop de la proſe.

§. VI.

POETES SATYRIQUES.

REGNIER.

REGNIER, le premier Poëte François qui ait compoſé des Satyres, dont les Gens de goût puiſſent ſoutenir la lecture, met dans ſes peintures, autant de force que de gaieté. Ses expreſſions

ſont vives & énergiques ; mais ſa Muſe n'eſt pas aſſez décente. L'Auteur, qui, quoiqu'Eccléſiaſtique, avoit fréquenté les réduits de la débauche, en avoit rapporté un langage qui a paſſé dans ſes Satyres. Il enſeigne le vice, peignant les vicieux.

BOILEAU.

Boileau, beaucoup plus réſervé que Regnier, a moins de verve que lui, moins de naïveté, moins de graces. Ses Satyres ont plus de ſel que d'enjouement, plus d'énergie que de fineſſe. Mais ſa verſification eſt autant au-deſſus de celle de Regnier, que le ſiecle de Louis XIV étoit au-deſſus du ſiecle de Henri III. Si toutes les Satyres de Boileau reſſembloient à celle qu'il a adreſſée à ſon Eſprit, il auroit égalé Horace, autant qu'on peut l'égaler dans une langue ſi inférieure à la langue dans laquelle Horace écrivoit. Cette Satyre eſt un chef-d'œuvre. La juſteſſe du raiſonnement, la force des penſées, l'élégance du ſtyle, l'harmonie des vers, les graces de l'ironie la plus piquante & la mieux ménagée, en rendent la lecture délicieuſe.

ROUSSEAU.

Depuis Boileau, nous n'avons point eu de Poëte, du moins célebre, qui ait donné un corps de Satyres. Mais nous avons eu beaucoup d'Ecrivains satyriques, qui ont épanché leur bile dans diverses Pieces en vers. Rousseau & M. de Voltaire sont les plus connus dans cette foule immense. Le premier respire le fiel; & l'on ne peut citer de lui, que quelques Epigrammes, qui soient dignes d'un homme d'esprit qui se venge. Dans ses Epîtres on voit trop souvent l'homme atrabilaire, qui n'ayant pas assez de philosophie pour maîtriser son ressentiment, saisit les injures les plus fortes qui se présentent à sa plume, pour en accabler ses ennemis.

M. DE VOLTAIRE.

M. de Voltaire est plus gai; il excelle dans l'art de saisir tout ce qui peut rendre ses adversaires ridicules. Il a un genre d'ironie & de plaisanterie, qui n'est qu'à lui; mais il sort souvent de ce genre, & se permet trop de personnalités. Il attaque jusqu'aux mœurs de ceux qu'il

veut rendre odieux, & dont il veut se venger. Il est douloureux d'avoir à faire cet aveu sur un homme justement célebre par plus d'un talent. Les Satyres de MM. Robé, Clément & Gilbert, formeroient un petit Recueil qui ne dépareroit pas la Bibliotheque d'un Homme de goût.



§: VII.

POETES ÉLÉGIAQUES.

MÉNAGE.

Nos anciens Poëtes cultiverent ce genre de Poësie; mais aucun ne mérite d'être nommé. Ménage, vers le milieu du dernier siecle, fit des Elégies; mais en pédant sans génie, qui entasse les épithetes, au lieu de rassembler les images.

MADAME DE LA SUZE.

Madame la Comtesse de la Suze effaça ce mauvais Poëte. Ses Elégies sont tendres & délicates. Sa versification man-

que quelquefois d'exactitude & d'harmonie ; mais elle a de la facilité & de l'élégance.

LA FONTAINE.

L'Elégie que fit ce Poëte sur la disgrace de M. Fouquet, a des beautés touchantes ; & on y voit avec plaisir un Poëte sensible, un homme généreux, qui ne craint point de déplorer la disgrace d'un Protecteur qui avoit déplu à un Monarque très-puissant.

MADAME DES HOULIERES.

L'Elégie fut maniée ensuite par bien des Poëtes, mais placés, la plûpart, dans la derniere classe du Parnasse, si l'on en excepte Madame des Houlieres. Quelques-unes de ses Elégies peuvent servir de modele. On y trouve des comparaisons heureuses, qui ne servent qu'à irriter sa douleur ; des images tristes, dont la recherche n'est que trop naturelle à une personne véritablement touchée. Elle semble prendre plaisir à augmenter ses peines, en envisageant tous ceux qui jouissent des biens qu'elle n'a plus.

M. L'ABBÉ LE BLANC.

Dans les Elégies de M. l'Abbé le Blanc, l'amour mécontent paroît plein de feu, irrité, furieux, avec un appareil plus terrible qu'aimable. Les vers répondent au caractere de la passion; c'est une Poësie animée, des images fortes, des sentimens passionnés; en un mot, ce Poëte a presque pris le cothurne.

M. D'ARNAUD.

S'il y a quelque chose à reprendre dans les Elégies de M. d'Arnaud, c'est qu'elles tiennent un peu trop de la satyre; mais en général elles sont pleines de sentiment & de bonne Poësie. Peut-être auroit-il dû mettre moins d'esprit dans quelques endroits, & sur-tout dans la vingt-deuxieme, où il n'a pas suivi ce précepte de Boileau:

Il faut que le cœur seul parle dans l'Elégie.

COLARDEAU.

De nos jours, l'Héroïde a pris la place de l'Elégie. L'Epître d'Heloïse à Abailard par Colardeau, a tourné beaucoup

de nos jeunes Poëtes vers ce genre, qui demande de la chaleur dans l'ame & dans l'imagination de ceux qui s'y destinent. L'Ouvrage de Colardeau est plein de feu ; & la Poësie en est à la fois brillante & pathétique.

M. DORAT.

On connoît l'abondance heureuse du style de M. Dorat. Ses Héroïdes se ressentent de cette qualité, qui lorsqu'elle n'est point dirigée par le goût, peut devenir un défaut. Il joint toujours l'esprit au sentiment, sans que l'un affoiblisse l'autre.

M. BLIN DE SAINMORE.

Nous avons de M. Blin de Sainmore quatre Héroïdes, recueillies en 1768, in-8°. Vous trouverez à cet Ecrivain un mérite de traiter chaque sujet, du style qui lui est propre. Par exemple, dans la Lettre de Biblis, qui paroît être le premier essai de l'Auteur, la situation est violente ; c'est celle d'une ame fortement agitée entre l'amour de la vertu & les mouvemens involontaires d'une passion incestueuse. Aussi le style du

Poëte eſt-il tantôt vif & impétueux; tantôt doux & touchant, ſuivant que l'ame de ſon héroïne eſt emportée par la fougue de ſes ſentimens, ou qu'accablée des combats qu'elle s'eſt livrés, elle retombe, pour quelques inſtans, dans un état plus calme. Ce flux & reflux de paſſions me ſemble ſupérieurement exprimé.

M. DE LA HARPE.

M. de la Harpe a couru, dans ſa premiere jeuneſſe, la carriere de l'Héroïde ; & lorſqu'il fit imprimer les ſiennes, il ſe permit de critiquer ſévérement celles de M. de Fontenelle, dont on n'a point parlé. La raiſon de ce ſilence eſt que l'on penſe à peu-près ſur les Pieces de ce Philoſophe, comme M. de la Harpe. Il regne un froid & ſec entortillage dans les Lettres héroïques de Fontenelle ; ſon ſtyle eſt ſans chaleur & ſans images. On peut dire, à la louange de ſon Critique, qu'il ne l'a pas imité dans ſes défauts.

M. BARTHE.

Le ſtyle de M. Barthe, dans ſon Hé-

roïde de l'Abbé de Rancé, eſt noble, animé, plein de force. Pluſieurs autres Poëtes ont cultivé le champ fécond de l'Epître héroïque; mais il eſt à craindre que la facilité apparente que ce genre promet à un génie médiocre, ne dégoûte le Public de ce même genre, qui demande une ame ſenſible & un goût délicat. « Un écolier à peine échappé à » la férule, dit M. Dorat, & plein de » cette efferveſcence enfantine, qu'il » nomme imagination, choiſit un ſujet » quelconque. Il raſſemble au bout l'un » de l'autre trois ou quatre cens vers » bien lâches, bien diffus, bien platement » funéraires. Il y joint l'eſtampe, la vi- » gnette & le cul-de-lampe; & cela « s'appelle une Héroïde ».

§. VIII.

ÉPIGRAMMATISTES FRANÇOIS.

CLÉMENT MAROT eſt le premier en date & peut-être en mérite. Sa Muſe a du naturel, de l'enjouement, de l'éner-

gie; mais elle se permet des libertés dignes d'un cynique.

Saint-Gelais, son contemporain, dit des choses fort communes en rimes riches. Quelques-unes de ses bonnes Epigrammes font oublier les mauvaises.

La clarté & la précision sont le mérite des Poësies de Mainard; mais on y desireroit plus de pureté dans le style, & plus de finesse dans les pensées.

Brébeuf a des Epigrammes dignes de Martial. Nous en avons cent de lui sur une femme fardée; & la plûpart sont agréables.

Le Chevalier de Cailli a laissé un Recueil d'Epigrammes. Son style est naturel, mais foible. Il y en a pourtant qui réunissent l'esprit & la naïveté. Presque toutes sont morales.

Les Epigrammes de Saint-Pavin sont heureuses pour le tour; mais les expressions n'en sont pas toujours décentes.

Chapelle a aussi quelques Epigrammes, dont la pointe est assez piquante.

Racine avoit un talent particulier pour ce genre; mais nous n'avons qu'une très-petite partie des Epigrammes que son génie naturellement satyrique avoit produites.

Boileau a conservé soigneusement les

siennes; le plus grand nombre ne méritoit pas cet honneur; & il valoit mieux comme Satyrique, que comme Epigrammatiste.

Rousseau lui est infiniment supérieur; & si l'on excepte peut-être Marot, son modele, il n'a point d'égal dans ce genre. Une expression forte & énergique, des tours originaux, une pensée fine & bien amenée, caractérisent ordinairement ses Epigrammes.

Bruzen de la Martiniere avoit donné un Recueil des Epigrammatistes françois en deux volumes *in-12*. Cette collection a été recherchée; mais on lui préfere aujourd'hui la Nouvelle Anthologie françoise, ou Recueil de Madrigaux & d'Epigrammes depuis Marot jusqu'à présent; Paris, 1769, deux volumes *in-12*.

§. IX.

POETES FABULISTES.

LA FONTAINE.

La Fable est une instruction déguisée sous l'allégorie d'une action. Esope, l'in-

venteur de l'Apologue, ne prit d'abord pour acteurs que des animaux. Le tableau de leurs ruſes & de leurs fineſſes étoit un miroir, dans lequel l'homme ſe voyoit tout entier. Les Fables d'Eſope ont été traduites dans toutes les langues en vers & en proſe. On a déja fait connoître Phedre qui l'imita parmi les Latins. Les Fables de cet élégant Ecrivain ſont autant de miniatures admirables pour la ſimplicité, la vérité & le naturel.

La Fontaine, qui a été ſon rival parmi nous, a des couleurs plus vives, ſans en avoir moins de naïveté & de graces. Il nous tient lieu d'Eſope, de Phedre & de Pilpai. Il ſemble que par ſes Apologues, dit la Motte, il ait voulu rendre aux mœurs, ce qu'il leur avoit ôté par ſes Contes. Indépendamment de la morale que ſes Fables renferment, il enchante par les graces piquantes de ſon ſtyle; on y ſent, à chaque ligne, ce que la gaieté a de plus riant, & ce que le gracieux a de plus attirant. Il joint à toute la liberté de la nature, tous les agrémens de l'eſprit. On lui reproche ſeulement de n'avoir pas toujours ſu finir où il falloit. On ſouhaiteroit que ſon ſtyle fût plus châtié, plus précis, & qu'en ſurpaſſant Phedre en délicateſſe, il l'eût égalé

dans la pureté de l'élocution. Ses moralités ſont quelquefois tirées de trop loin; & il inſinue d'autres fois des maximes, dont la conſéquence ſeroit dangereuſe pour la Jeuneſſe. Mais ces petites taches n'empêchent point qu'il ne ſoit le premier parmi les Modernes, & qu'il n'ait ſurpaſſé les Anciens. Il ſe croyoit pourtant fort au-deſſous de Phedre; mais Fontenelle a très-bien dit, qu'il ne lui cédoit le pas que par bêtiſe : mot plaiſant, qui exprime avec fineſſe le caractere d'un génie ſupérieur, qui ſe méconnoît, faute de ſe regarder avec aſſez d'attention.

AUTRES FABULISTES.

Les ſuccès de la Fontaine exciterent l'émulation de ſes Contemporains. Il eut des imitateurs de ſon temps; & il y en a eu encore pluſieurs dans notre ſiecle.

Furretiere, contemporain de la Fontaine, oſa publier ſous ſes yeux, en 1651, cinquante Fables que peu de gens connoiſſent & que perſonne ne lit.

Benſerade a fait plus de deux cents Fables en quatrains; & il y en a quelques-uns d'heureux, parce que le ſujet s'y eſt prêté; mais pour s'être mis à l'étroit en s'aſſujettiſſant à cette forme,

le reste est aussi méprisé que ses Métamorphoses en rondeaux.

Le Noble a donné aussi deux cents Fables, qui, malgré la dureté de son style & sa froide prolixité, ont eu dans le temps, quelque vogue, parce que la plûpart étoient relatives aux événemens qui faisoient alors la matiere de ses Pasquinades; mais elles sont peu lues aujourd'hui. On les a recueillies en deux volumes *in-12*.

Les Fables de Desmay, publiées en 1678, sous le titre de l'Esope françois, ont quelque facilité; mais froides, sans grace & verbeuses, elles sont entiérement oubliées.

Boursault, Fuzelier & Launay, ont fait d'assez bonnes Fables enchâssées dans différentes Pieces de Théâtre.

Celles de l'Abbé de Grécourt, qu'on a si soigneusement ramassées dans toutes les éditions des Œuvres de ce sale Ecrivain, & sur-tout dans la derniere de 1761, sont si bizarres ou si licencieuses, qu'il ne mérite pas d'être mis au nombre de nos Fabulistes; d'autant plus que cet Auteur s'est entiérement écarté du genre. Il prend, pour ses personnages, des individus qui ne sont pas faits pour s'allier, comme l'ours & la tourterelle, le

le Dindon & la Fraise, l'Arc-en-ciel & les Rats. Il seroit à souhaiter pour sa réputation & pour le plaisir de ses Lecteurs, qu'il en eût fait beaucoup comme celle du Solitaire & de la Fortune.

LA MOTTE.

La Motte ne voulant laisser aucun genre que sa Muse n'eût essayé, a produit cent Fables imprimées *in*-4°. & *in*-12. Il y en a de fort ingénieuses, & quelques-unes de très-bien faites ; mais les meilleures ne valent pas, à beaucoup près, le discours éloquent qui leur sert de préface. « Je ne me serois pas hasardé à écrire des Fables, dit-il, si j'avois » cru qu'il fallût être absolument aussi » bon que la Fontaine, pour être souf- » fert après lui ; mais je pensois qu'il y » avoit des places honorables au-dessous » de la sienne........N'y auroit-il pas » même quelque justice à me compter, » en compensation des beautés qui me » manquent, le mérite de l'invention que » mon Prédécesseur ne s'est point pro- » posé ? A huit ou dix idées près, qui ne » m'appartiennent que par des addi- » tions, ou par l'usage moral que j'en » fais, il a fallu inventer mes Fables » pour exprimer mes verités ; il a fallu

» enfin être tout à la fois l'Esope & le la
» Fontaine. C'en étoit sans doute trop
» pour moi ; il ne seroit pas juste d'exi-
» ger que j'égalasse ni l'un, ni l'autre ».

La Motte l'a fait pourtant quelquefois ; & M. de Voltaire conte une chose plaisante, qui se passa dans un souper au Temple, chez M. de Vendôme, au sujet des Fables de la Motte. Elles venoient de paroître ; & tout le monde affectoit d'en dire du mal. Le célebre Abbé de Chaulieu, l'Evêque de Luçon, fils du fameux Bussi-Rabutin, un ancien ami de Chapelle, plein d'esprit & de goût, l'Abbé Courtin, & d'autres bons Juges des Ouvrages, s'égayoient aux dépens de la Motte qu'ils n'aimoient pas. M. de Vendôme & le Chevalier de Bouillon enchérissoient sur eux tous ; on accabloit le pauvre Auteur ;

» Je leur dis, ajoute M. de Voltaire, Messieurs, vous avez tous raison ; vous jugez en connoissance de cause ; quelle différence du style de la Motte à celui de la Fontaine ! Avez-vous vu la derniere édition des Fables de la Fontaine ? Non, dirent-ils ; quoi vous ne connoissez pas cette belle Fable qu'on a trouvée parmi les papiers de Madame la Duchesse de

Bouillon? Je leur récitai la Fable; ils la trouverent charmante; ils s'extasioient. Voilà du la Fontaine! disoient-ils; c'est la nature pure; quelle naïveté! quelle grace! Messieurs, leur dis-je, la Fable est de la Motte; alors ils me la firent répéter & la trouverent détestable».

AUTRES.

On a de l'Epigrammatiste le Brun, des Fables d'un style plus simple & plus propre au genre, mais en général foibles & médicores.

Richer, malgré la foiblesse de sa Poésie, qui est toujours terre à terre, & d'une imagination d'ailleurs peu riante, Richer a plus approché de la Fontaine, que tous ses Prédécesseurs; il a donné, comme lui, douze livres de Fables.

Il a paru, depuis Richer, plusieurs autres Fabulistes, & entr'autres, M. Pesselier, Auteur d'un corps de Fables écrites d'un style net, & de quelques Pieces de Théâtre, aussi mêlées d'Apologues; M. de Frasnai, dont nous avons un recueil de Fables grecques, Esopiques & Sibaritiques, distribuées en deux volumes *in*-12, & imprimées à Orléans en 1750; M. Ganeau, qui a publié en 1760 cinq livres

de Fables, où il y a de la variété & de la gaieté; le Pere Grozelier, de l'Oratoire, dont les Fables ont vu le jour en 1768, *in*-12.

Le Pere Barbe, de la Doctrine Chrétienne, à qui l'on doit aussi un recueil de Fables, publié en 1762.

M. d'Ardenne, de l'Académie de Marseille, dont les Œuvres, imprimées en quatre volumes, renferment un recueil de Fables, qui sont peut-être le meilleur de ses Ouvrages.

Un ton de sentiment très-bien soutenu, de la douceur & du naturel, de la naïveté même, & cet air de facilité qui convient au genre, forment le caractere des Fables de M. l'Abbé Aubert.

M. le Duc de Nivernois a lu depuis peu à l'Académie Françoise, quelques Fables, qui sont l'ouvrage d'un Homme du monde, d'un Philosophe aimable & d'un Moraliste ingénieux.

Il y a dans celles de M. Dorat, de l'esprit, de la philosophie, de l'agrément, de l'élégance, & souvent du naturel. Il en est dont le fonds ne lui appartient pas. Il a l'honnêteté d'indiquer les sources où il les a puisées; il en a imité plusieurs de l'Allemand. Vous en trouverez quelques-unes, dont vous n'aime-

rez peut-être pas le ſujet ; mais en général, ce recueil peut encore augmenter la réputation de l'Auteur.

Dans un volume *in*-8°. publié en 1773, ſous le titre de Fables, Contes, &c, par M. l'Abbé le Monnier, cet Auteur montre un talent peu commun pour la Fable. Il ſeroit ſeulement à ſouhaiter, qu'il ne prît pas quelquefois la familiarité baſſe pour de la naïveté, & la profuſion des mots pour de l'aiſance & du naturel. Lorſqu'il évite ces deux écueils, il y a peu de Fabuliſtes qu'on puiſſe lui comparer, en exceptant toujours la Fontaine, qui eſt au-deſſus de toute comparaiſon.

On applaudira au travail utile & ingénieux de Lottin le jeune, Libraire, qui a raſſemblé, dans un ſeul volume, les meilleures Fables françoiſes, imprimées depuis la Fontaine. C'eſt un extrait de plus de douze volumes, fait avec goût. Il a fallu, pour nous donner ce choix, feuilleter une infinité de Journaux, de Mêlanges, de Poëſies, & recourir aux portes-feuilles de pluſieurs Gens de Lettres, qui ont bien voulu contribuer au plan que le Libraire s'eſt propoſé. Il ſe trouve même ici des Fables qui ſont publiées pour la premiere fois. On eſt bien aiſe

de voir des Fables composées par des Ecrivains connus, qui ont cultivé d'autres genres de Poësies; Fontenelle, la Chaussée, Moncrif, Messieurs de Voltaire, Favart, Dorat, d'Arnaud, Voisenon, &c. Cette collection est accompagnée d'une notice historique, & de tables qui précedent ou terminent les différens livres qui forment ce recueil.

§. X.

POETES DE SOCIÉTÉ.

JEAN DE MEUN.

C'EST sous le nom de Poëtes de Société, que nous tracerons l'esquisse de plusieurs Auteurs de Poësies fugitives, qui depuis Abailard ont paru sur notre Parnasse.

Le Roman de la Rose, commencé par Guillaume de Lorris, & continué par Jean de Meun, fut en quelque sorte l'aurore de la Poësie françoise. On avoit beaucoup de chansons avant ce Poëme (car nous avons toujours aimé à chanter); mais on n'avoit aucun Ouvrage de cette étendue. Ce Roman rimé, étant

à la fois voluptueux & satyrique, devoit avoir un grand succès; il flattoit deux des plus grandes passions des hommes. On le lit encore aujourd'hui; & ses peintures naïves sont des fleurs qui ne sont pas tout-à-fait fanées.

VILLON.

La nature l'avoit fait naître avec un talent propre pour la Poësie, du moins pour la Poësie simple, naïve & badine. C'est le premier, selon Despréaux, qui débrouilla, dans des siecles barbares, l'art confus de nos vieux Romanciers; mais il tomba comme eux dans la bassesse & dans l'indécence. François Ier, qui aimoit ce Poëte, chargea Marot de donner une édition correcte de ses Poësies. C'est sur cette édition, que fut faite celle du célebre Coustelier, *in* 8°, en 1723; on en a donné une autre dans le même format, en 1742, à la Haye, enrichie de notes. L'Abbé Lenglet du Fresnoy en a laissé une, augmentée & revue sur un manuscrit original.

MAROT.

Ce Poëte avoit un esprit enjoué, &

plein de faillies, fous un extérieur grave & philofophique. Marot a fur-tout réuffi dans le genre épigrammatique. Du Verdier dit, en parlant de lui, qu'il a été le Poëte des Princes, & le Prince des Poëtes de fon temps. Les Juges les plus féveres feront forcés de convenir qu'il avoit beaucoup d'agrément & de fécondité dans l'imagination. S'il avoit vécu de nos jours, le goût la lui auroit réglée. On a de lui des Epîtres, des Elégies, des Rondeaux, des Ballades, des Sonnets, des Epigrammes. Ce Poëte eut des imitateurs. On écrivit dans fon ftyle les Tragédies, les Poëmes, l'Hiftoire, les Livres de Morale. La Fontaine dans le fiecle dernier, & Rouffeau dans celui-ci, ne contribuerent pas peu à le répandre. Tous les genres de Littérature furent avilis par cette bigarrure de termes bas & nobles, furannés & modernes. On entendit, dans quelques Pieces de Morale, les fons du fifflet de Rabelais parmi ceux de la flûte d'Horace. Le bon goût a diffipé cette barbarie, fupportable dans un Conte, & dans le temps de François Ier; mais déteftable dans un Ouvrage noble, fous les regnes de Louis XIV, de Louis XV & de Louis XVI.

SAINT GELAIS, BELLEAU.

Après lui vinrent Saint-Gellais, Belleau & d'autres Rimeurs qui eurent peut-être plus de réputation, mais qui avoient certainement moins de mérite.

CHAPELLE.

Parmi les Eleves de ces Poëtes négligés, il faut compter Chapelle, génie heureux, génie facile, mais qui, à son voyage de Provence près, où même tout n'est pas excellent, n'a fait que des choses médiocres.

Le Voyage de Chapelle & de Bachaumont en a fait entreprendre d'autres. Celui de M. le Franc lui fait d'autant plus d'honneur, qu'ayant parcouru les mêmes contrées que Chapelle, il a suivi une autre route, & fait de nouvelles découvertes. Il s'est moins attaché à réciter qu'à peindre.

SAINT PAVIN.

Nous avons de Saint-Pavin plusieurs Pieces de Poésie, qui sont partie du quatrieme volume du recueil de Barbin.

Ce ſont des Sonnets, des Epîtres, des Epigammes, des Rondeaux. On en prépare une édition augmentée de quelques morceaux. On y trouve de l'eſprit & de la gaieté ; mais ce n'eſt ni l'imagination douce & brillante de Chaulieu, ni cette fleur de Poéſie que reſpirent les aimables productions des Voltaire & des Greſſet ; celles-ci ſont les filles des Graces & d'Apollon ; & les autres ne le ſont que du plaiſir & de la débauche.

LA LANE.

On ne connoît de lui, que trois Pieces en vers françois ; les deux premieres en Stances, & la troiſieme en forme d'Eglogue, toutes trois ſur la mort de ſa femme, ſur-tout la premiere des Stances & l'Eglogue. L'amour a ſouvent inſpiré des Poëtes, & leur a dicté des vers fort paſſionnés pour leurs maîtreſſes ; mais on n'en a guere vu faire de leurs femmes le ſujet de leurs Poéſies, & pleurer leur mort en vers. Ceux de la Lane marquent plutôt un homme ſenſible qu'un bon Poëte.

LA FONTAINE.

Ce Poëte s'ignoroit lui-même, &

étoit sublime sans le savoir. Jamais il ne chercha les fleurs dont il sema ses Ouvrages ; elles se présenterent à lui ; & il ne se donnoit pas même la peine de les arranger. Nous avons parlé de ses Fables. Ses Contes ne devroient pas être lus à cause de leur objet, & le sont cependant beaucoup plus, quoiqu'ils n'aboutissent presque tous, qu'à conduire une femme à la derniere foiblesse, & qu'il y ait des longueurs dans quelques-uns. Si les sujets sont monotones, les détails sont très-variés ; & ce sont précisément ces détails, qui en font tout le danger. Parmi les autres Poësies fugitives de la Fontaine, il y en a très-peu, qui vaillent ses Fables & ses Contes.

PAVILLON.

Ses Poésies ont été recueillies en 1720, *in*-12. Quoique la plupart soient négligées, & que quelques-unes se sentent des glaces de la vieillesse, elles ont un naturel & une délicatesse qui flattent. Il a travaillé dans le goût de Voiture ; mais il a surpassé son modele. Ses Poésies consistent en Stances, en Lettres, dont quelques-unes sont mêlées de prose & de vers. Il a fait aussi une Fable, un

Conte & une Métamorphose d'Iris changée en Astre, Piece d'un style enjoué.

COULANGES.

On a de lui les plus jolies Chansons, par l'air facile & naturel qu'il leur a donné. Cet enjouement l'accompagna jusqu'au tombeau. On a deux éditions de ses Chansons : la premiere en un volume *in*-12, à Paris 1696 ; la seconde en deux volumes *in*-12, 1698. On trouve quelques-unes de ses Lettres avec celles de son illustre cousine, Madame de Sevigné : elles sont faciles & gaies.

ROUSSEAU.

Les Contes épigrammatiques de Rousseau ont plus d'énergie, mais bien moins de naïveté. Un galant homme n'en peut soutenir la lecture; l'obscénité en souille chaque vers ; & il est malheureux qu'avec un si grand talent pour la Poësie, il en ait fait un si funeste usage.

CHAULIEU.

L'Abbé de Chaulieu versifioit dans le même temps que Rousseau ; mais il n'af-

ficha pas son talent. Il avoit l'imagination brillante & l'ame sensible. Ces deux dons, si rarement unis, caractérisent tous ses écrits. Sa morale est toute en sentimens ; mais cette morale est celle d'Epicure. Il est diffus, incorrect, mais pénétré de ce qu'il écrit : qualité précieuse à laquelle on doit le peu de bons vers qu'on lit encore. Chaulieu doit se contenter d'être le premier des Poëtes négligés ; mais aussi, que cette négligence a de charmes ! quelle vérité ! quel feu ! quelle brillante imagination ! Chaulieu n'est presque jamais un Auteur qui compose ; c'est le convive le plus aimable qui célebre l'amour & l'amitié le verre à la main, & qui fait passer son ivresse dans tous les cœurs. Aucun Poëte n'est plus séduisant qu'il l'est dans ses bonnes Pieces.

Toutes les éditions des Œuvres de Chaulieu publiées jusqu'à présent, étoient très-inexactes & remplies d'omissions, de transpositions, d'altérations & de contre-sens ; on ne possédoit de ces vers, que des copies infidelles. On en a enfin donné une *in*-8°. qui a été faite sur trois Manuscrits originaux ; sur un, entr'autres, qui peu de temps avant la mort de ce Poëte, fut rédigé sous ses

yeux, d'après une copie corrigée par lui-même. Ces Manuſcrits ont été donnés par M. le Marquis de Chaulieu, petit-neveu de l'Auteur; & la lettre par laquelle il ſe détermine à s'en deſſaiſir, eſt imprimée à la tête de cette nouvelle édition. Son avantage ſur toutes les précédentes n'eſt donc pas équivoque : elle renferme d'ailleurs une cinquantaine de Pieces, qui ne ſont point dans les premieres.

LA FARE.

Ses Poéſies reſpirent cette liberté, cette négligence aimable, cet ait riant & facile, cette fineſſe d'un Courtiſan ingénieux & délicat, que l'art tenteroit en vain d'imiter; mais elles ont auſſi les défauts de la nature livrée à elle-même; le ſtyle en eſt incorrect & ſans préciſion. C'eſt l'Amour, c'eſt Bacchus plutôt qu'Apollon, qui inſpiroient le Marquis de la Fare. Les fruits de ſa Muſe ſe trouvent à la ſuite des Poéſies de l'Abbé de Chaulieu ſon ami. Ces deux hommes étoient faits l'un pour l'autre; mêmes inclinations, même goût pour les plaiſirs, même façon de penſer, même génie.

VERGIER.

« C'étoit un Philosophe, homme de société, ayant beaucoup d'agrément dans l'esprit, sans aucun mêlange de misanthropie ni d'amertume ». Rousseau, qui parle ainsi de ce Poëte, qu'il a fort connu, ajoute : » Nous n'avons peut-être rien dans notre langue, où il y ait plus de naïveté, de noblesse & d'élégance, que ses Chansons de table, qui pourroient le faire passer à bon droit pour l'Anacréon françois ». A l'égard de ses Contes & de ses autres Ouvrages, la Poésie en est négligée. Il a fait des Odes, des Sonnets, des Madrigaux, des Epithalames, des Epigrammes, des Fables, des Epîtres, des Cantates, des Parodies ; la meilleure édition de ces différens Ouvrages est celle d'Amsterdam, en 1731, en deux volumes *in-12*, souvent reliés en quatre. » Vergier, dit M. de Voltaire, est à l'égard de la Fontaine, ce que Campistron est à Racine, imitateur foible, mais naturel «.

M. DE VOLTAIRE.

L'Abbé de Chaulieu mourut précisé-

ment dans le temps que M. de Voltaire commençoit à briller sur notre Parnasse. Ce Poëte fut son héritier. Les graces autant que les Muses ont dicté ses Poésies fugitives. S'il a moins de chaleur que Chaulieu, il est aussi moins inégal, plus saillant; il respire plus souvent cette gaieté françoise, qui s'évapore dans nos cercles, & qu'il a fixée dans ses écrits. On a trouvé trop de ressemblance dans la plupart de ces petites Epîtres, pour lesquelles M. de Voltaire a un talent vraiment original. Mais si le fonds est presque toujours le même, la forme est bien différente. Il est inépuisable en tours ingénieux, en saillies agréables. Heureux s'il avoit toujours respecté la Religion, & s'il n'avoit jamais fait rougir la vertu!

FERRAND.

Ce Poëte faisoit joliment de petites Chansons galantes. Il jouta avec Rousseau dans l'Epigramme & le Madrigal; l'un mettoit plus de naturel, de grace, de finesse, de délicatesse dans les sujets de galanterie, & l'autre plus de force, de recherche, d'imagination & de poésie dans les sujets de débauche. La plupart des Chansons de Ferrand ont été mises

ſur les airs de claveſſin de la compoſition du célebre Couperin.

GRÉCOURT.

Un libertinage piquant, une gaze peut-être trop légere, de la rapidité, du feu, quelquefois du naturel, mais jamais les graces de la belle ſimplicité, de ce dialogue animé, le génie du Conte, ſouvent de la groſſiéreté où Grécourt oublie abſolument ſon état, & même la décence de tous les états; tels ſont les Contes de notre Poëte diſſolu, & pourtant aimable, & ayant un caractere diſtinctif.

Le Poëme de Philotanus, où il y a beaucoup plus de méchanceté que d'agrément, eſt, ſelon moi, bien au-deſſous de ſa réputation. Otez-lui un air de facilité, quelques ſaillies, quelques traits de gaieté ſatyrique, qu'eſt-ce que cet Ouvrage? Il eſt dépourvu de graces, d'imagination, en un mot, de poéſie, la premiere qualité qui pourtant conſtitue un Poëme.

Grécourt, ſi je puis le dire, a un cyniſme d'expreſſion, qui réveille les ſens & excite le rire diſſolu. La derniere édition de ſes Œuvres eſt diſtribuée en quatre petits volumes d'un format élé-

gant. Les trois premiers ſont entiérement conſacrés aux Pieces de Grécourt. Le premier renferme des Epîtres ſans imagination, ſans poéſie, ſans graces; leur ſeul mérite eſt l'aiſance, & quelquefois la naïveté. Ce ne ſont point les agrémens inexprimables de Marot, ce charmant naturel de Chapelle, cette volupté raiſonnée & ſentie de Chaulieu, ce brillant & ce philoſophique de M. Greſſet, cette ingénieuſe & piquante facilité de M. de Voltaire; c'eſt de la proſe aſſez mal rimée. A chaque inſtant, on eſt arrêté par des traits inſipides & un enjouement trivial. Ses Contes qui rempliſſent le ſecond volume, ont plus de mérite & d'agrément. Ce ne ſont point ceux de l'inimitable la Fontaine; ce n'eſt point cette belle nature, ce dialogue intéreſſant, ces graces qu'on admire dans ce dernier; mais les Contes de Grécourt ont un libertinage animé, une gaieté brillante, ſouvent un naturel piquant. Ce ſont les écrits qui le caractériſent davantage, & qui lui appartiennent le plus, qui bleſſent le plus l'honnêteté. Grécourt eſt par-tout un verſificateur lâche, ſans nobleſſe & ſans correction. Ses Chanſons, qui terminent le ſecond volume, ont les mêmes

agrémens & les mêmes défauts que ses Contes. C'est un libertin assis à table, le front couronné de pampre, qui laisse échapper des saillies heureuses au milieu de tous les lieux communs, médiocres, auxquels il s'abandonne. Les Pieces mêlées composent le troisieme volume. D'abord paroissent des Epigrammes sans esprit, des Madrigaux sans goût, sans cette mollesse ingénieuse, nécessaire dans ce genre. Le quatrieme tome n'appartient point à Grécourt; ce sont des Pieces de divers Auteurs.

HAGUENIER.

Ce Poëte Bourguignon étoit un de ces hommes de table, qui font l'amusement & les délices d'un repas, par leurs saillies & leur facilité à produire de petites Chansons agréables, qui animent le convive le plus distrait, & le forcent de prendre part à la joie qui retentit autour de lui. On a plusieurs Chansons de cet Auteur, qui se chantent souvent, & où regne la gaieté.

PANARD.

Les Œuvres diverses de Panard com-

mencent à la fin du troisieme vol. de son Recueil. Elles contiennent des Chansons galantes & bachiques, des Pieces Anacréontiques, des Fables, des Allégories, des Tableaux de la nature & de nos mœurs; des Comparaisons & des Maximes, des Epigrammes & des Madrigaux, des Cantates, des Bouquets, des Etrennes, & des Moralités qui sont les dernieres productions de l'Auteur. Il y a dans tous ces différens Ouvrages, beaucoup de facilité, de naturel, de sentiment, d'esprit, de bons sens; mais trop de négligence, de longueurs, de fautes contre la langue & la Poésie.

MONCRIF.

Moncrif avoit un talent particulier qui le destingue, celui d'exprimer, sans effort & sans insipidité, cette galanterie qui sembloit caractériser notre Nation dans les beaux jours de Louis XIV. Il n'est pas aisé de prêter des graces durables à ces petites Pieces de vers, qui souvent naissent & meurent au même instant dans le sein d'une société. Nous sommes inondés aujourd'hui d'Ouvrages en ce genre; mais peu d'Auteurs ont su, comme Moncrif, y répandre

cette juſte doſe d'agrémens ſi difficile à ſaiſir : les uns y verſent à pleines mains du bel-eſprit qui fatigue, & que l'on pourroit comparer à ces vernis brillans, dont l'odeur porte à la tête ; les autres entaſſent des lieux communs, des images prétendues poétiques, qui ne ſont que triviales, des complimens doucereux & fades ; au lieu que Moncrif, je le répete, poſſede l'heureux don de dire des choſes flatteuſes, avec cette fineſſe intéreſſante qui rend l'éloge piquant. Cet Auteur n'a pas moins réuſſi dans la Romance, autre eſpece de Poéſie qui demande un art infini, caché ſous un air de ſimplicité. Il eſt le premier qui nous ait fait connoître ce genre, & le ſeul qui, juſqu'à préſent, en ait bien connu le caractere & le langage. Le rajeuniſſement de Titon ſuffiroit pour immortaliſer ſon Auteur, de même que ſes Chanſons que tout le monde ſait par cœur.

M. GRESSET.

Les Poéſies de M. Greſſet reſpirent la pareſſe, le goût de la ſolitude & des plaiſirs tranquilles. Ses badinages ſont ſans amertume. Son Vertvert eſt le plus enjoué de tous ceux qui ſont ſortis de

ſa plume. Dans ſes Epîtres légeres, on voit un Poëte facile, qui orne la raiſon & qui égaie la morale. Des phraſes plus courtes, des périodes mieux coupées feroient mieux ſentir l'air de facilité qu'ont preſque toutes ſes Poéſies.

M. LE C. DE B.

Un Homme illuſtre dans l'Europe par les belles actions dont ſa vie eſt ornée, l'eſt encore par le beaux vers que ſa Muſe a produits. Nous ne le nommerons point; le Public le devinera ſans peine. Ce qui aſſure à M. L. C. D. B. une gloire durable, c'eſt qu'il a ſu cacher ſous des fleurs les préceptes de la morale la plus pure. Son Epître à M. le Baron de Montmorency en eſt un exemple; elle eſt en même temps un témoignage bien eſtimable du reſpect de l'Auteur pour tout ce qu'on doit reſpecter. Elle fait aimer la vertu, l'honneur, les loix, & ſur-tout la précieuſe ſimplicité des mœurs antiques. A l'exemple de l'illuſtre Rouſſeau, il a enrichi ſes vers par un uſage heureux & continuel de l'ancienne mythologie. Ses Poéſies reſpirent en général, l'élégance, l'harmonie & la facilité. Aucun Poëte ne paroît

avoir mieux ſenti, que toute l'énergie des vers ne conſiſte préciſément que dans l'art de peindre.

Le Poëme des quatre Saiſons de M. L. C. D. B. reſpire en général la délicateſſe, les graces, l'imagination la plus riante, la plus heureuſe facilité; le coloris le plus ſéduiſant. On ne peut que ſe plaindre de la multiplicité des tableaux entaſſés les uns ſur les autres: cette profuſion fatigue. L'Auteur pouvoit ménager des repos, fondre & varier davantage ſes Peintures, y répandre plus d'intérêt & de préciſion, uſer avec plus de ſobriété de ce qu'on appelle la vieille Poéſie, rendre ſes Epiſodes plus piquans, & ſur-tout éviter la monotonie d'en coudre un à la fin de chaque Chant.

LE ROI DE PRUSSE.

Les Œuvres poétiques du Roi de Pruſſe reſſemblent à ces jardins étrangers, qui n'ont point encore acquis toute l'élégance des nôtres, mais qui l'emportent par leur utilité. On y trouve plus de fruits que de fleurs; & trop ſouvent nous préférons les fleurs aux fruits. Les Odes qui ouvrent ſon Recueil en forment,

peut-être, la partie la plus négligée ; il s'y trouve même des fautes contre les premieres regles de la versification, & un esprit d'imitation trop marqué de notre célebre Rousseau. Cependant le génie perce à travers ces négligences : on y découvre ce feu poétique, cet enthousiasme, beaucoup plus rares aujourd'hui, que la correction. Un style plus exact distingue les Epîtres; & cette exactitude n'affoiblit nulle part la pensée. C'est par-tout un Philosophe qui raisonne, ou un Poëte qui peint. Il change de ton aussi facilement que de sujet, & nous présente, avec le même succès, des idées sérieuses & agréables, des tableaux rians & séveres. Les cadres n'en sont pas toujours neufs ; mais ils renferment des images toujours vraies. On y goûte le plaisir de contempler un Roi & un grand Roi, qui met au-dessus même de la Couronne, l'honneur d'être Homme de Lettres. Jusqu'à présent quelques Ecrivains hardis avoient pu porter leur censure sur les Cours des Princes ; mais on les croyoit peu sur leur parole ; on regardoit leurs critiques comme des effets de la mauvaise humeur ou de l'ignorance. Ici un Monarque pese son rang, démasque lui-même les Courtisans,

tisans, & en fait voir la petitesse, la flatterie, la bassesse. Quant aux Contes, qui heureusement forment le plus petit nombre des Pieces de ce Recueil, il semble que la Majesté Royale n'ait descendu qu'avec répugnance, dans les détails qu'exige ce genre, le dernier de tous, si l'on n'y excelle comme la Fontaine. Mais, je le répete, c'est dans le Poëme sur l'Art de la Guerre, que le génie du Monarque se retrouve entiérement. On voit qu'il possede à fond sa matiere, & qu'il n'est occupé que du soin de l'orner. C'est Corneille qui nous trace des regles sur la Tragédie: (un Roi Philosophe, & qui veut bien s'honorer du titre d'Homme de Lettres, me permettra facilement cette comparaison). Des préceptes sur l'Art de vaincre acquierent un nouveau degré de force dans la bouche d'un Guerrier illustre par tant de victoires. Nous lui devons en particulier un tribut de reconnoissance; car c'est parmi les François qu'il a puisé la plupart des exemples de courage & d'héroïsme qu'il fait passer en revue dans son Poëme. Un autre motif de gratitude, & qui intéresse toutes les Nations, c'est que ces mêmes Ecrits ne respirent que l'humanité, l'amour de l'ordre & la gloire des Lettres.

Jamais Auteur de profession ne parla d'elles avec autant de transport & de dignité; jamais Philosophe, né parmi le Peuple, ne définit les droits du Trône avec plus de détachement; jamais simple Citoyen ne parut autant s'occuper du bonheur de la société. On y reconnoît enfin une ame supérieure à l'état le plus illustre, & qui eût illustré l'état le plus médiocre.

Pouvant se reposer sur les forces de son génie, le Roi de Prusse a peut-être marché avec trop de fidélité sur les traces de Boileau, de Rousseau, & surtout de M. de Voltaire. Il y a une façon d'imiter, qui doit se fondre dans l'esprit d'imitation; & le Monarque Poëte étoit capable, plus que tout autre, de réunir ces qualités; il n'avoit qu'à vouloir oublier ses modeles. Un habile Peintre, qui, en maniant le pinceau, tourneroit souvent la tête, pour considérer les chefs-d'œuvre des Raphaël & des Michel-Ange, prendroit insensiblement leur maniere, tandis qu'il pourroit en avoir une qui lui seroit propre. Quand on a les âîles & l'essor d'un aigle, on peut se dispenser d'imiter le vol des autres oiseaux.

M. L'ABBÉ DE L'ATTAIGNANT.

Les Pieces qui composent le Recueil de ses Poésies, qui ont paru d'abord en deux volumes, sous le titre de Pieces dérobées à un Ami; ensuite en quatre sous celui de Poésies de M. l'Abbé de l'Attaignant, en 1751 & 1755, n'ont été faites, dans quelques Sociétés particulieres, que pour l'amusement d'un petit nombre de personnes qui en étoient elles-mêmes ou l'occasion ou le sujet. L'esprit, la légéreté, la finesse, le naturel, la naïveté, l'enjouement, tout flatte ici le goût le plus délicat. Nouvel Anacréon, M. l'Abbé de l'Attaignant a chanté le vin, l'amitié & l'amour; ses vers sont les enfans du badinage; Bacchus a été son Apollon; la jeune Iris étoit sa Muse; & une table environnée d'amis, son cabinet ou son Parnasse. Poëte & Auteur, mais par un double prodige, Poëte sans fiel, & Auteur sans travail, jamais l'envie, la haine, l'animosité, la vengeance n'ont animé ses écrits; & si ses vers sont le fruit de ses veilles, c'est qu'il veilloit avec les plaisirs. Au reste, ce n'est pas toujours sur des matieres de pur badinage, qu'il a exercé son talent

pour la Poésie ; il a traité aussi quelquefois les sujets les plus graves & les plus élevés. Ses vers à la Reine, ceux qu'il a faits pour le Roi à son retour de l'armée, son Epître à M. l'Abbé G., son Hymne sur le Saint Sacrifice de la Messe, ses Cantiques spirituels, & d'autres Pieces dans le même genre, sont des preuves aussi certaines de l'élévation de son esprit & de la dignité de son style, que de son zele pour la gloire du Prince, & de son respect pour la Religion.

DES FORGES MAILLARD.

Cet Auteur auroit pu nous donner ses Poésies avec plus de choix & d'ordre; il a certainement du génie, du naturel, de la vérité, de la chaleur, des connoissances, un caractere d'esprit & de style qui lui appartient; il est digne d'occuper une place sur notre Hélicon; il l'auroit au sommet, s'il eût plus corrigé, s'il eût moins cédé à sa facilité, s'il eût, en un mot, plus consulté le goût, cet arbitre suprême de notre Littérature. Comment, plein de la lecture des Anciens, n'a-t'il pas saisi ce secret, cette magie qu'ils possédoient à un degré supérieur?

M. L'ABBÉ CLÉMENT.

M. l'Abbé Clément, Chanoine de Saint-Louis du Louvre, dont les Poésies éparses dans le Mercure & dans divers Journaux, avoient été reçues du Public avec plaisir, a donné le Recueil de ses Œuvres en un volume *in*-12. Si cet Auteur eût voulu se livrer entiérement à la Poésie, il auroit pu se flatter d'obtenir les plus grands succès : il est au nombre de ces Philosophes aimables, qui ne prenant que la fleur de la Littérature, s'amusent plutôt qu'ils ne s'occupent

DESMAHIS.

Ses Poésies légeres égaleroient peut-être celles de Chapelle & de Chaulieu, si l'esprit n'y étouffoit trop souvent le sentiment. Ce défaut n'empêche pas qu'elles ne soient supérieures à tout ce qu'on a fait de nos jours en ce genre, pourvu qu'on excepte les Pieces fugitives de M. de Voltaire, & une grande partie de celles de M. Gresset & de M. le C. D. B. Il a sur-tout une tournure de pensée vive, naturelle & délicate. Sa versification est douce, har-

monieuse & facile; sa poésie est pleine d'images & d'agrémens. Sa morale est utile sans être austere; un peu trop voluptueuse sans être cependant libertine; philosophique, & jamais hardie ni indécente.

M. SEDAINE.

On trouve que M. Sedaine a de la facilité, de l'imagination, de la gaieté, tous les traits qui ornent le vrai talent. Son esprit part de son ame; & son ame ne peut que lui faire beaucoup d'honneur. Elle annonce un amour rigoureux pour la vérité, une haine contre tout ce qui peut blesser l'humanité, la saine raison. En un mot, M. Sedaine peut être compté parmi nos Poëtes agréables. On voudroit peut-être qu'il ne confondît pas quelquefois le naïf avec le bas. L'Epître à son habit, & ses Aveux poétiques, où il regne tant d'enjouement, pechent du côté de cette noblesse, que la délicatesse françoise admet pour un des premiers principes du bon goût. Notre plaisanterie est si tendre, si légere; c'est une fleur à laquelle le tact le moins appésanti, enleve son velouté & sa fraîcheur. Il arrive aussi à M. Sedaine de ne pas toujours employer l'expression propre.

M. DORAT.

On a nommé M. Dorat l'Ovide moderne; cette qualification me paroît juste à quelques égards: mais s'il a quelquefois saisi la maniere brillante de son modele, il ne s'est pas assez occupé d'en éviter les défauts; sa facilité l'égare; son imagination, toujours riante & gracieuse, lui représente souvent les mêmes objets; il se contente trop aisément de ses premieres idées; & son coloris le trompe alors sur le fonds même des pensées. Dans ses Fantaisies, où il a certainement un cachet original, qui le distingue de la foule de ses imitateurs, il se permet des especes de boutades qui ont l'air de plaisanteries hazardées; il a trop sacrifié peut-être aux ridicules courans, que quelques mois emportent avec l'ouvrage, dont ils ont fait le succès éphémere. Mais ces défauts sont rachetés par l'abondance, la variété, l'invention, la connoissance du monde, le talent si rare de peindre les mœurs & les hommes, ce coloris frais, & surtout l'élégance, la gaieté, le goût qui caractérisent cet Ecrivain.

M. DE SAINT MARC.

On connoiſſoit déja pluſieurs Pieces fugitives de M. de Saint Marc, inſérées dans divers Recueils, & ſurtout ſon Opéra d'Adele, où il a repréſenté avec tant d'intérêt & de magnificence, la plupart des rits & des cérémonies de l'ancienne Chevalerie : le ſuccès de ces différens Ouvrages a dû le déterminer à réunir en un volume, toutes les poéſies échappées à ſes momens de loiſir. Cette collection dont la variété augmente encore le prix, eſt diviſée en Epîtres, en Pieces Anacréontiques & en Contes. Chaque genre eſt traité avec l'eſprit qui lui convient, avec la couleur qu'il exige. Une gaieté douce, une philoſophie aimable, des portraits piquans de nos mœurs & de nos ridicules, ſe font remarquer dans les Epîtres. Les Pieces Anacréontiques ont toutes les graces & toute la molleſſe du genre : quant aux Contes, ils ſont remplis de préciſion ; & la liberté que permet cette ſorte de poéſie, ne dégénere jamais en licence ; ce ſont des traits rapides, qui font ſourire l'eſprit

ſans alarmer la pudeur, & ſe gravent dans la mémoire ſans y laiſſer des traces dont la décence ait à rougir. Dans l'Epître ſur la Chevalerie, qui ouvre ce Recueil, on retrouve à tout moment ce ton de franchiſe & de nobleſſe, que nos Ecrivains ont abſolument perdu : tout y naît du ſujet ; & tout y reſpire la ſenſibilité qu'il annonce.

On peut placer au rang des Epîtres, qui, dans ces derniers temps, ont eu du ſuccès parmi nous, celles de MM. Greſſet, de Voltaire, Marmontel, d'Arnaud, Bernard, Deſmahis, Thomas, Barthe, Dorat, de la Harpe, l'Abbé de l'Iſle, Colardeau, de Champfort, &c.



§. XI.

RECUEILS DE POÉSIES.

FABLIAUX.

LE Comte de Caylus, dont on a connu le goût, l'esprit & les lumieres, a le premier tiré de l'oubli nos anciens Contes ou Fabliaux, ensevelis dans de vieux Manuscrits, que conservent encore quelques Bibliotheques. Dans un Mémoire qu'il lut, il y a quelques années, à l'Académie des Inscriptions, dont il s'est toujours montré un des Membres les plus laborieux, il fit voir l'origine, la nature, les propriétés de ce genre d'ouvrage, & en donna des extraits agréables & amusans qui ranimerent l'attention des Gens de Lettres sur ces vieilles Poésies. M. de Barbasan, qu'un goût particulier & une longue étude des antiquités de notre langue, avoient familiarisé avec ces sortes de productions, a saisi cet instant favorable pour donner au Public trois volumes de ces Contes anciens, dont plusieurs, au langage près; pourroient encore faire honneur

à nos meilleurs Poëtes. On a aussi fait imprimer à Lausanne un Recueil *in*-12 des extraits de quelques Poësies des XII, XIII & XIVe siecles, tirées des anciens Manuscrits de la Bibliotheque de Berne.

PARNASSE CHRÉTIEN.

C'est le titre d'un Recueil *in*-12, de différentes Pieces de poésie françoise, & de divers Auteurs, sur des sujets de morale & de religion. Le but du Compilateur a été d'en former un cours de Théologie poétique & chrétienne. Pour y parvenir, il n'a eu besoin que d'arranger ces différens morceaux, selon l'ordre des matieres, & d'observer le plan déja suivi dans un autre Recueil en deux volumes, imprimés autrefois sous le même titre, & dont on a tiré plusieurs Pieces insérées dans celui-ci. Le Collecteur qui a rassemblé les richesses poétiques qui composent ce pieux trésor, les a prises dans tous les ordres de de la société, sans distinction d'âge, de sexe, de façon de penser, &c, &c. On voit, au Parnasse Chrétien, le Jésuite à côté du Pere de l'Oratoire; un Religieux à côté d'une jolie femme; un

Homme du Monde avec un Homme de College; un Comédien avec un Abbé; & M. Lefranc à côté de M. de Voltaire. Il résulte de ce singulier assortiment, une collection nécessairement variée, & par-là même assez agréable.

COLLECTION CHOISIE.

Le Fort de la Moriniere, à l'imitation des Solitaires de Port-Royal, a fait une Collection choisie des plus beaux vers sur la Religion & la Morale, répandus dans différens Recueils, & composés par nos plus fameux Poëtes. Malherbe est le premier dont il emprunte les productions. A l'exemple des Compilateurs de Port-Royal, il a fait quelques changemens dans les vers de cet Auteur & des autres Poëtes de son temps. Plusieurs personnes n'approuvent pas ces rajeunissemens; & elles auroient raison s'il s'agissoit de vers que tout le monde pût lire, entendre & goûter. En pareil cas, il faut que chaque Auteur nous parle son langage; changer ses expressions, c'est changer ses pensées; & le corriger, c'est le défigurer. Comme M. Le Fort a pris assez rarement cette hardiesse, on ne lui en doit pas

faire un grand crime, d'autant plus que la compilation de Port-Royal lui a servi de modele. Au reste, il a fait un heureux choix des vers de piété contenus dans le Recueil des poésies de Malherbe. Il semble que pour ne point faire de jaloux, le Compilateur ait voulu donner place indifféremment dans sa collection à tous ceux qui, depuis Malherbe, ont publié quelques vers moraux ou chrétiens, pour peu qu'il eût quelque génie poétique. Pour moi, j'ai toujours trouvé dans Godeau, dont les vers tiennent ici une fort grande place, des images sans imagination, des définitions & non des pensées, plus d'enflure que d'élevation, de beaux vers sans génie, une insipide uniformité; enfin un assez bon versificateur, & un Poëte médiocre.

Je voudrois qu'il eût resserré Godeau, & supprimé d'Heauville & Cotin, pour ménager plus de place à d'autres, & surtout à Pelisson. On trouve à quelques pages des notes critiques de M. Le Fort sur certains vers qu'il a recueillis. Il en auroit pu faire de semblables presque à toutes les pages; mais son principal but a été d'édifier; ce qui n'a rien de commun avec la critique.

TRÉSOR DU PARNASSE.

Le Trésor du Parnasse, ou le plus joli des Recueils, est formé de plusieurs petits volumes, chacun d'environ 325 pages, très-élégamment imprimés. On y a rassemblé plusieurs Pieces de vers fugitives de nos Poëtes modernes. Il seroit à souhaiter que le goût eût présidé à la collection avec autant de soin, qu'à la partie typographique. A côté des noms de MM. Rousseau, Voltaire, Piron, Saint-Lambert, Bernard, Colardeau, Dorat, Robé, Favart, &c, on lit ceux de MM. Linant, du Radier, &c. On voudroit encore que l'Editeur se fût borné à un genre de Poésie; qu'il se fût contenté de recueillir ces bagatelles brillantes & légeres, qui sont les fleurs du Parnasse. On voit avec peine, parmi des morceaux faits pour amuser, des Odes sur la Guerre, sur la Foudre, sur la passion du Jeu, &c. Il ne falloit pas non plus nous redonner le Poëme des Cerises renversées de Mademoiselle Cheron, qui, depuis le Vert-Vert, a perdu le peu de mérite qu'il pouvoit avoir usurpé. Les Epigrammes du grand Rousseau sont dans la bouche de tout le monde; &

l'on ne s'attendoit pas à les revoir dans ce Recueil.

PORTE-FEUILLE D'UN HOMME DE GOUT.

On voudroit trouver dans deux ou trois volumes, tout au plus, les morceaux les plus exquis de nos meilleurs Poëtes dans le genre des Pieces fugitives & légeres, sans aucun mêlange de Pieces médiocres; & c'est le but qu'on s'est proposé en rassemblant, dans trois tomes seulement, tout ce que notre Parnasse a produit de plus parfait en ce genre, depuis Marot jusqu'à nos jours. On a voulu donner aux Gens de goût un Porte-feuille choisi, où se trouvassent réunis tous les morceaux de Poésie fugitive, que la Postérité & les Connoisseurs ont marqués du sceau de l'immortalité; & l'on ne craint point d'assurer qu'aucun Recueil ne présente un si grand nombre de ces sortes de Pieces. Peut-être y en a-t'il quelques-unes, qui ne seront pas du goût de tout le monde; mais nous croyons qu'il en est peu, parmi celles qui peuvent plaire généralement à tout le monde, qui aient été omises dans cette collection. Le suc-

cès de la premiere édition, qui n'étoit d'abord qu'en deux volumes, a fait faire de nouvelles recherches pour rendre ce Recueil de plus en plus digne du Public. On a trouvé, soit dans les Pieces anciennes, qui avoient été omises, soit dans les nouvelles, de quoi composer trois tomes, qu'on peut regarder comme la collection la mieux choisie & la plus complette.

ALMANACH DES MUSES.

C'est le titre d'une brochure annuelle, où l'on recueille une partie des vers bons ou mauvais, qui ont paru, ou qui n'ont pas paru dans l'année; & le tout s'appelle Choix de Poésies fugitives; cependant il s'en faut, que ce choix soit toujours heureux. Il y a quelques morceaux très-jolis, beaucoup de très-médiocres, & beaucoup de mauvais. Ce Recueil paroît fait sur-tout pour les Provinces, où l'on est avide des productions de la Capitale. A Paris tous les Amateurs, tous les Curieux ont dans leur porte-feuille ce qui mérite d'être lu dans cet Almanach; mais ce qu'ils n'ont pas, & qu'ils n'auront jamais, ce sont les notes critiques mises au bas de chaque Piece. Il

paroîtroit plus naturel que l'Auteur s'en rapportât au Lecteur, & ne l'avertît pas du plaisir ou de l'ennui qu'il doit éprouver. Ce n'est pas tout; ce même Auteur juge, en une ligne ou deux, tous les Ouvrages de Poésie, en quelque genre que ce soit, qui ont été publiés dans l'année.

ANTHOLOGIE FRANÇOISE.

M. Monet, ancien Directeur de l'Opéra-Comique, a rassemblé tout ce que le Génie Chansonnier de la France a produit de plus galant, de plus délicat, de plus plaisant & de plus gai, depuis le commencement de notre Poésie jusqu'à ce temps, & en a formé quatre volumes *in*-8°, publiés en 1765, sous le titre d'*Anthologie Françoise.* Tous les genres entrent dans ce nouveau choix: Chansons tendres, Chansons de table, Duo, Trio, Parodies, Romances, Pastorales, Rondes, Chansons historiques, Moralités, Vaudevilles, &c. On y voit par conséquent les progrès de la Chanson françoise dans ses divers âges & dans toutes ses variétés. Il y a de petites remarques pour expliquer l'historique de certains couplets, & faire con-

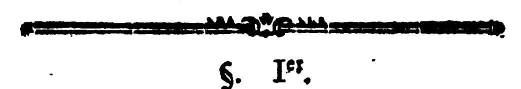
enfans mêmes savent par cœur les Poésies de ces deux Ecrivains. Jamais on ne trouve dans cette collection les mêmes noms à côté les uns des autres; jamais l'Editeur n'a fait suivre deux Pieces du même genre. A une Epigramme plaisante, il a soin de faire succéder un trait de morale plein de force, ou un sentiment doux & agréable. Après une boutade de mauvaise humeur, comme il en échappe souvent à Malherbe & à Gombaud, il place une Piece galante, un badinage fin & élégant, tels qu'il s'en trouve dans les Œuvres de Marot & de la Sabliere.





CHAPITRE II.

ÉCRITS SUR LA POÉSIE FRANÇOISE.



§. Ier.

OUVRAGES HISTORIQUES.

MERVESIN.

Il ne faut pas remonter plus haut que le commencement du dix-huitieme siecle, si l'on veut trouver quelque chose de raisonnable sur l'Histoire de notre Poésie. Ce fut en 1706, que l'Abbé Mervesin, de l'Ordre de Cluny, publia son Histoire de la Poésie Françoise, *in*-12. Ce livre ne peut être considéré que comme un essai. Il y a des digressions sur les Poëtes Hébreux, Grecs, Romains, sur les Bardes, sur les Druides; digressions très-inutiles & assez insipides. Ce que l'Auteur dit ensuite des Troubadours, n'est ni assez recherché, ni assez exact. Enfin lorsqu'il entre en matiere, il bronche

très-souvent ; & ses erreurs sont quelquefois très-grossieres.

L'ABBÉ MASSIEU.

Cet Ouvrage étant fort imparfait, M. l'Abbé Massieu crut pouvoir en entreprendre un autre sous le même titre. Il parut après sa mort en 1739, *in*-12. Ce livre est agréable par le choix avec lequel l'Auteur emploie ce que plusieurs Historiens ont écrit sur notre Poésie, ainsi que par l'élégante simplicité du style. Mais ce qu'il dit des progrès de la Poésie & du langage, n'est pas assez développé. Il laisse trop à faire aux Lecteurs, pour démêler les différens degrés de ces progrès. Il est tombé d'ailleurs dans plusieurs inexactitudes.

L'ABBÉ GOUJET.

L'Abbé Goujet les a évitées dans les dix derniers volumes de sa Bibliotheque Françoise, qui roulent entierement sur l'Histoire de nos Poëtes. L'Abbé Massieu ne s'étoit pas assez étendu ; l'Abbé Goujet est tombé dans un défaut tout contraire. Le Public fut dégoûté des détails ennuyeux qu'un pareil plan entraî-

noit. L'Auteur en eſt reſté à Scarron. S'il avoit conduit ſon Ouvrage juſqu'à nos jours, il eſt à croire qu'il lui auroit fallu, pour les ſeuls Poëtes François, plus de trente volumes. Il eſt d'autant plus fâcheux que l'Abbé Goujet n'ait pas ſu ſe borner, qu'il étoit très-capable de faire des recherches profondes, & qu'il étoit auſſi exact que laborieux. Il a rectifié un aſſez grand nombre d'erreurs échappées à d'autres Ecrivains, mais ſans s'écarter de la modération qui faiſoit ſon caractere.

M. BROWN.

Un Docteur Anglois, M. Brown, a publié une Hiſtoire de l'origine & des progrès de la Poéſie dans ſes différens genres, que M. Eidous a traduite & augmentée de notes hiſtoriques & critiques, en un volume in-8°. 1767. Cet Ouvrage eſt rempli de recherches & de critique; l'opinion de l'Auteur ſur l'origine & les progrès de la Poéſie, eſt préſentée de la maniere la plus vraiſemblable; il eſt difficile de ne pas ſe laiſſer ſéduire par ſes raiſonnemens; ils ſont ſimples & toujours fondés ſur des faits. Un peu plus d'ordre & d'étendue dans

quelques parties, rendroit certainement ce livre un des meilleurs qu'on pût nous donner sur cette matiere; le Traducteur y a suppléé quelquefois par des notes très-bien faites; on voudroit qu'il en eût augmenté le nombre.

MM. PARFAIT.

L'Abbé Goujet ne parle pas, dans sa Bibliotheque, des Poëtes dramatiques. Leur Histoire avoit été entreprise, dès l'année 1734, par Messieurs Parfait; ils donnerent successivement quinze volumes sous le titre d'Histoire du Théâtre François. Ces Auteurs méritent, sans doute, des louanges pour avoir cultivé un champ qui avoit été jusqu'à eux presque inculte. Ils donnent suivant l'ordre des temps, les Vies des plus célebres Poëtes dramatiques, des Extraits exacts & un Catalogue raisonné de leurs Pieces, accompagnés de notes. On voit qu'ils possedent parfaitement leur matiere, & qu'ils n'ont rien négligé pour faire des recherches curieuses & exactes. Quant au style, il pourroit y avoir plus d'élégance & d'agrément.

MAUPONT.

MAUPONT.

En 1733, un an avant que Messieurs Parfait publiassent le premier volume de leur Histoire, M. Maupont avoit mis au jour la Bibliotheque des Théâtres, ou Catalogue alphabétique des Pieces dramatiques. Ce Livre orné de diverses Anecdotes sur les Auteurs, fut bien reçu malgré les fréquentes erreurs qu'on y trouve.

BEAUCHAMPS.

Les Recherches sur les Théâtres de France, depuis 1161 jusqu'à présent, par M. de Beauchamps, à Paris, 1735, *in*-4°, peuvent être très-utiles à ceux qui aiment ce genre de Littérature. L'Auteur écrit agréablement ; & il seme ses Anecdotes de divers morceaux de Poésie, qui montrent communément une Muse facile.

D'ABQUERBE ET LÉRIS.

Nous avons deux Dictionnaires des Théâtres. L'un, par Messieurs Parfait & d'Abquerbe, 1756, 7 volumes *in*-12, à

eu peu de succès, parce qu'il y a beaucoup plus de choses ennuyeuses, que de traits curieux. L'autre, par M. de Léris, 1763, *in*-8°, est mieux fait; & chaque article est renfermé dans les bornes convenables.

M. DUREY DE NOINVILLE.

On a donné deux éditions d'une Histoire de l'Académie Royale de Musique, par M. le Président de Noinville, toutes deux in-8°, en 1752 & 1757. On y voit l'origine de ce Spectacle, avec la vie de Jean-Baptiste Lully, cet excellent Musicien, que l'on peut regarder comme le pere & le créateur de l'Opéra François. On y a joint l'abrégé de la Vie des Poëtes & des Musiciens qui ont travaillé pour l'Académie Royale de Musique, avec le catalogue de leurs Ouvrages; les particularités de la vie de quelques Acteurs & Actrices, qui sont morts, où l'on trouve plusieurs Anecdotes concernant l'Opéra; & pour donner une entiere connoissance de ce Spectacle, on a rapporté les noms de tous les Acteurs chantans & dansans depuis l'année 1660 jusqu'à présent, avec ceux des Directeurs & Inspecteurs, & les Or-

donnances, Arrêts, Réglemens & Privileges concernant l'Académie Royale de Musique, depuis son établissement, avec deux catalogues, l'un chronologique, l'autre alphabétique, de tous les Opéra qui ont été représentés, & repris à la Cour & à Paris.

DES BOULMIERS.

A ces deux Dictionnaires, on peut joindre l'Histoire Anecdotique & Raisonnée du Théâtre Italien, depuis son établissement en France jusqu'en 1769, en sept volumes in-12. Ce Livre contient les analyses des principales Pieces, & un catalogue de toutes celles qui ont été données sur ce Théâtre, avec les Anecdotes les plus curieuses & les traits les plus intéressans de la vie des Auteurs & des Acteurs. Il est écrit avec liberté, avec gaieté, mais avec trop de prolixité & de négligence.

L'Histoire du Théâtre de l'Opéra-Comique, publié en 1769, en deux volumes in-12, est de la même main que la précédente. Mais l'Auteur, feu M. des Boulmiers, s'étant plus resserré, a traité son sujet avec plus de sécheresse.

ANONYMES.

Ce n'eſt pas aſſez que nous ayions l'Hiſtoire de l'Opéra-Comique, nous avons encore celle des autres Spectacles de la Foire ; mais tous ces Ouvrages n'ont rien qu'on puiſſe comparer à deux Dictionnaires, qui renferment chacun trois volumes in-8°, dont l'un a été imprimé en 1775, ſous le titre d'*Anecdotes Dramatiques*, & l'autre en 1776, ſous celui de *Dictionnaire Dramatique.*

L'idée du Recueil d'Anecdotes ſur le Théâtre, avoit été fournie par feu M. Piron, qui en ſavoit un grand nombre, & qui lui-même étoit l'Auteur de pluſieurs bons mots & traits plaiſans ſur différentes Pieces qu'il avoit vu jouer.

Les Amateurs du Théâtre y trouveront ; 1°. le titre de toutes nos Pieces de Théâtre, depuis l'origine des Spectacles en France, juſqu'à l'impreſſion de ce Dictionnaire : Comédies Françoiſes, Opéra, Comédies Italiennes, Opéra-Comiques, on a tout raſſemblé ; 2°. les Pieces qui ont été jouées ſans être imprimées, ou qui ont été imprimées ſans être jouées, avec les dates de leurs repréſentations ou de leur impreſſion, & le nom de

leurs Auteurs; 3°. l'Hiſtoire de la plus grande partie de ces Pieces, dès qu'elle eſt intéreſſante & qu'elle peut contribuer à mettre au fait de certains événemens publics ou particuliers de l'Hiſtoire Littéraire du temps, & de ce qui concerne les Auteurs, les Acteurs & même les Spectateurs; 4°. les bons mots, les plaiſanteries, les vers, les épigrammes, les chanſons que ces Pieces ont pu fournir, ſoit à la repréſentation, ſoit après l'impreſſion, ce qui ne fait pas la moindre partie ni la moins piquante de ce Recueil. Enfin on y trouve des Anecdotes des Théâtres anciens ou étrangers, autant qu'on en a pu recueillir; & tout cela forme un tableau général des Spectacles de toutes Nations, tant anciennes que modernes.

Mais il faut convenir que, comme il n'y a point de peuple qui ſoit plus avide des plaiſirs du Théâtre, que les François, il n'y en a point non plus, chez qui l'on puiſſe raſſembler plus de traits ſinguliers & plaiſants ſur cet objet: c'eſt peut-être dans ces Anecdotes Dramatiques, mieux que dans toute autre Hiſtoire, qu'on verra le caractere badin & l'eſprit léger de notre Nation, dans tout ſon jour & dans ſon plus grand éclat.

Au reste, il ne faut pas croire que tout soit également agréable & amusant dans ce Dictionnaire. Il y a des choses qui plairont aux gens du monde, aux femmes, aux jeunes gens; il y en a qui n'intéresseront que les Gens de Lettres. Tout n'y est pas neuf; car on a été obligé de rapporter ce qui concerne les anciennes Pieces, & par conséquent de recueillir tout ce qui avoit été déja imprimé sur ce sujet, dans une infinité d'Ouvrages différents : mais ce qui ne sera pas nouveau pour quelques Lecteurs, le sera pour d'autres. Un livre comme celui-ci, doit être fait pour tout le monde, & sur-tout pour les gens qui lisent peu. C'est particulierement sur les Pieces de ce siecle, qu'on trouvera les Anecdotes les moins connues, ou qui ne le sont guere que de quelques personnes de la Capitale.

Le second Ouvrage dont nous avons à parler, est le Dictionnaire Dramatique, où l'on ajoute à l'annonce de chaque Piece, une analyse raisonnée & une critique de ces mêmes Pieces. C'est en quoi ce nouveau Dictionnaire Dramatique se distingue d'abord des autres Dictionnaires qui l'ont précédé; il a fallu sans doute beaucoup de lecture, de goût

& de précision, pour réduire dans très-peu de lignes, les caracteres, l'intrigue ou la fable d'une Piece souvent très-compliquée, & la présenter de maniere, que le Lecteur puisse juger du mérite ou de la foiblesse du Drame: il est vrai que les Rédacteurs du Dictionnaire ont quelquefois remplacé, par de simples réflexions, ce qui dans le plan réduit, auroit demandé trop de détail.

Ce travail peut être regardé comme la partie pratique de l'Ouvrage, qui se distingue encore des autres Dictionnaires, par une exposition sage, précise & discutée des regles dramatiques. Nous disons que cette partie théorique est discutée; parce que l'Homme de Lettres qui s'en est chargé, après avoir consulté les observations des grands Maîtres, les a souvent étendues, éclaircies, ou même combattues par des réflexions nouvelles, que la pratique ou un sentiment profond de l'Art lui a suggérées.

Ainsi ce nouvel Ouvrage présente, dans l'ordre alphabétique, ordre le plus commode pour satisfaire promptement la curiosité, & pour abréger la recherche, tout ce qui a été dit de plus essentiel & de plus intéressant sur le génie & le genre dramatique, avec des notices suf-

sisantes pour la connoissance de toutes les Pieces de Théâtre, & un catalogue des Auteurs qui ont écrit pour la Scene. Nous croyons que ce Recueil mérite d'autant plus d'être accueilli, qu'il manquoit dans le nombre des livres utiles; qu'il n'y en a point eu sous ce double aspect de la théorie unie à la pratique du Théâtre; qu'il est exécuté avec soin, & qu'il étoit desiré.

FONTENELLE.

Dans la foule d'écrits que je viens de faire connoître sur l'Histoire de notre Poésie dramatique, je ne sais comment l'Histoire du Théâtre François, par M. de Fontenelle, a pu m'échapper. Ce petit écrit est un des plus agréables de cet ingénieux Académicien. Ses recherches sont curieuses, ses réflexions judicieuses, ses anecdotes bien choisies; & le style a ces graces fines & piquantes, qui brillent dans tout ce qui est sorti de la plume de cet illustre Centenaire.

TITON DU TILLET.

Le Parnasse François de M. Titon du Tillet, doit terminer cette liste. On

ſait que ce célebre Amateur des Arts éleva un monument en bronze à la gloire des Poëtes & des Muſiciens François. Ce Parnaſſe eſt repréſenté par une montagne d'une belle forme & un peu eſcarpée. Louis XIV, couronné de laurier, une lyre à la main, y paroît ſous la figure d'Apollon. On voit, ſur une terraſſe, au-deſſous d'Apollon, les trois Graces repréſentées par Madame de la Suze, Madame des Houlieres, & Mademoiſelle de Scudéry. Huit Poëtes célebres du ſiecle de Louis XIV occupent une autre terraſſe qui regne autour de la montagne. Viennent enſuite des Génies, qui portent des médaillons repréſentant divers Poëtes & Muſiciens. L'Auteur de ce monument en a donné une deſcription in-folio, dans laquelle il a fait entrer la vie des hommes illuſtres, à la mémoire deſquels il l'a conſacré. Elle a paru ſous le titre de Parnaſſe François, à Paris, en 1732; & l'Auteur a publié enſuite divers Supplémens, qui n'ont pas été à l'abri de toute critique. M. Titon du Tillet a placé ſur ſon Parnaſſe des Poëtes médiocres; mais en blâmant, à quelques égards, le goût de l'Auteur, on ne peut que louer ſa belle ame. La Poſtérité le mettra au nombre de ces Ci-

toyens généreux, qui, malgré une fortune bornée, ont plus honoré & encouragé les Lettres, que plusieurs Souverains. Il n'est donc pas étonnant qu'il ait publié, après l'impression de son Parnasse, ses Essais sur les honneurs accordés aux Savans. Cet Ouvrage imprimé à Paris 1734, in-12, est curieux; c'est, pour ainsi dire, un abrégé de l'Histoire de la Littérature de tous les pays. Il auroit pu néanmoins retrancher plusieurs traits éloignés de son sujet. Les faits nécessaires en auroient été plus liés. A l'égard du style, l'Auteur paroît trop indifférent pour les transitions heureuses & pour la variété des expressions.



§. II.

OUVRAGES DIDACTIQUES

Sur différens genres de Poésie.

C'EST un principe établi, que nous avons, dans chaque Art, plus de préceptes que d'exemples. Les hommes ont plus de passion pour enseigner, que de talent pour exécuter. Ainsi plu-

ſieurs Ecrivains, incapables de faire deux vers, & de compoſer une harangue, nous ont accablés de Traités ſur la Poéſie & ſur l'Eloquence. Il y auroit donc de la folie à faire paſſer en revue tous ces Ouvrages calqués les uns ſur les autres, & qui, pour la plupart, ne ſont que des compilations de regles triviales, faites par des Ecrivains très-médiocres.

ARISTOTE.

On nous blâmeroit cependant, de ne pas faire connoître ceux qui méritent réellement d'être connus. Parmi les Anciens, Ariſtote, Philoſophe & Littérateur, inſtruiſit les Poëtes, après avoir donné des leçons aux Rhéteurs. Sa Poétique, traduite par Dacier, 1692, in-4°. contient les regles les plus exactes pour juger du Poëme héroïque & des Pieces de Théâtre. Ce livre a été le fondement de tous ceux qu'on a publiés depuis ſur la même matiere.

L'Art Poétique d'Horace eſt l'élixir des Réflexions d'Ariſtote ; nous avons fait connoître ce Poëme, en parlant des Poëtes didactiques.

RAPIN ET BUFFIER.

Le Pere Rapin, le Pere Buffier & d'autres Jésuites ont donné des Réflexions sur la Poétique ; mais elles sont fort négligées aujourd'hui, quoiqu'elles ne soient point sans mérite. On a fait mieux qu'eux, de nos jours ; & on a écrit plus agréablement.

L'ABBÉ DU BOS.

Les Réflexions sur la Poésie & la Peinture, en trois volumes in-12, par l'Abbé du Bos, ont eu beaucoup de Lecteurs. Les Savans se sont un peu refroidis, depuis quelque temps, pour cet Ouvrage. M. Dorat dit de lui, qu'il discute longuement tous les objets ; qu'il est ennuyeux par chapitres ; que Saint Cyprien, Saint Justin le Martyr, l'hérétique Tertullien, &c, sont mis à contribution par cet Auteur, pour appuyer des choses qui n'ont pas besoin d'autorité. Il est certain que l'Abbé du Bos est trop diffus ; mais ce défaut ne doit pas empêcher de reconnoître qu'il a eu des vues nouvelles sur bien des objets ; & ses réflexions sont encore très-utiles.

MALLET.

Les Principes pour la lecture des Poëtes de l'Abbé Mallet, sont le pendant de ses Principes pour la lecture des Orateurs. L'Auteur étoit un homme éclairé & philosophe.

ROLLIN.

Il y a dans le Traité des Études de Rollin beaucoup de choses relatives à la Poésie. Mais cet Auteur, abondant en belles paroles, est stérile en réflexions profondes. D'ailleurs il manque d'ordre.

M. L'ABBÉ BATTEUX.

Vous trouverez plus de logique, plus de détails, plus de véritable instruction dans le Cours de Belles-Lettres en quatre volumes in-12, par M. l'Abbé Batteux. Cet Ouvrage embrasse les Belles-Lettres françoises, latines & grecques; & pour former plus sûrement le goût des jeunes gens, l'Auteur fait la comparaison des Pieces de même genre dans les trois langues. Il commence

par établir des principes clairs ſur chaque genre de littérature; enſuite il inculque ces principes par une application ſuivie à des exemples ſenſibles. A la tête de l'Ouvrage, on trouve le Traité des Beaux-Arts, réduits à un même principe, qui eſt l'imitation de la belle nature; mais qu'eſt-ce que la belle nature? c'eſt ce que M. l'Abbé Batteux n'a point aſſez expliqué. La diction de tout l'Ouvrage eſt digne d'un Académicien, pure & conciſe, mais moins élégante, moins coulante, moins douce que celle de Rollin; & il regne dans le ſtyle un certain ton métaphyſique, qui y répand un peu de ſéchereſſe.

M. L'ABBÉ JOANNET.

Les *Elémens de Poéſie Françoiſe*, par M. l'Abbé Joannet, en trois volumes in-12, petit format, imprimés en 1752, nous paroiſſent le Traité le plus complet, le mieux raiſonné, le plus philoſophique, & en même temps le plus intéreſſant, le plus agréable, & par conſéquent le plus utile qui ait été fait ſur cette matiere. Il eſt vrai qu'il a beaucoup profité de ceux qui l'ont précédé. Les Maîtres les plus éclairés, les Poëtes

les plus généralement estimés, lui ont fourni les idées qui peuvent servir de préceptes, & les exemples qui en prouvent la solidité. Le méchanisme du vers par le Pere Buffier, l'Ouvrage du Pere du Cerceau sur les transpositions, les Réflexions de l'Abbé du Bos, celles de Rémond de Saint-Marc sur la Poésie, la Maniere de bien penser du Pere Bouhours, l'Art Poëtique de Boileau, & quelques autres Ouvrages d'Auteurs distingués par un mérite au-dessus de toute critique, sont les sources où il a puisé les régles qu'on trouvera dans ce Traité.

Il fait connoître d'abord, au Poëte qu'il veut former, quelle est la nature du vers, les loix auxquelles il est assujetti, & ce qui en fait les beautés & les défauts. Quand il a instruit son Disciple de ces premieres regles, il le fait entrer dans une carriere plus noble; il lui apprend à penser, à feindre, à enfanter des idées, & à produire une suite de vers propres à faire partie de quelque espece de Poésie. Enfin il lui explique la nature & les regles des diverses sortes d'Ouvrages, dans lesquels ces vers peuvent entrer. Le Lecteur s'apperçoit donc tout d'un coup, que ce

Traité doit être divisé en trois parties ; que la premiere renferme le méchanisme des vers françois ; qu'on expose dans la seconde, ce qui constitue l'essence de la Poésie ; & que la troisieme fait connoître les différences pieces qui se font en notre langue.

M. l'Abbé Joannet ne se contente pas de donner des regles seches de l'Art qu'il traite ; en homme de goût, il apprécie le mérite des Auteurs & de leurs Ouvrages ; & après en avoir porté un jugement général, il le confirme par des exemples particuliers, tirés de leurs propres écrits. Telle est la méthode qu'il observe dans toutes les parties de ses *Elémens*, dont chaque chapitre, chaque article, chaque paragraphe contient un petit discours préliminaire, où l'on explique l'origine, la nature & le caractere du genre de Poésie, qui en est le sujet. Voilà proprement ce qui distingue ce Livre de mille autres qui traitent de la même matiere ; mais qui lui sont fort inférieurs : j'ose assurer que celui-ci renferme tout ce qu'on peut dire de plus utile, de plus instructif, & de plus curieux sur la Poésie françoise. Ce Traité dit tout ce qu'il faut savoir à cet égard ; & l'on ne peut trop en recommander

la lecture, non-seulement à ceux qui commencent à étudier les regles de l'Art, mais à ceux mêmes qui y ont déja fait des progrès.

M. L'ABBÉ DE LA PORTE.

On peut joindre au Cours de Belles-Lettres de M. Batteux, l'Ecole de Littérature tirée de nos meilleurs Ecrivains, par M. l'Abbé de la Porte, en deux volumes in-12. Le Public a vu avec plaisir les préceptes de nos plus grands Maîtres réunis dans un seul corps d'ouvrage ; & comme on n'a presque pas touché au style des morceaux qu'on a rassemblés, il y a de la variété dans chaque chapitre. Plusieurs chapitres excellens, qu'on ne trouvoit que dispersés avant la publication de ce Livre, l'ont fait rechercher par ceux même, qui avoient déjà une partie de ce qu'il renferme.

M. MARMONTEL.

La *Poëtique Françoise* de M. Marmontel, en deux vol. in-8°, 1763, est pleine de finesse & de goût ; mais l'ordre que l'Auteur a suivi n'étant pas assez méthodique, on a de la peine à saisir tout ce que son

Livre offre d'ingénieux & de neuf. Le ſtyle n'eſt pas d'ailleurs entiérement exempt de néologiſme & d'affectation.

M. L'ABBÉ DE LA TOUR.

L'Art de ſentir & de juger en matiere de goût, par M. l'Abbé Seran de la Tour, en deux volumes *in*-12, 1762, eſt d'un homme d'eſprit, qui n'a pas des idées communes. Il y a dans cet Ouvrage de la netteté, de la préciſion, & le ſtyle eſt d'un Ecrivain exercé.

ANONYME.

On a donné en 1768, en trois volumes *in*-8°, un Dictionnaire Littéraire, à Avignon. C'eſt l'aſſemblage des articles de l'Encyclopédie, qui roulent ſur la Littérature. Il y a du bon dans ce Livre; mais pluſieurs articles importans ſont trop courts; & les articles peu intéreſſans paroiſſent trop longs.

M. L'ABBÉ SABATIER.

On préfere le Dictionnaire de Littérature, que M. l'Abbé Sabatier de Caſtres a donné en 1770, à Paris, en trois vo-

lumes *in*-8°. Ce Lexique, fait avec goût & avec méthode, présente d'un maniere claire & agréable, les principes qui forment le grand Ecrivain dans tous les genres.

M. GAILLARD.

On peut aussi se procurer la Poétique à l'usage des Demoiselles, par M. Gaillard, réimprimée plusieurs fois en deux volumes *in*-12. Ce Livre est d'autant plus cher aux Lecteurs François, que presque tous les exemples sont tirés des Ecrivains de la Nation.

M. CAILHAVA.

La plupart de nos jeunes Auteurs qui entrent dans la carriere dramatique, enflammés par quelques représentations théâtrales, & soutenus par la plus risible présomption, entreprennent de traiter un sujet, de tracer un plan, d'esquisser des scenes & des caracteres, sans connoître le cœur humain, la nature, les modeles; enfin sans avoir étudié cet Art, l'un des plus difficiles & des plus compliqués. Les quatre volumes *in*-8°, que M. Cailhava a publiés sur cette matiere, le mettront à l'abri de tout

reproche à cet égard. Il paroît qu'il s'est attaché, depuis long-temps, à suivre les progrès que l'on a faits dans la Comédie chez les différens Peuples, à observer les effets du Théâtre, à lire tous les Auteurs Comiques, Anciens & Modernes; à les analyser, & particuliérement l'illustre Moliere, qui les a tous laissés bien loin derriere lui. En un mot, l'ambition de M. Cailhava, en publiant ce Recueil d'Observations, est d'être utile, non-seulement aux Amateurs, aux Acteurs, mais encore à ses jeunes Rivaux. Il veut faire avec eux, ce qu'il appelle un cours de Comédie. Son Ouvrage est très-utile, très-méthodique, très-bien fait. L'Auteur est toujours dans les bons principes, & si j'ose parler ainsi, dans l'orthodoxie comique : il y a cependant quelque chose à redire au sujet du style dont M. Cailhava s'est servi; il a cru devoir choisir celui de la Comédie, ou le style familier; peut-être ne faut-il pas l'en blâmer : mais il auroit certainement dû éviter les expressions basses & incorrectes, qui ne sont excusables dans aucune espece d'Ouvrage, à plus forte raison dans un Livre élementaire. Ce qui blesse le plus dans celui de M. Cailhava, est l'abus excessif des citations.

Je ſuis perſuadé qu'il s'y trouve plus de cinq cens pages de Moliere, copiées de côté & d'autre.

M. LACOMBE.

Nous avons encore la Poétique de M. de Voltaire, ou Obſervations recueillies de ſes Ouvrages, par M. Lacombe, 1766, deux parties *in*-8°. Cet Ouvrage n'eſt pas une compilation informe; il eſt fait avec intelligence. Il y a de la méthode, du travail & du goût. Le Rédacteur, connu lui-même par ſon Dictionnaire des Beaux-Arts, peut être compté parmi les Auteurs qui ont le mieux écrit ſur la Littérature.

C'eſt par lui que nous finiſſons cette liſte. Les excellens Ecrivains lus & relus, contribuent plus à former le ſentiment, le jugement & le goût, que tous les écrits didactiques. Ainſi, il faut lire les bons modeles, encore plus que les bons préceptes. On doit pourtant ſavoir gré à ceux qui travaillent à former notre eſprit & notre raiſon; mais il ne faut pas les placer dans le rang qu'occupent nos grands Ecrivains. Il eſt beau de conſeiller; il eſt plus beau d'exécuter.



CHAPITRE III.

DES ORATEURS ANCIENS ET MODERNES.

§. I[er].

ORATEURS ANCIENS.

L'ART de l'Eloquence, cultivé avec tant d'ardeur par les Grecs & les Romains, a fait quelquefois chez eux moins de bien que de mal. S'il y avoit des Orateurs qui inspiroient des desseins justes & honnêtes, qui fournissoient des vues utiles pour l'avantage du genre humain, on en voyoit aussi, qui ne servoient que leur ambition particuliere, qui flattoient & qui condamnoient sans raison, qui souffloient le feu de la discorde entre leurs Concitoyens, qui échauffoient & éternisoient les haines nationales au mépris de l'humanité. Leur éloquence étoit venale ; le desir de parvenir à quelque place les portoit

à la Tribune pour défendre sans pudeur des Scélérats puissans, ou pour accuser des gens de bien sans appui.

Mais de quelques écueils que fût semée la carriere du Barreau à Athenes & à Rome, tous n'y échouerent pas; & quelques-uns montrerent des vertus.

Periclès, qui fut comme son Fondateur à Athenes, n'eut à se reprocher que son ambition. Thucydide nous a conservé un de ses Discours, qui est remarquable par la force des pensées & l'énergie des expressions.

Lysias se distingua par sa clarté, la délicatesse, la précision. Il s'attachoit presque uniquement à prouver; mais il ne brilla pas autant que Periclès.

Isocrate, qui vint après eux, charma par un Discours nombreux & cadencé, & sur-tout par cette douce harmonie, qui a tant de pouvoir sur les ames. Son Discours aux Athéniens pour les exhorter à la paix, est célebre dans l'Histoire. Cette Piece d'éloquence, que le temps a respectée, peut nous donner une juste idée de sa Harangue sur les devoirs de la Royauté, adressée à Nicoclès, Roi de Salamine, & qui procura à son Auteur un présent de vingt talens. Il seroit à

souhaiter que quelqu'un de nos Ecrivains du premier genre eût mis en françois tous les Discours de ce célebre Orateur; mais nous n'en avons que quelques-uns traduits assez foiblement par Giry, du Ryer, Regnier des Marais, Morel de Breteuil, &c, &c.

DÉMOSTHENES.

On s'est plus attaché à Démosthenes, le Prince de l'Eloquence grecque. On sait que ce célebre Orateur n'atteignit à la perfection de son art, qu'à force de travail. La nature avoit mis, ce semble, des barrieres entre lui & l'éloquence; il triompha de ces obstacles par sa patience. Il fit entendre sa voix éloquente aux Athéniens, tandis que Philippe attaquoit leur liberté & celle de toute la Grece. Il employa toutes les ressources de son art, pour faire prendre des résolutions vigoureuses contre ce Prince ambitieux; mais il adressoit la parole à l'amour de la patrie; & cette passion des grandes ames n'échauffoit plus le cœur des Athéniens. S'ils avoient pu être remués, ils l'auroient été par Démosthenes. Ce n'est pas au langage que cet Orateur s'attache; il s'abandonne à son

son enthousiasme, & dédaignant la froide élégance, il exprime tout avec une énergie qui lui est propre. Jamais homme n'a donné à la raison des armes plus pénétrantes, plus inévitables. La vérité est dans sa main un trait perçant qu'il manie avec autant d'agilité que de force, & dont il redouble sans cesse les atteintes; il frappe sans donner le temps de respirer; il pousse, presse, renverse, & ce n'est pas un de ces hommes qui laissent à l'adversaire terrassé le moyen de nier sa chûte. Raisonnemens & mouvemens, voilà toute l'éloquence de Démosthenes: son style est austere & robuste, tel qu'il convient à une ame franche & impétueuse: il ne s'occupe jamais à parer sa pensée, ce soin semble au-dessous de lui; il ne songe qu'à la porter toute entiere au fond de votre ame: nul n'a moins employé les figures de la parole, nul n'a plus négligé les ornemens: mais dans sa marche rapide il entraîne l'Auditeur où il veut; & ce qui le distingue de tous les Orateurs, c'est que l'espece de suffrage qu'il arrache, est toujours pour l'objet dont il s'agit, & non pas pour lui. On diroit d'un autre: « Il parle bien »; on devoit dire de Démonsthenes: « Il a raison ».

En général les Harangueurs anciens ſont verbeux ; mais ils le ſont avec cette majeſté, cette harmonie, cette vivacité de couleurs, cette abondance d'images qui fait tout pardonner. D'ailleurs comme ils parloient les deux plus belles langues qui aient jamais été dans la bouche des hommes, on ne s'apperçoit de ce défaut que lorſqu'on lit leurs Traducteurs.

ESCHINE.

Démoſthenes eut un rival dans Eſchine, Orateur plus orné, plus élégant, mais moins véhément, moins ſerré, & qui n'avoit pas le grand art de ſon émule, d'exciter les paſſions & les mouvemens qu'il vouloit. Eſchine fut toujours aſſez généreux pour rendre juſtice aux talens de Démoſthenes; mais il ne le fut pas aſſez, pour voir ſans envie les diſtinctions que ſon mérite lui attiroit.

Les chefs-d'œuvre des deux Orateurs, diſons mieux du Barreau d'Athenes, ſont les Harangues de la Couronne. Voici le ſujet de ces fameux Plaidoyers. Créſiphon ayant décerné à Démoſthenes une Couronne pour récompenſe de ſes ſervices, Eſchine, rival & ennemi de l'Ora-

teur, s'éleva contre ce décret, accusa celui qui l'avoit porté, & attaqua personnellement Démosthenes. Cette intéressante cause fut plaidée dans le temps qu'Alexandre conquéroit l'Asie. Eschine succomba & fut exilé; Démosthenes obtint le triomphe que son éloquence méritoit autant que ses services.

TRADUCTIONS.

Ces deux Discours ont été traduits en françois par plusieurs Auteurs différens : d'abord par Tourreil, dont la version est foible; ensuite par M. l'Abbé Millot, dont la Traduction a été imprimée à Lyon en 1764, *in*-12. Celle-ci est faite avec soin & bien écrite; mais on desireroit qu'elle fût plus animée, que l'Auteur se fût rendu plus maître des tours de son original, & que sans perdre de vue son modele, il l'eût dessiné plus librement.

C'est l'attention qu'a eu M. l'Abbé Auger, Auteur d'une Traduction publiée à Rouen, 1768, *in*-12, & d'une autre plus complette, in-8°. cinq vol., 1776. Le génie grec y est mieux conservé que dans les autres versions; mais on

sait combien la langue françoise est inférieure à la grecque.

Eschine, après avoir lu, dans son Ecole de Rhodes, la Harangue de Démosthenes, dit à l'Assemblée qui l'applaudissoit : « Eh ! que seroit-ce donc, » si vous l'aviez entendu lui-même » ? Ce mot peut s'appliquer à toutes les versions de ce genre ; je dirois volontiers des meilleures : « Que seroit-ce, si » vous entendiez l'original » ? Le mérite de tout Traducteur se réduit presque, par le défaut de nos langues modernes, à être exact, précis & fidele.

C'est celui des Philippiques de Démosthenes & des Catilinaires de Cicéron, traduites par M. l'Abbé d'Olivet, de l'Académie Françoise, à Paris, 1765, *in*-12. Ces Traductions des meilleurs modeles de l'Eloquence grecque & latine, si dignes elles-mêmes d'en servir en leur genre, soit pour la fidélité de l'interprétation, soit pour la pureté du style, l'élégance & la netteté de la diction, n'ont pas besoin de nos éloges : elles sont assez recommandées par l'estime & par l'accueil constant du Public. Personne n'ignore que les Philippiques sont quatre Discours que Démosthenes prononça devant le Peuple d'Athenes contre Phi-

lippe, Roi de Macédoine, qui vouloit assujettir la Grece. Ceux qui pourront conférer le texte de Démosthenes, avec le langage que lui fait parler le Traducteur, verront bien que l'Abbé d'Olivet n'a pas cherché, comme Tourreil, qui avoit traduit les Philippiques avant lui, à lui donner de l'esprit, mais à représenter fortement & naïvement son vrai caractere.

CICÉRON.

L'Abbé d'Olivet, à qui nous devons cette version, avoit un amour de préférence pour Cicéron, qu'il regardoit comme le Prince de l'Eloquence latine. On avoit vu à Rome des Orateurs distingués, Antoine, Crassus, Cotta, César, Brutus; mais lorsque Cicéron parut, on sentit qu'on n'avoit encore rien entendu de pareil. Il fut élevé sous les yeux de Crassus qui lui traçoit le plan de ses études, & lui ouvroit toutes les grandes sources de l'Eloquence. Après avoir suivi les meilleurs Maîtres qui fussent pour-lors à Rome, il alla dans la Grece pour se perfectionner dans cette ancienne Patrie des Arts. Il avoit de grandes obligations à la nature, qui avoit beaucoup fait pour lui; cepen-

dant il sentoit qu'il faut la seconder par un travail assidu, & qu'on ne peut parvenir au grand, si l'on n'est animé d'une passion qui tienne de l'enthousiasme. La gloire de l'éloquent Hortensius piqua son émulation; & il n'épargna rien pour obtenir les mêmes éloges. Bientôt ses vues s'étendirent; & il laissa son rival bien loin derriere lui. Cicéron connoissoit tous les styles; & il les employa tous avec le succès le plus marqué. Il s'appliqua à réunir deux choses qui vont rarement ensemble, la force & les graces. En un mot, Cicéron fut à Rome ce que Démosthenes avoit été à Athenes. S'il est vrai, comme quelques-uns l'ont écrit, qu'il n'ait ni le nerf, ni l'énergie, ni, comme il l'appelle lui-même, le tonnerre de Démosthenes; il le surpasse par l'abondance & l'agrément de la diction, par la variété des sentimens, & sur-tout par la vivacité de l'esprit. Les expressions, en passant par son imagination féconde & brillante, prenoient cette couleur d'urbanité Romaine, dont il est le modele le plus parfait.

TRADUCTIONS.

Nous avons eu plusieurs Traducteurs

des Harangues de Cicéron : Duryer, dont le ſtyle a vieilli ; Gillet, dont la verſion eſt foible ; l'Abbé de Maucroix qui s'étant preſque toujours exercé ſur des ſujets où il ne falloit qu'un ſtyle doux & tempéré, n'avoit pu prendre un ſtyle plus oratoire & plus nerveux ; enfin l'Abbé d'Olivet, dont nous avons fait connoître la Traduction des Catilinaires, & qui nous a donné auſſi quelques morceaux des Oraiſons contre Verrès.

Villefore.

Mais aucun de ces Auteurs n'a traduit toutes les Oraiſons de Cicéron. Cette entrepriſe étoit réſervée à Bourgoin de Villefore, qui a tranſmis dans notre langue cinquante-neuf Harangues de ce célebre Orateur. Sa verſion parut en 1731, à Paris, en huit volumes *in*-12. Ce qui a dû rendre ſon travail plus pénible, ce ſont les principes qu'il s'eſt faits ſur la Traduction en elle-même. Il croit, par exemple, que lorſqu'il s'agit de Harangues & de Plaidoyers, c'eſt peu faire, que de rendre fidellement le ſens du texte ; mais qu'il faut encore, autant que la diffé-

rence des deux langues le peut souffrir, traduire le tour que l'Orateur donne à ses pensées & à la variété de ses mouvemens. Suivant ce principe, Villefore a conservé les dénominations usitées chez les Romains. Il a poussé cette fidélité d'interprétation, jusqu'à traduire à la lettre certaines expressions injurieuses, que les honnêtes gens parmi nous n'emploient gueres en public, même dans les plus fortes invectives : telles sont celles de *Hellus*, de *Bellua*, de *Carnifex*, que Cicéron met en œuvre contre Verrès, contre Pison, contre Antoine, & que Villefore rend tout simplement par celles-ci, brutal, bête-féroce, bourreau, &c. Malgré cette fidélité scrupuleuse, sa version n'occupe pas le premier rang ni même le second. Le style, quoiqu'exact en lui-même, n'est pas toujours assez coulant; il rampe même quelquefois; dans d'autres endroits il paroît embarrassé. Je mets beaucoup au-dessus le style des Catilinaires traduites par l'Abbé d'Olivet. Pour ce qui est de l'exactitude de la Traduction de Villefore, cet Ecrivain n'a pas toujours bien pris la pensée de son Auteur, même dans les endroits où il n'est pas question d'érudition, ni d'une grande connoissance de

l'Antiquité. Ce n'est point à tort qu'il se montre reconnoissant dans sa Préface, des secours qu'il a reçus de tous ceux qui ont donné en françois quelqu'une des Harangues de son Auteur. Quand ces secours lui manquent, on s'en apperçoit aisément.

M. de Wailly.

On a donné nouvellement une édition des Oraisons de Cicéron mises en françois. Ce n'est point, à proprement parler, une Traduction nouvelle, mais une révision de l'ancienne, & principalement de celle de Villefore: cette révision a été faite avec beaucoup de soin, par M. de Wailly, qui l'a retouchée d'un bout à l'autre, & il n'y a guère de page, où il n'ait fait des changemens plus ou moins considérables. Il s'est proposé de rendre cette Traduction plus littérale, plus exacte & plus utile aux jeunes Maîtres, qui par état sont obligés d'expliquer les admirables Discours de l'Orateur Romain. M. de Wailly a très-bien réussi; il a corrigé beaucoup de contre-sens échappés à Villefore, & aux Auteurs des anciennes Traductions.

Les Philippiques de Démosthenes & les Catilinaires de Cicéron, traduites par le feu Abbé d'Olivet, forment un quatrieme volume qui est la suite des trois donnés par M. de Wailly. Il n'a pas osé toucher à l'excellente version d'un Interprête aussi estimable que l'Académicien François. Ce quatrieme volume, qu'on s'est contenté de réimprimer dans le même format, avec les mêmes caracteres & le même papier que les trois des Oraisons choisies, se vend chez le même Libraire.

AUTRES ORATEURS LATINS.

Les Anciens étoient naturellement si éloquens, qu'ils portoient ce talent jusques dans l'Histoire. Tout le monde connoît le livre classique intitulé, *Orationes ex Historicis latinis collectæ.* On sait que c'est un choix de Harangues diverses, & d'autres Discours tirés des quatre principaux Historiens latins, de Salluste, Tite-Live, Tacite & Quinte-Curce. Ces Harangues, sans avoir tout l'appareil oratoire des Plaidoyers de Cicéron, sont autant de morceaux d'éloquence, où respire, sous des traits mâles, le véritable génie de Rome. L'Historien n'étant plus échauffé

par la présence des objets, ni par les intérêts actuels qui s'éteignent avec les passions qui les font naître, ne pouvoit qu'en retracer le tableau : mais avec quelle grandeur, quelle noblesse, quelle fierté, quelle force, quel sens, Salluste & Tite-Live tracent-ils ces peintures ? C'est ce qu'on verra encore mieux que je ne saurois le dire, dans le Recueil cité, qui a été traduit par M. l'Abbé Millot, sous le titre de Harangues choisies des Historiens latins, à Lyon, 1764, deux volumes *in*-12. Le Traducteur a été fidele à deux regles de toute bonne version : 1°. l'exactitude à rendre le sens d'un Orateur ; 2°. la fidélité à exprimer le caractere de son éloquence. Des Traductions aussi bien faites valent des Ouvrages originaux, pour ceux qui savent apprécier les difficultés de ce genre, & ce qu'il en coûte en les surmontant, pour n'en laisser rien appercevoir, ou pour en dérober les traces sous l'air de la diction.

SÉNEQUE.

Après Cicéron, l'Eloquence ne fit plus que dégénerer, comme il étoit arrivé en Grece après Démosthenes. Séneque

en fut le premier corrupteur. Il pensoit fortement; mais ses pensées étoient affoiblies par ses expressions, où il mettoit trop de recherche. Sa manie pour les antitheses, pour les pointes, pour les brillans, étoit extrême; & l'on croit en lisant ses Ouvrages, lire un Recueil d'Epigrammes; ce qui produit une monotonie fatigante : avec beaucoup d'esprit, il n'avoit nul goût, nulle idée de la véritable Eloquence. Son style décousu ne montroit ni nombre, ni harmonie; rien de périodique, rien de soutenu. Il substitue à la simplicité noble des Anciens, le fard de la Cour de Néron. Sa maniere de s'exprimer courte & sentencieuse, ôtant toute liaison dans le discours, fit dire à l'Empereur Claude, que son style étoit du sable sans chaux. Mais comme à ces défauts, Séneque joignit un esprit vigoureux & élevé, une imagination fleurie, des connoissances étendues, il se fit une réputation éclatante, & devint le modele, sur lequel la jeunesse Romaine se plut à se former ou à se corrompre.

TRADUCTIONS.

Le Président Chalvet, Malherbe, Du-

ryer se sont autrefois exercés sur Séneque; mais leurs versions sont très-mauvaises; & l'on ne peut prendre une idée de cet Orateur, que dans les Pensées de Séneque par La Baumelle; encore chaque morceau étant isolé, on ne sauroit se former une juste idée de son Eloquence.

PLINE.

Pline le jeune, neveu de Pline le Naturaliste, qui l'adopta pour son fils, fut formé par le célebre Quintilien, dont il fut le meilleur disciple & le plus reconnoissant. Pline ayant commandé d'abord une légion en Syrie, revint à Rome, où il se livra entiérement aux affaires publiques. Il plaida sa premiere cause au Barreau dès l'âge de dix-neuf ans; & ce fut avec un succès si décidé, que ses rivaux & ses amis comprirent dès-lors, à quelle gloire il étoit destiné. Nous n'avons de lui, dans le genre oratoire, que son Panégyrique de Trajan. Quoique cet Empereur fût un grand Prince, digne de tous les prix de la vertu; quoique Pline ne le flatte pas dans tout le bien qu'il en dit, cependant son Panégyrique intéresse peu. Rien de plus difficile que de louer, même le mérite; il semble qu'il

doit se suffire à lui-même, & que l'éloge l'affoiblit au lieu de l'élever. Ces Discours d'appareil rendent légitimement suspects leur objet & leur Auteur. La vertu solide est toujours modeste & sincere; elle ne souffre ni ne fait de Panégyriques. Il n'est pas vrai cependant, comme l'a dit quelque part M. de Voltaire, que Trajan ait entendu celui de Pline; il étoit absent lorsqu'il fut prononcé.

TRADUCTIONS.

Nous avons une bonne Traduction du Panégyrique de Trajan par M. de Sacy, Avocat au Conseil; & c'est à l'occasion de cette Traduction & de celle de Démosthenes par Tourreil, que la Motte dit dans une de ses Odes:

Long-temps l'Antiquité savante
Nous recela mille Ecrivains;
Mais des trésors qu'elle nous vante,
Nous avons lieu d'être aussi vains.
Les Plines & les Démosthenes,
Les travaux de Rome & d'Athenes,
Deviennent nos propres travaux:
Et ceux qui nous les interprêtent,

Sont moins, par l'éclat qu'ils leur prêtent,
Leurs Traducteurs que leurs rivaux.

Le Traducteur de Pline est tellement son rival, qu'il substitue quelquefois ses pensées à celles de l'Auteur, pour lui donner un certain air de bel-esprit, qui étoit alors à la mode.

Le bel Art de l'Eloquence ne fit que dégénerer depuis Pline. Protégé quelquefois par les Empereurs, il tâcha de se maintenir dans cet état de médiocrité jusqu'à la chûte de l'Empire. L'Eloquence de Symmaque, défenseur de l'idolâtrie, a été comparée par Prudence à une bêche d'or, dont il labouroit la boue. Son style élégant & fleuri se sentoit néanmoins de la corruption de son siecle. Les déclamations de Libanius, foibles & sans vigueur, ne présentoient que des pensées plus spécieuses que solides, & des railleries plus piquantes qu'ingénieuses. Enfin, lorsque les Barbares eurent inondé l'Europe, l'Eloquence fut aussi sauvage & aussi grossiere qu'eux.



§. II.

ORATEURS FRANÇOIS.

PREDICATEURS.

RÉSERVANT à un autre article l'examen des Peres de l'Eglise, je ne donnerai l'Histoire de l'Eloquence sacrée, que depuis qu'on a commencé à prêcher en françois. Jamais l'Art de la parole n'a été plus avili qu'alors. Après le texte, venoit un long exorde, qui rouloit le plus souvent sur un passage de l'Ecriture, & qui conduisoit le Prédicateur à ce qu'on appelle l'*Ave-Maria.* Alors il traitoit deux questions : l'une théologique, où il rapportoit les sentimens des Maîtres de l'Ecole ; & l'autre juridique, tirée tantôt du Droit Canon, tantôt du Droit Civil. On citoit les livres, les paragraphes & les Loix, comme dans un Plaidoyer. Ovide & S. Augustin, Homere & S. Chrysostome fournissoient les autres citations.

Dès qu'on avoit vuidé ces questions épineuses, qui n'avoient souvent aucun

rapport avec le sujet principal, & qui, avec l'exorde, remplissoient les deux tiers du Sermon, l'Orateur venoit à la division générale. Il la faisoit toujours en deux parties, qui finissoient par des syllabes de même son, pour former une espece de cadence. Ce qu'on observoit avec soin dans la plupart des Sermons, c'est que la premiere partie eût du rapport avec la matiere générale que le Prédicateur avoit eu dessein de traiter, ou pendant l'Avent, ou durant le Carême. Chacune des parties générales, sur-tout la premiere, étoit sous-divisée en plusieurs. Tout étoit traité avec autant de sécheresse que de briéveté. Quand le Harangueur avoit rempli, ou croyoit avoir rempli sa tâche, il finissoit assez brusquement, souvent par les paroles de son texte, pour montrer, sans doute, qu'il ne s'étoit pas écarté de sa matiere; en quoi certainement il ne pouvoit faire illusion qu'aux esprits les plus distraits, ou aux Auditeurs les plus ignorans.

MENOT ET MEYSSIER.

Le Sermons de Menot & Meyssier, & de plusieurs autres qui ont eu néanmoins de la réputation en leur temps,

font dans ce goût. Ils paroiffoient presque tous jettés dans le même moule. Si l'Ecriture est citée dans leurs Sermons, c'est presque toujours à contre-sens ou sans aucun discernement : des moralités insipides, souvent fausses; rien de persuasif, rien qui puisse éclairer & toucher. Les descriptions des vices y sont ordinairement si grossieres, qu'elles ne sont gueres capables que de les inspirer. Il falloit pourtant un grand fonds d'érudition à ces vieux Sermonnaires. La plupart sont pleins de traits d'Histoire, de pensées des philosophes, d'imaginations poétiques & fabuleuses. On cite dans plusieurs, & cela presque à chaque page, le grand Epaminondas, le divin Platon, l'ingénieux Homere. On y conte même des Historiettes plus propres à scandaliser, qu'à édifier. Parmi les inepties que nous pourrions faire connoître, je ne choisirai que quelques morceaux de Raulin, Prédicateur du quinzieme siecle.

RAULIN.

Voici comment cet Orateur explique la conversion du Pécheur à Dieu & de Dieu au Pécheur. « La miséricorde de

» Dieu, dit-il, eſt comme la partie de
» devant du viſage, & ſa juſtice celle de
» derriere, ſuivant ces paroles : *Miſericor-*
» *diam & judicium cantabo tibi, Domine.* Or,
» Dieu ne ſe tourne que du côté de ceux
» qui ſe tournent vers lui, comme un mi-
» roir ne réfléchit le viſage que de ceux
» qui ſe préſentent devant la glace. . . .
» Ne fuyons point le regard de Dieu à
» cauſe de quelques imperfections de
» notre cœur ; le ſoleil qui entre par une
» fenêtre, n'en éclaire pas moins une
» chambre, quoiqu'il trouve des atomes
» ſur le chemin de ſes rayons, &c. »

Ce beau Sermon eſt orné, ſuivant l'uſage de ce temps, d'une Hiſtoire, ou plutôt d'une Fable, qui dut faire une très-grande impreſſion ſur l'Auditoire. « Un Hermite, dit Jean Raulin, ſuppliant
» Dieu de lui faire connoître la voie
» du ſalut, vit tout-à-coup un diable
» tranformé en Ange de lumiere, qui
» lui dit : Dieu a exaucé votre priere.
» Il m'envoie vous dire que, ſi vous
» voulez vous ſauver, il faut lui offrir
» trois choſes, une lune nouvelle, un
» diſque de ſoleil, & la quatrieme partie
» d'une roſe. Si vous uniſſez ces trois
» choſes & les offrez à Dieu, vous ſerez
» ſauvé. L'Hermite étoit très-affligé, ne

» ſachant ce que cela vouloit dire. Mais
» un veritable Ange de lumiere lui ap-
» parut, & lui dit le mot du logogry-
» phe. La nouvelle lune, dit-il, eſt un
» croiſſant, c'eſt-à dire, un *C*, dont il a
» la forme. Le diſque du ſoleil eſt un *O*.
» La quatrieme partie d'une roſe eſt un
» *R*; joignez ces trois lettres, & vous
» ferez le mot *Cor*; c'eſt ce que Dieu
» vous demande, &c. «

Jean Raulin, dans ce même Sermon, parle ainſi, au ſujet de la néceſſité du jeûne. « Rien de plus difficile que la » converſion, à moins que le corps ne » vienne au ſecours. Car, comme dit » Ariſtote, le corps ſuit la matiere. Ainſi, » ſi nous faiſons jeûner le corps, l'eſprit » en ſera plus dégagé & plus libre. Un » carroſſe va plus vîte quand il eſt vuide; » un navire qui n'eſt pas trop chargé, » obéit mieux au vent & à la rame.... » L'araignée qui marche ſi bien ſur ſes » pattes, ne peut pas marcher ſur le dos; » de même ſi le ventre de l'homme eſt » attaché à la terre, l'eſprit ne peut pas » marcher vers le ciel. Et puis par le » jeûne du ventre, l'homme s'unit mieux » à Dieu; car c'eſt un principe des Géo- » metres, qu'un corps rond ne peut » toucher une ſurface que dans un point:

» or Dieu est cette surface, suivant ces
» paroles : *Justus & rectus Dominus.* Un
» ventre qui se nourrit trop, s'arrondit:
» donc il ne peut toucher Dieu que dans
» un point; mais le jeûne applanit le
» ventre; & alors celui-ci s'unit à la
» surface de Dieu dans tous les points,
» & dans toutes les parties ».

Les prétendus Réformés de France furent les premiers qui mirent quelque ordre & quelques raisonnemens dans leur Discours; parce qu'on est obligé de raisonner méthodiquement, quand on veut changer les idées des hommes; mais ces raisonnemens étoient fort éloignés de l'Eloquence; & la Chaire n'en fut pas moins livrée au mauvais goût. Quelle étoit la source de cette grossiéreté absurde, si universellement répandue en Italie du temps du Tasse, en France du temps de Montagne, de Charron & du Chancelier de l'Hôpital, en Angleterre dans le siecle de Bacon? Comment ces Hommes de génie ne réformoient-ils pas leur siecle?

SENAULT.

Ce ne fut gueres que du temps de Coeffeteau & de Balzac, que quelques

Prédicateurs oserent parler raisonnablement. C'est au Pere Senault de l'Oratoire, qu'on est redevable principalement du bon goût qui regne aujourd'hui dans la Chaire. Il la purgea de cette érudition profane, de ces ridicules plaisanteries qu'on y croyoit auparavant nécessaires pour attirer l'attention des Auditeurs. Il mit à la place de ces faux ornemens, une Eloquence douce & naturelle, qui n'a rien de contraire à la sainteté du Ministere évangélique. C'est le témoignage que tout le monde a rendu au Pere Senault, & sur-tout le Pere de Lingendes, Jésuite, quoiqu'alors son concurrent dans la gloire de l'Eloquence de la Chaire.

LE PERE LINGENDES.

On a de lui trois volumes *in*-4° de Sermons qu'il composoit en latin, quoiqu'il les prononçât en françois. L'applaudissement avec lequel il avoit rempli le Ministere de la Chaire, fut un augure favorable pour ce Recueil, très-bien reçu du Public. Les vérités évangéliques y sont exposées avec beaucoup d'Eloquence; le raisonnement & le pathétique s'y succedent tour à tour.

LE PERE BOURDALOUE.

Bourdaloue fut le premier en Europe, qui remporta le prix de son Art. Je rapporterai ici le témoignage de M. Burnet, Evêque de Salisbury, qui dit dans ses Mémoires, qu'en voyageant en France, il fut étonné de l'Eloquence de ses Sermons, & que ce Jésuite réforma les Prédicateurs d'Angleterre, comme ceux France. Il fut le Corneille de la Chaire, comme Massillon en a été depuis le Racine. Il porta la force du raisonnement dans l'Art de prêcher, comme Corneille l'avoit porté dans l'Art dramatique. On l'a accusé pourtant d'être plus Avocat que Prédicateur, plus propre à convaincre les Gens d'esprit, qu'à émouvoir le Peuple. Il est admirable du côté du raisonnement; mais il a peu d'onction & même de pathétique. Il a cette force qui vient de la raison, du vrai mis dans tout son jour par un esprit solide & ferme; & non celle qui vient du sentiment, des mouvemens d'un cœur tendre & affectueux. On pourroit dire de plusieurs Prédicateurs, qu'ils apportent des raisons plutôt qu'ils ne raisonnent, & qu'ils exposent des preuves, plutôt qu'ils ne prouvent,

Le Pere Bourdaloue demontre, tant par les preuves directes, les plus évidentes & les mieux choisies, que par la réfutation la plus complette & la plus entiere de tout ce qu'on pourroit lui objecter avec la moindre vraisemblance. C'est sur-tout dans ce dernier point qu'il excelle. Il réduit le Pécheur au silence; il ne lui laisse ni excuse, ni prétexte; il le force à se condamner, à se mépriser lui-même. Mais ses peintures, quoique vives, sont sans images. C'étoit un homme de grand sens plutôt qu'un homme d'esprit, ou plutôt, qu'un homme d'imagination, à prendre ces termes dans le sens qu'on y attache ordinairement. Il a peu de ces traits qui peignent d'un mot, de ces expressions de génie qui présentent une vérité commune sous une face nouvelle.

Plus profond Dialecticien, qu'Orateur disert, il sait mieux dégager la vérité des chaînes tortueuses du sophisme, que trouver le chemin des cœurs. Point de principes obscurs, qu'il ne développe jusqu'à l'évidence; point de preuves qu'il ne rende palpables, point de conséquences qu'il ne déduise de la nature même des choses. A sa voix les dogmes les plus épineux s'éclaircissent; les plus grands

grands Myſteres ſe dévoilent; les doutes les mieux affermis ſe diſſipent : quel ordre ! quelles gradations ! quelle chaîne dans ſes idées ! On voit par-tout un Philoſophe habile, un ſavant Théologien, un Directeur conſommé dans la conduite des ames.

LE PERE CHEMINAIS.

Ce Confrere du Pere Bourdaloue, génie vif & tout de feu, fut applaudi à la Cour & dans la Capitale du Royaume. On lira toujours ſes Sermons avec plaiſir, indépendamment du fruit qu'on peut en retirer pour la direction des mœurs. Il faut convenir, cependant, qu'il n'approfondit pas toujours ſon ſujet, & que le Rhéteur paroît trop à découvert dans ſes Diſcours. On l'avoit obligé trop jeune à ſe livrer à l'exercice de la Prédication ; il manquoit d'un fonds qui eût été néceſſaire, & qui l'eût rendu un des premiers Orateurs de ſon ſiecle. La foibleſſe de ſa ſanté l'obligea de quitter la Chaire à un âge, où d'autres commencent à y monter. Ses Sermons ſont en cinq volumes.

LE PERE DE LA COLOMBIERE.

Ceux du Pere de la Colombiere,

autre célebre Jésuite, sont en six, de la derniere édition de Lyon, 1757. Parmi ceux qui ont écrit dans les derniers temps sur la Morale Chrétienne, les uns excellent par la solidité du raisonnement, les autres par la vivacité de l'imagination, beaucoup par l'élégance de la composition, peu par l'onction des sentimens. La réunion de ces différens caracteres se fait connoître dans le Pere de la Colombiere; il est profond, quand il raisonne, & touchant, lorsqu'il veut persuader.

LE PERE GIROUST.

Le Pere Giroust, à l'exemple du Pere de la Colombiere, ne se distingua pas moins comme Religieux, que comme Prédicateur. Il ne fut point de ces Orateurs dont on dit: le Sermon édifie, & l'exemple détruit. S'il nourrit les Fideles du pain de la parole de Dieu, il les remplit de la bonne odeur de ses vertus. Nous avons de lui cinq volumes de Sermons, qui furent publiés en 1704, par le Pere Bretonneau, son Confrere. L'onction en fait le principal caractere; l'élégance n'y manque pas; mais ce n'est pas la principale qualité qui y domine. On souhaiteroit quelquefois que ses raisonnemens eussent

plus de profondeur, & son style moins de négligence.

LE PERE DE LA RUE.

Les Sermons de morale du Pere de la Rue n'approchent pas de ceux du Pere Bourdaloue, ni de ceux de Massillon. On n'y trouve ni la solidité, ni la force du premier, ni l'onction, ni l'élégance continue du second. Ce Jésuite ayant consacré toute sa jeunesse aux Belles-Lettres, sur-tout aux Latines, ne put pas étudier assez long-temps la Religion, pour se faire le fonds de connoissances qu'exige la Chaire. « De-là, dit l'Abbé Trublet, du vuide, de la stérilité, de la sécheresse. Ainsi, avec quelques morceaux admirables, ses Sermons sont médiocres à tout prendre. Souvent fort par les tours, il est ordinairement foible par les choses ». Il a poutant de très-bons Sermons. Tel sont ceux du Pécheur mort & du Pécheur mourant. Un grand mérite en lui est la simplicité. S'il est plein de figures, on sent bien qu'il n'en a recherché aucune. Point de périodes compassées : il néglige le nombre, il méprise l'élégance ; & un des hommes

du monde qui possédoit le mieux l'art, paroît devoir tout à la nature. C'est par ce mérite qu'il plut à la Cour.

LE PERE SOANEN.

Le Pere Soanen, de l'Oratoire, mérita l'estime de Louis XIV, & l'Evêché de Senès. Il étoit un des quatre Prédicateurs les plus distingués de sa Congrégation, que l'on appelloit à la Cour les quatre Evangélistes. Louis XIV ne l'entendoit jamais, sans être sensiblement frappé des vérités fortes & pathétiques qu'il lui annonçoit. Le Pere de la Chaise & le Pere Bourdaloue assistoient avec plaisir à ses Sermons. Enfin, pour tout renfermer en un mot, il prêchoit simplement, fortement, chrétiennement, comme chacun croiroit pouvoir prêcher, disoit M. de Fénélon, qui ne proposoit d'autre modele pour l'Eloquence de la Chaire, que Bourdaloue & Soanen.

LE PERE MASSILLON.

Ce digne Ministre de la parole (Soanen) n'est pas le seul de la Congrégation de l'Oratoire, qui ait fait briller ses talens à la Cour. Le Pere Massillon y parut pres-

que en même temps que lui, & y cueillit des lauriers, qui n'étoient faits que pour un homme d'un grand génie. L'Abbé Trublet, qui assigne la premiere place de la Chaire au Pere Bourdaloue, ne donne que la seconde à Massillon. Il est certain que le Jésuite créa, pour ainsi dire, le vrai goût de la Chaire; il forma ses rivaux : il leur donna l'exemple de cette solidité, de cette force de raison qui caractérisent ses Discours. Mais si la logique du Pere Massillon n'est pas aussi profonde que celle du Pere Bourdaloue, ce défaut n'est-il pas compensé par l'onction & l'aménité qui les distinguent? Son style, quoique noble & digne de la majesté de la Chaire, n'en est pas moins simple & à la portée du Peuple. La vivacité de son imagination ne prête à ses expressions, que ce qu'il faut d'agrément, pour satisfaire l'homme d'esprit, sans que la multitude soit réduite à admirer ce qu'elle n'entend pas.

Ennemi de tout ce qui ressent l'affectation dans le style, il l'étoit encore plus de ces pensées qui n'ont d'autre mérite que le brillant, qui ne sont qu'amuser l'esprit, & le détourner de l'attention qu'il doit aux vérités importantes qu'on lui annonce. Le Pere Massillon

n'offre par-tout que des idées grandes & sublimes, qui élevent l'ame, qui montrent la Religion, sous ce caractere de noblesse & de majesté qui lui est propre, & qu'elle semble perdre quelquefois, parce qu'on l'a confiée à des mains, qui loin de l'embellir, ne peuvent que la défigurer.

HUBERT ET LA ROCHE.

Les Peres Hubert & de la Roche, Confreres du Pere Massillon, partagerent ses succès. On ne trouve dans leurs Discours, ni ces raisonnemens froids & ennuyeux, ni ce style plat & insipide qui regne dans les Sermons de plusieurs Prédicateurs; ni ce style précieux, affecté, surchargé d'antitheses recherchées, & de phrases ampoulées de certains Discoureurs à la mode; ni ces fausses interprétations de l'Ecriture, que quelques-uns emploient pour faire des allusions qu'ils croient ingénieuses, & qui ne sont souvent que puériles; en un mot, on y écarte les fleurs, pour n'y donner que des fruits.

PACAUD ET DU TREUIL.

Les Peres Pacaud & du Treuil, de

la même Congrégation, étoient aussi très-suivis. Leur talent étoit de bien exposer les Mysteres de la Religion, & de faire aimer sa morale.

FLÉCHIER.

La noblesse des pensées, jointe à beaucoup de délicatesse, d'énergie, de pureté de style, se font remarquer dans les Sermons de Fléchier, Evêque de Nîmes; mais il y a trop de brillant, & pas assez de profondeur.

LE PERE DE LA BOISSIERE.

Ce défaut regne encore dans les Sermons du Pere de la Boissiere, de l'Oratoire, publiés en 1731, en six volumes *in*-12. L'on en est bien dédommagé par la beauté & la vivacité des images, par les pensées délicates, par les peintures ingénieuses, mais fideles de nos mœurs, par un style sentencieux, enfin par un langage clair, noble & coulant, presque tout emprunté de l'Ecriture sainte.

LE PERE TERRASSON.

Le Pere Terrasson, contemporain du

Pere de la Boissiere, a une Eloquence douce & naturelle; l'expression est nette; il n'y a ni rudesse, ni obscurité. L'entassement des figures ne fatigue pas. L'Orateur, ennemi de toute enflure & de toute affectation, ne brille que par des beautés nées de son sujet, & avouées par la raison. Il y a eu deux Prédicateurs de ce nom, André & Gaspard; les Sermons de celui-ci m'ont paru les plus éloquens.

L'ABBÉ ANSELME.

La justesse, l'élégance, la pureté du langage, caractérisent les Sermons de l'Abbé Anselme; mais on y souhaiteroit plus de cette chaleur & de cette force qui est nécessaire pour porter la vérité & la terreur jusqu'au fond de l'ame.

FÉNÉLON.

Je n'ai point parlé des Sermons de l'illustre Fénélon, Ouvrage de sa jeunesse & les premieres fleurs des fruits mûrs qu'il donna ensuite. Il prêchoit souvent dans son Diocese; mais ne le faisant que de l'abondance du cœur, nous n'avons rien de ce qu'il fit dans

ce genre, qui puiſſe être placé au premier ni même au ſecond rang.

BOSSUET.

La même raiſon qui nous a privés de pluſieurs Diſcours de Fénélon, nous a enlevé ceux de Boſſuet, qui, comme l'illuſtre Archevêque de Cambrai, avoit le talent de prêcher ſur le champ. Cette facilité donne quelquefois plus de chaleur au Diſcours, qui peut-être n'en vaudroit pas mieux s'il étoit écrit.

MOLINIER.

Le Recueil des Diſcours de l'Abbé Molinier eſt un excellent fonds de Sermons, d'un tour & d'une expreſſion neuve, vive & énergique; mais ſon ſtyle n'eſt pas auſſi châtié : il déplaît par des termes trop ſouvent répétés, & par des mots bas & communs. Il y a quelques traits qui choquent, & qui marquent un eſprit aſſez ſingulier.

LE PERE SEGAUD.

Les Jéſuites, dit l'Abbé Trublet, devoient toujours fournir, ſinon abſolument les meilleurs Prédicateurs, du moins un plus grand nombre de bons

Orateurs. C'eſt ce que nous avons vu dans ce ſiecle. Le Pere Segaud a laiſſé ſix volumes de Sermons, dans leſquels on trouve un grand fonds d'inſtruction, beaucoup d'élégance & d'énergie, & ſur-tout cette onction qui eſt ſi néceſſaire à un Orateur Chrétien. Il vivoit d'une maniere conforme à la morale qu'il prêchoit; c'étoit un homme ſimple, & qui, ſous un extérieur peu impoſant, cachoit un très-grand mérite.

LE PERE PERUSSAULT.

Le Style des Sermons en deux volumes *in*-12, du Pere Peruſſault, autre Jéſuite, diſtingué par ſon éloquence, eſt ſimple, mais pathétique. Le Lecteur ne doit pas y chercher des métaphores agréables, des portraits brillans, des deſcriptions fleuries, des traits ſaillans, des chûtes épigrammatiques, des cadences harmonieuſes; mais il y trouvera les maximes de l'Evangile rendues d'une maniere inſtructive & touchante. Le Pere Peruſſault avoit de l'ame; auſſi eſt-il plein de chaleur. L'amour de Dieu l'embraſoit; tout dans ſes Sermons annonce ce ſentiment. La Religion y paroît avec ces charmes que lui prête un cœur élo-

quent, pénétré de sa vérité & de sa grandeur. Le Pere Perussault est mort Confesseur de Louis XV.

LE PERE DE NEUVILLE.

Que n'a-t'on pas dit pour & contre ce célebre Prédicateur ? Les uns ont trouvé en lui une éloquence qui tient du sublime ; les autres n'y ont vu qu'un pompeux & brillant verbiage : mais tournons-nous plutôt du côté de la louange, que de celui de la censure. « Quel beau génie, dit l'Abbé Trublet! Que d'esprit & de sentiment à » la fois! J'ai trouvé des rapports entre » Bossuet & Corneille ; j'en trouve » aussi entre le Pere Neuville & M. de » Voltaire; & le premier me paroît, à » plusieurs égards, dans l'Eloquence, ce » que le second est dans la Poésie. J'espere qu'on ne désapprouvera point des » comparaisons, où j'ai considéré les talens » en eux-mêmes, & indépendamment de » l'usage qu'on en fait; usage d'autant » plus blâmable, lorsqu'il est mauvais, » que les talens sont plus grands ».

Les Sermons du Pere de Neuville sont imprimés depuis peu de temps. A un esprit délicat & solide, ce Jésuite a su allier toutes les ressources d'une imagination

heureuse; à la connoissance des mœurs, le talent de les peindre & d'en saisir les rapports; au don de penser avec justesse, l'art si peu connu d'écrire avec goût, & d'attacher son Auditeur, jusques dans les détails des plus tristes vérités.

LE PERE GRIFFET.

Le caractere du Pere Griffet, formé sur celui du Pere Bourdaloue, est de ne s'écarter jamais de la Morale Chrétienne, d'y ramener tous ses sujets, & faire de chaque Sermon un petit Traité complet en son genre. Il a encore ce ton aisé, cet air simple & insinuant, qui fait bien plus d'impression, que tout le travail de l'art; & sa composition, sans être négligée, sent peu le cabinet; ce qui n'est pas un petit mérite. Quand on veut ne prêcher que l'Evangile, ou prêcher avec fruit, toucher, persuader, il faut plus d'entrailles que de tête. Ses Sermons sont en quatre volumes *in*-12. Peu d'Orateurs Chrétiens ont été plus généralement & plus constamment suivis que le Pere Griffet; & ce succès, il le devoit, non comme tant d'autres, à la cabale, à l'intrigue, à l'esprit de parti, mais à des qualités éminentes,

qui se réunissoient dans sa personne, pour en faire un homme vraiment éloquent: une figure imposante, une voix forte & sonore, une déclamation pleine de dignité, une composition nette & précise, un style noble & facile, un raisonnement pressé, solide & concluant. Il instruisoit, il touchoit, il convainquoit; jamais il ne vouloit éblouir. Persuadé que dans le saint Ministere qu'il exerçoit, il se devoit également aux Petits & aux Grands, il se mettoit à la portée de tout le monde; il savoit s'abaisser sans ramper, s'élever sans se perdre dans les nues; ce qui peut-être est plus difficile, & sans contredit plus édifiant, que de surprendre l'admiration d'un frivole Auditoire par la pompe fastueuse des mots, par des portraits chargés d'enluminure, par une diction plus Académique qu'Apostolique.

LE PERE LE CHAPELAIN.

La grande réputation du Pere le Chapelain, Prédicateur du premier ordre, a mérité au Recueil de ses Sermons, publié en six volumes *in*-12, l'accueil le plus distingué. On y trouvera des plans aussi heureusement saisis que remplis,

une marche noble & ſimple, beaucoup de force alliée à beaucoup d'onction ; enfin cette éloquence vive & naturelle, qui diſtingue ſi ſenſiblement le génie du talent formé par le ſeul travail. Ce Jéſuite avoit paru avec éclat dans preſque toutes les grandes Villes du Royaume, & s'étoit vu, pendant plus de vingt ans, l'objet de l'admiration publique. Trois Cours illuſtres, & non moins éclairées, celles de Verſailles, de Vienne & de Luneville, l'ont honoré de leurs ſuffrages ; l'Impératrice, Reine de Hongrie & de Boheme, a daigné l'accueillir dans ſes Etats, lui tendre une main bienfaiſainte, & le dédommager, autant qu'il étoit poſſible, de ſes malheurs, de ſa vieilleſſe & de ſes infirmités. C'eſt dans ce doux & ce glorieux loiſir, qu'il a dû à cette grande Reine, qu'il a mis ſes Sermons en état de voir le jour. Ce ne ne ſont point de ces Diſcours, dont un vernis Académique, une froide élégance forment le principal mérite. Par-tout vous y reconnoîtrez ou cette élévation qui étonne, ou cette force de raiſonnement qui ſubjugue, ou cette onction douce qui pénetre ; une éloquence vive & naturelle, un ſtyle pur, une marche noble & ſimple, des plans bien ſaiſis,

bien remplis, nulle sorte d'imitation, ou plutôt ce caractere neuf, original, qui seul distingue le génie & fait vivre les Ouvrages.

LE PERE D'ALEGRE.

Les Discours imprimés à Avignon, sous le titre de Sermons nouveaux sur les vérités les plus intéressantes de la Religion, en deux volumes *in*-12, offrent des traits brillans, de belles périodes; mais l'Auteur (le Pere d'Alegre, Doctrinaire) a quelquefois des pensées plus éclatantes que solides.

L'ABBÉ DE CICERI.

C'est aussi dans cette ville, que l'on a imprimé les Sermons de l'Abbé de Ciceri, en six volumes *in*-12. On y trouve à la tête un Avertissement qui fait honneur à son esprit & à sa modestie. « On s'étonnera peut-être, dit-il, » que pour donner mes Sermons au » Public, j'aie attendu qu'il m'ait oublié. » Il semble que je devois me produire » plutôt, ou me cacher pour toujours. » Il est vrai aussi que j'avois pris le » parti de m'ensevelir dans les téne-

» bres, n'osant me flatter que mes
» Discours pussent avoir un mérite su-
» périeur à la censure ». Mais l'envie de satisfaire ceux qui veulent voir les différens tours que l'on peut donner aux maximes de l'Evangile, le fit changer de dessein. « J'avoue, ajoute-t-il, que
» mes Discours ne sont pas tous d'une
» égale force, quoiqu'ils traitent tous
» de la même matiere; mais ils servent
» au moins à faire voir, qu'on trouve
» dans les préceptes du Christianisme
» un fonds inépuisable, qui fournit tou-
» jours de nouvelles réflexions ».

Nous croyons que ce n'est pas là leur seul mérite. Une diction pure & naturelle, des desseins communément bien pris, des citations appliquées à propos, des mouvemens bien ménagés, des raisonnemens & des preuves; voilà ce qui lui assure une place parmi le nombre des Orateurs de la seconde classe. Son éloquence est douce, facile, simple, ou fleurie selon l'à-propos, & jamais ni trop nue, ni trop chargée d'ornemens. Les sujets qu'il traite sont bien dessinés, bien remplis; ses tableaux animés; ses raisonnemens persuasifs. Quelquefois il atteint à l'énergie de Bourdaloue, & plus souvent encore à

l'élégance, au pathétique de Massillon; son éloquence tient tout-à-la-fois de celle de ces deux célebres Rivaux. Je ne le placerai cependant point entre l'un & l'autre; ils conservent encore, & sans doute ils conserveront long-temps le pas sur leurs Successeurs; mais parmi ces derniers, l'Abbé de Ciceri me paroît être un de ceux qui les suivent de plus près dans la carriere.

M. L'ABBÉ TORNÉ.

Les Sermons de M. l'Abbé Torné, ci-devant Doctrinaire, imprimés en 1764, en trois volumes *in*-12, sont remarquables par quelques singularités heureuses qui lui ont réussi.

LE PERE ELISÉE.

Le Pere Elisée, Carme, a eu & a encore de grands succès; & il les mérite à certains égards: mais dans ce qu'on a vu de lui, son style paroît trop maniéré. Ce qui fera dégénérer l'éloquence parmi nous, c'est l'envie qu'ont tous nos Orateurs, de donner à leur style cette espece de force, qui trop souvent tient à la dureté. Ils affectent une

rapidité, qui, en pressant trop les objets, les confond. Ils ne se défendent pas assez de cette finesse qui supprime trop d'idées intermédiaires, pour en faire deviner d'autres. Enfin cette profondeur pénible, qui affecte d'enfermer dans une pensée le germe de vingt pensées, est le poison de l'éloquence déclamée; & c'est celle pour laquelle le Pere Elisée a montré un peu trop de goût.

DON SENSARIC.

Ce Bénédictin, dans ses Sermons, Mysteres & Panégyriques, plein du Dieu qu'il prêchoit, aspiroit moins à la gloire de plaire, qu'à celle de persuader; la simplicité de ses plans, la vérité de ses détails, la justesse de ses raisonnemens, font honneur à son esprit. Ses pensées respirent un air de dignité qui attache; le tour en est varié, facile & quelquefois très-délicat. Il donne une idée claire, exacte & distincte des sujets qu'il traite; il les expose avec netteté, les approfondit avec sagesse, les développe avec précision. C'est presque toujours un tableau uni, mais grand, noble, & plein de vérité.

L'ABBÉ CLÉMENT.

Il me ſemble que l'Abbé Clément n'a pas choiſi ſes modeles parmi nos Orateurs modernes; ſon éloquence a un caractere propre, un genre particulier, un ton neuf qui la diſtingue: ce ne ſont point les éclairs & la foudre de Boſſuet, la preſſante dialectique de Bourdaloue, la douce perſuaſion de Cheminais, l'entente des mœurs & l'heureuſe facilité de Maſſillon, la richeſſe & la magnificence du Pere de Neuville. Ce que je crois retrouver dans les Diſcours de l'Abbé Clément, c'eſt le ton & la majeſté des Prophetes, la vigueur mâle & l'énergique préciſion de Saint Paul, le pathétique, les mouvemens & les grands traits de Saint Chryſoſtome.

LE PERE DURIVET.

Ce Prédicateur mérite une place à côté des hommes que le talent de la Chaire a rendus célebres. On remarque dans ſes Diſcours, une éloquence aiſée, un ſtyle noble & rapide, des graces naturelles, du brillant dans les idées, de la fécondité dans les tours, & beau-

coup de richeſſe dans les portraits, de vérité dans les penſées, de nobleſſe dans les ſentimens.

Forcé d'abandonner la Chaire, à cauſe du dérangement de ſa ſanté, le Pere Durivet a cru devoir perpétuer en quelque ſorte ſon Miniſtere, en donnant ſes Sermons à l'impreſſion, & en ſe faiſant lire par ceux qui ne peuvent plus l'entendre parler.

SAURIN.

Les Proteſtans ont eu auſſi des Prédicateurs diſtingués. Je mets à leur tête Saurin, dont les Sermons ont été imprimés pluſieurs fois. C'étoit un Miniſtre Proteſtant, retiré en Hollande. Il prêcha avec beaucoup de force, de génie & d'éloquence; on ne trouve point dans ſes Diſcours ces imprécations & ces emportemens qui déshonoroient autrefois les Sermons des Calviniſtes. Ils ne ſont pas cependant exempts du venin de l'héréſie; & ils pourroient être écrits avec plus de pureté.

TILLOTSON.

On connoît les Sermons de Tillotſon, que ſon mérite fit placer ſur le Siege

de Cantorbéry. Ce fameux Orateur étoit plein de raison, quoique né d'une mere qui en avoit été privée pendant plusieurs années. L'Ecriture-Sainte & les Peres viennent dans ses Sermons à l'appui du raisonnement, qui est toujours vigoureux & pressant. Ce n'étoit point un Orateur du commun; & on le met à la tête des Prédicateurs d'Angleterre; mais il paroît qu'il ne seroit pas le premier des Orateurs François. Nous demandons plus d'élégance & plus d'agrément; & il faut avouer que ces deux qualités ne paroissent que rarement dans les Discours de Tillotson; du moins si l'on en juge par la traduction Françoise que nous devons à Barbeyrac.

§. III.

PANÉGYRIQUES ET ORAISONS FUNEBRES.

FLÉCHIER.

SI l'Orateur Evangélique peut avoir des fleurs; c'est sur-tout dans les Panégyriques; mais en les employant, il faut qu'il le fasse naturellement.

MASCARON.

Peu d'hommes deſtinés à parler en Public, ont reçu de la nature des diſpoſitions auſſi favorables que celles qu'avoit le célebre Maſcaron, Evêque d'Agen. Son extérieur prévenoit ; & il étoit difficile, dès qu'il paroiſſoit, de lui refuſer ſon attention. Port majeſtueux, ſon de voix agréable, geſte naturel & réglé, il joignit à ces beaux dehors une éloquence forte & vive. Quoique moins orné que Fléchier, & moins ſublime que Boſſuet, moins touchant que Maſſillon, il tiendra toujours un rang diſtingué parmi nos Orateurs. Nous n'avons de lui que cinq Oraiſons funebres imprimées en 1702, *in*-12, & réimprimées en 1740. La plus parfaite eſt celle de Turenne. Il ſe ſurpaſſa lui-même dans ce Diſcours ; car les autres ſont très-foibles, & pechent contre le goût. On y reſſent trop ce miſérable bel-eſprit, ce goût de pointes & d'antitheſes, que l'on préféroit, vers le milieu du ſiecle dernier, à ce beau naturel, à cette ſimplicité élégante, le vrai caractere de l'Eloquence Chrétienne.

LE PERE BOURDALOUE.

Dans les Oraiſons funebres du Pere Bourdaloue, on trouve une beauté majeſtueuſe, une doucеur forte & pénétrante, un tour noble & inſinuant, une grandeur naturelle & à la portée de tout le monde; & ſi cet Orateur s'y eſt propoſé de célebrer dignement la vertu, on ſent que ſon but a été auſſi de la faire aimer; il eſt dans ſes Eloges funebres, comme dans ſes Sermons, vif, preſſant, perſuaſif & pathétique; une raiſon profonde, nourrie de la ſublime Morale de l'Evangile, forme ſon caractere.

LE PERE DE LA RUE.

Cet Orateur attaché à la vérité des faits, loue & blâme, en ſuivant les lumieres de l'Evangile; il ſaiſit le vrai caractere de ſes héros, & pénetre dans les plus ſecrets replis de leur cœur. Il expoſe avec ſincérité, ce qu'ils ont fait pour Dieu & pour le monde; mais il omet ce qui ne peut ſervir à l'inſtruction de ſes Auditeurs; il remue le cœur

par des peintures aussi vives que délicates, par la véhémence de son style, par l'élévation de ses pensées, & par les sentimens d'une piété affectueuse; plus occupé des choses que des mots, il ne s'amuse pas à distribuer avec art des portraits & des figures de rhétorique; il dit ce que la force de son sujet lui inspire; & il le dit toujours d'une maniere à faire impression. S'il n'est pas aussi sublime & aussi nerveux que le grand Bossuet, il faut avouer que son éloquence est plus forte & plus naturelle que celle de M. Fléchier, & qu'il joint dans un certain degré, la rapidité & la véhémence de Démosthenes, à l'abondance de Cicéron. Enfin l'homme d'esprit, le Poëte & l'Orateur, nourri de la Morale sublime de l'Evangile, brillent dans ces Pieces d'Eloquence, où l'on peut observer principalement l'ingénieuse économie, le juste rapport des différentes parties, le beau naturel & les graces de la facilité, soit dans le style, soit dans le tour des pensées.

Le chef-d'œuvre du Pere de la Rue, est l'Oraison funebre du Maréchal de Luxembourg. Je la trouve comparable à tout ce que nous avons de plus beau en ce genre,

Sans sortir des bornes où doit se renfermer un Orateur Evangélique, il a fait un tableau parfait de son Héros, tableau digne des plus grands Peintres! Quelle force de pinceau! quel feu! quelle vie dans les divers sentimens de son cœur! Quelle image de sa valeur & de son intrépidité! quelle adresse à voiler les circonstances délicates! Dans toutes les Oraisons funebres du Pere de la Rue, il y a de la vivacité, un style nombreux, des tours oratoires, naturellement placés; de l'élévation dans les pensées, & une narration rapide des faits; mais il s'est surpassé lui-même dans cette Piece d'éloquence, où toutes ces beautés se trouvent dans un degré éminent. On ne le voit jamais courir après une épigramme ou un jeu de mots, ni affecter de faire des peintures fines & délicates du vice, qui le font aimer; c'est le partage de ces frivoles Orateurs, qui sacrifient la majesté de la Religion, au misérable avantage de plaire à l'esprit, & de chatouiller l'imagination. Le Pere de la Rue est véritablement l'Orateur du cœur; il le touche, il le saisit, le console & le remplit d'une sainte terreur, & d'une juste confiance dans la

miséricorde Divine ; il rend la Religion aimable, & la pare en même temps de tous les ornemens qui lui attirent notre respect.

Nous venons de parler des cinq Orateurs qui se sont spécialement distingués par des Oraisons funebres ; Bossuet, Fléchier, Bourdaloue, de la Rue & Mascaron. Ceux qui les ont suivis dans cette carriere, en sont très-éloignés ; & parmi ces cinq Auteurs là même, on semble donner la préférence à Bossuet & à Fléchier : ce sont les deux modeles qu'on doit le plus consulter, lorsqu'on se destine à ce genre. Il est essentiel d'avoir un style aussi coulant & aussi harmonieux que celui de Fléchier ; mais il n'est pas moins nécessaire d'imiter ces grands sentimens, ces traits hardis, ces figures vives & frapantes, qui caractérisent les Discours du grand Bossuet.

Les Panégyriques de Fléchier, imprimés séparément en trois volumes in-12, montrent beaucoup de talent pour ce genre, qui tient à l'Oraison funebre, & qui demande les ornemens & la pureté du style. Il y a des graces & de la force dans plusieurs de ses Discours ; mais il faut convenir que ces graces ont

quelquefois un air d'affectation, & que sa force n'est souvent qu'un ton déclamateur. L'onction & la chaleur sont rares chez lui; parce qu'il avoit plus d'esprit que de génie, plus l'esprit des tours, que celui des pensées, & beaucoup plus l'esprit de l'antithese, que celui des autres tours.

MABOUL.

Ce Prélat parut avec distinction dans les mêmes Chaires, où les Bossuet, les Fléchier, les Mascaron, les Peres Bourdaloue & de la Rue, déployerent les grands ressorts de l'Eloquence Chrétienne. Tout ce que les esprits les plus difficiles peuvent desirer dans les Ouvrages de ce genre, se rencontre dans ceux de M. Maboul; avec quel art il rapproche des choses qui semblent extrêmement éloignées, pour en former un tissu intéressant, qui tourne à la louange des morts, & à l'instruction des vivans, sans employer la flatterie & le mensonge, également nuisibles à ce double objet! Dans les tableaux de la grandeur humaine, de l'héroïsme militaire ou politique, il fait sentir, avec délicatesse, ce que le monde y loue

fauſſement, & ce que la Religion approuve ou condamne.

MASSILLON.

Les Sermons de morale ne ſont pas les ſeuls où Maſſillon a excellé. Nous avons de lui des Panégyriques & des Oraiſons funebres. La plupart de ſes Panégyriques ſerviront de modeles aux Prédicateurs, qui voudront unir l'inſtruction de l'Auditeur à l'éloge du Saint. Il faut cependant convenir que les premiers qu'il a compoſés, ne ſont pas de la force des autres; ils annoncent, à la vérité, un grand talent; mais ils ne le montrent pas encore tel qu'il a été depuis. Dans ſes Oraiſons funebres, il loue, dans les Grands, les monumens qu'ils ont laiſſés de leur vertu; il regne dans quelques-unes une nobleſſe d'expreſſion égale à la grandeur du ſujet.

L'ABBÉ SEGUI.

Cet Académicien a laiſſé deux volumes de Sermons & deux volumes de Panégyriques; mais c'eſt principalement par ceux-ci, qu'il eſt connu. Son éloquence

est vive & naturelle. Il y a quelques endroits foibles dans ses Discours; mais c'est souvent une suite nécessaire de la différence des sujets. La convenance du style à la matiere, est une des principales regles de l'éloquence.

L'ABBÉ LE PREVOT.

On a imprimé en 1765, *in*-12, les Oraisons funebres de l'Abbé le Prevot. La marche de cet Orateur est pleine de dignité; ses plans sont clairs, méthodiques & heureusement exprimés; ses images sont vives; son ton est touchant & onctueux. On y rencontre quelques-uns de ces grands traits, dignes des beaux jours de l'éloquence françoise; mais le style ne répond pas toujours à cette élévation. Il y a plusieurs morceaux qui manquent de précision, de pureté, d'élégance & de facilité.

LE PERE DE NEUVILLE.

Des Critiques éclairés ont condamné, dans les Oraisons funebres du Pere de Neuville, quelques allusions imprudentes, des éloges qu'on prendroit pour de la satyre, & des constructions vicieu-

ſes aſſez fréquentes. J'ai en effet remarqué dans l'Oraiſon funebre du Cardinal de Fleury, des phraſes où la grammaire eſt cruellement bleſſée. On y auroit auſſi ſouhaité plus d'ordre, plus de juſteſſe, plus d'économie, plus de clarté en différens endroits, & ſurtout plus de traits de Chriſtianiſme. Je ne parle pas de certains morceaux de déclamation & de pure réthorique, & d'un grand nombre de tours latins, qui n'ont pu échapper à la cenſure.

L'eſprit de cet Orateur eſt d'une fécondité admirable; il ne peut rencontrer un objet auquel il ne s'arrête, & qu'il ne pare de réflexions acceſſoires, & d'une élocution pompeuſe & facile: ce ne ſont, par-tout, que chocs de penſées & de diction, que figures entaſſées, que tours épuiſés, que petits traits fleuris, que contraſtes répétés, que peintures chargées, jointes à une prodigieuſe affluence de mots, d'épithetes, & de ſynonymes. Ses Oraiſons funebres démentent la ſtérilité qu'on reproche à notre langue, que je trouve mille fois plus abondante dans la bouche du Pere de Neuville, que ne l'étoit la langue des Romains dans celle de Cicéron.

Ses Lecteurs ſe ſont apperçus que ſa

figure favorite étoit ce que les Rhétoriciens appellent l'Énumération des parties; figure assommante, quand elle est prodiguée. Il leur auroit peut-être paru plus riche, s'il eût été moins fécond. Au reste, si cette abondance est un défaut, elle préserve du moins communément d'un défaut encore plus grand; c'est-à-dire, de ces subtils raffinemens d'idées, de ces traits alambiqués, & de ce ridicule galimatias, cent fois pires que la platitude.

L'ABBÉ TRUBLET.

Cet Abbé, si ingénieux lorsqu'il traite la Morale philosophique, le paroît beaucoup moins dans ses Panégyriques des Saints, publiés pour la seconde fois à Paris 1764, en deux volumes in-12. Un Journaliste, en faisant l'éloge de ces Discours, trouvoit que l'Auteur manquoit un peu de cette chaleur oratoire, qui distingue les Chaires Chrétiennes des Sociétés Académiques. On peut ajouter à cette remarque, qu'ils sont écrits d'un style de conversation, ou de conférence, si l'on veut, qui va quelquefois jusqu'au familier, & dégénere assez souvent en sécheresse didactique.

L'ABBÉ DE LA TOUR-DU-PIN.

Nous avons six volumes de Panégyriques de l'Abbé de la Tour-du-Pin. Ils ne sont point exempts de censure, soit pour l'application forcée des passages de la Sainte Ecriture, soit pour avoir outré quelquefois les caracteres, à dessein d'établir, entre différens Saints, des comparaisons absolument étrangeres à la grandeur de ses Héros & au mérite même du Panégyrique; soit pour quelques antitheses favorites. Mais ses beautés éclipsent ses défauts. Ses Discours sont l'Ouvrage d'un Prédicateur véritablement éloquent, d'une imagination noble & brillante, d'un esprit orné, d'un sentiment vif & pathétique. Nous ne savons auquel de nos Orateurs François le comparer; il est plus neuf, plus varié & plus riche que la plupart; mais il lui manque peut-être d'autres qualités plus essentielles.

Ce qu'on ne sauroit trop louer dans cet Auteur, c'est son art de faire l'abrégé des actions & des vertus des Saints qu'il célebre; il ne se permet point de ces écarts qui entraînent loin du sujet, & affoiblissent, dans le tableau, l'intérêt de la figure dominante.

L'ABBÉ DE LA TOUR.

Il y a des Orateurs qui sont plus poëtiques qu'éloquens. Des images, des figures, de la magnificence dans le style, ce n'est pas de l'éloquence, à proprement parler, c'est plutôt de la poésie. Tels sont pourtant les ornemens que l'Abbé de la Tour, Chanoine de Montauban, Ecrivain original, a employés dans ses Panégyriques publiés en trois volumes *in*-8°.

M. L'ABBÉ DE BOISMONT.

La fécondité des idées, les mouvemens & la rapidité du style, la noblesse & la vivacité des images, la philosophie & le sentiment, distinguent les Oraisons funebres de M. l'Abbé de Boismont, & en particulier son Panégyrique de Saint Louis; mais on lui reproche trop d'apprêt, de maniere & de monotonie, & surtout un amour excessif pour l'antithese & le bel-esprit. Ce défaut blesse d'autant plus dans cet Orateur, qu'il se donne plus de peine pour se procurer cette ressource puérile, que pour enfanter des beautés simples, mâles & vraies.

M. PONCET DE LA RIVIERE.

Ce Prélat, ancien Evêque de Troyes, est un Orateur exact, poli, élégant, dont les Discours brillent par la netteté du plan, le choix de l'expression, l'harmonie du style. S'il emploie l'art, il sait le déguiser; & il ne travaille ses Ouvrages que pour cacher les efforts du travail. Ses Oraisons funebres lui assurent un rang distingué parmi les hommes célebres, qui ont illustré la Chaire. Je doute que les grands Prédicateurs du dernier siecle eussent pu faire des Discours mieux assortis aux circonstances, plus éloquens, plus vrais, remplis d'un plus grand nombre de traits, écrits avec plus de force & d'harmonie, plus pathéthiques, plus attendrissants; aussi l'Orateur a-t-il eu le talent & la satisfaction de faire couler des larmes augustes. Ce suffrage du cœur dans une cérémonie où l'on étoit naturellement disposé à s'attendrir, s'est justifié par le suffrage de l'esprit dans le silence du cabinet. Quelques personnes auroient desiré que dans l'Oraison funebre de Madame Louise-Elisabeth de France, Infante de Parme, il se fût plus abandonné au sentiment,

à cette riche effusion qui emporte & saisit l'ame des Auditeurs; mais ce Discours est autant un Ouvrage philosophique, qu'une production d'éloquence; c'est la plus saine morale, représentée sous les couleurs les plus modestes; & ces sortes d'écrits pensés reprennent un nouvel éclat à la lecture; le sentiment gagne les hommes; mais le bon esprit & le raisonnement les persuadent & les fixent.

M. L'ABBÉ GUYOT.

M. l'Abbé Guyot, Doyen & Chanoine de l'Eglise de Soissons, est un Orateur distingué dans tous les genres d'éloquence. L'usage qu'il fait de l'Ecriture sainte, prouve qu'elle lui est plus familiere, qu'à beaucoup d'autres Orateurs du même ordre, & qu'il entend l'art des applications. Son style est naturel sans en être moins éloquent; & il sait embellir un sujet sans le charger. On vient de recueillir & d'imprimer ses Panégyriques & Oraisons funebres.

M. DE ROQUE LAURE.

M. l'Evêque de Senlis a l'art de peindre noblement les sentimens de l'ame de ceux qu'il célebre. La grandeur des

Ouvrage, bien fait & savant, est en treize volumes *in*-8°, dont les six premiers renferment environ cinquante sujets de la Morale Chrétienne les mieux choisis & les plus propres à la pratique de la vertu; les autres contiennent les Mysteres, les Fêtes de la Vierge, les Panégyriques, &c. &c.

LE PERE HOUDRY.

Il ne faut pas confondre le Livre du Pere Hyacinte de Montargon, avec la Bibliotheque des Prédicateurs du Pere Houdry. Il y a plus de choix dans le Dictionnaire Apostolique, moins de choses inutiles, & plus de traits d'une véritable éloquence. D'ailleurs le Livre du Pere Houdry renferme vingt-deux gros volumes *in*-4°; & il y a bien peu de gens, sur-tout parmi les Curés de la campagne, qui soient en état de se le procurer; cela emporteroit une année du revenu de leur Cure. Il leur en coûtera moins pour avoir le Dictionnaire Apostolique, dans lequel ils trouveront des sujets plus convenables aux peuples qu'ils ont à instruire, puisque c'est pour eux qu'il a été fait principalement.

M. L'ABBÉ DINOUART.

Le Manuel Alphabétique des Prédicateurs, par M. l'Abbé Dinouart, en deux volumes *in*-8°., peut être aussi très-utile à ceux qui se destinent à la Chaire ; ce Livre est moins volumineux, & par conséquent plus commode, que le Dictionnaire Apostolique.



§. V.

ORATEURS DU BARREAU.

LE Barreau François fut long-temps livré, ainsi que la Chaire, à la plus grossiere barbarie. Le mauvais goût qui y regna long temps, faisoit souvent intervenir Homere dans le procès pour un bénéfice, & Saint Augustin dans la cause d'un Vinaigrier. On peut se rappeller ici ce mot d'un Avocat, homme d'esprit, à son Adversaire, qui dans une affaire où il ne s'agissoit que d'un mur mitoyen, parloit de la guerre de Troye & du fleuve Scamandre. Il l'interrompit en disant : la Cour observera

que ma Partie ne s'appelle pas Scamandre, mais Michault.

LE MAITRE ET PATRU.

Ces deux Avocats furent les premiers qui purgerent le Barreau de cette grossiereté Tudesque; mais quoiqu'ils ayent eu de la réputation dans leur temps, il faut avouer qu'ils en ont bien peu dans le nôtre. On ne peut les regarder que comme des esprits justes, des Ecrivains exacts ; ils ont peu de chaleur & presque point d'éloquence.

GAUTIER.

Gautier, leur contemporain, avoit la déclamation forte, beaucoup de feu, une imagination aussi brillante que féconde, une action qui entraînoit après elle le suffrage de ses Juges & l'esprit de ses Auditeurs. Cet Avocat excelloit dans la réplique; & son éloquence vive & bouillante l'avoit rendu redoutable. Ses Plaidoyers parurent à Paris, en 1698, *in*-4°.

ERARD.

Il y a plus d'esprit, de délicatesse,

d'éloquence & de pureté dans ceux d'Erard, imprimés à Paris, en 1734, *in*-8°, ſur-tout dans celui qu'il fit pour le Duc de Mazarin.

GILLET.

Il eſt plus d'une route pour parvenir au faîte de l'éloquence. Celle de Gillet a pour caractere diſtinctif la majeſté, une noble ſimplicité, une érudition preſque ſans bornes, & l'union auſſi rare qu'eſtimable, de la délicateſſe & de la force, du brillant & de la ſolidité. Ses Plaidoyers publiés en 1696, ont été réimprimés en 1718, en deux volumes *in*-4°.

TERRASSON.

Parmi les Recueils des Pieces d'Eloquence du Barreau, un des plus eſtimés eſt celui des Plaidoyers de Matthieu Terraſſon, publiés en 1737. On a dit qu'il étoit plus éloquent que ſavant. Il eſt vrai qu'il a trop de cette eſpece d'eſprit, qui conſiſte à donner à tout ce qu'on dit, un tour ingénieux & brillant. Son éloquence, quoique très-ſolide quant au fonds des penſées, eſt peut-être trop fleurie, trop ornée, & par-là moins grave, moins ſérieuſe, moins natu-

relle, que celle qui convient au Barreau. C'eſt l'éloquence d'Iſocrate, plutôt que celle de Démoſthenes.

SACY.

Cet Avocat, Membre de l'Académie Françoiſe, donna en 1724, en deux volumes *in*-4°, un Recueil de Factum & de Mémoires. Les jeunes Juriſconſultes y trouveront des modeles pour tous les genres d'affaires dont ils peuvent être chargés; des points d'hiſtoire éclaircis par une judicieuſe critique; des queſtions de droit traitées avec grace; des procédures même débrouillées avec tant de netteté, que le Lecteur oublie ſouvent qu'on l'entretient de chicane. Son éloquence eſt auſſi agréable que variée; elle ſait ſe proportionner au ſujet qu'elle traite; ſublime dans les cauſes majeures, douce & inſinuante dans les autres, & toujours ornée de traits ingénieux & délicats. Le ſtyle en eſt pur & châtié. Sacy ne croyoit pas qu'il lui fût permis de négliger les regles de la langue; plus les matieres ſont ſeches & peu intéreſſantes, plus il ſemble qu'il ait pris à tâche d'en ſauver l'ennui par le choix des termes, & l'exactitude de

la diction. Ce qu'on pourroit lui reprocher, c'est d'avoir quelquefois laissé dans son style quelque chose d'affecté, de trop peigné, & qui se sent un peu trop du style de Pline, son Auteur favori.

COCHIN.

La gloire de tous les Avocats que je viens de citer, fut éclipsée par le célebre Cochin. Nourri de la lecture des anciens Orateurs, & connoissant à fond le Droit Romain & les Loix du Royaume, il parut, au commencement de sa carriere, armé d'une éloquence vraie, sublime & pleine de choses, mais toujours propre à la cause qu'il défendoit. Il simplifioit, autant qu'il étoit possible, les questions les plus compliquées, persuadé qu'on ne peut trop ménager l'attention de ses Auditeurs. Les Maîtres d'éloquence donnent pour regle, de choisir, dans une cause, les deux moyens les plus concluans, l'un pour ouvrir, l'autre pour fermer la marche; & de placer au centre, ceux qui sont les moins capables de résister à l'ennemi : mais Cochin cherchoit à fixer d'abord l'incertitude des Juges, en débutant par le moyen le plus décisif. Il le faisoit paroî-

tre, sous différens jours, dans toute la suite de son Plaidoyer, & dans la discussion des autres moyens. Par cette sage précaution, son moyen victorieux communiquant par-tout sa vigueur & sa force, tous les endroits de son Discours paroissoient également convainquans.

« Si j'avois à nommer, dit l'Abbé Trublet, » celui de tous les hommes qui me paroît » avoir été le plus parfait dans sa pro- » fession, dans son art, dans son talent, » &c, je nommerois feu M. Cochin. Ce » grand Avocat eût pu être aussi un grand » Prédicateur; le pathétique ne lui au- » roit pas manqué; on en a la preuve » dans ceux de ses Mémoires, où il a eu » occasion de l'employer; mais les Plai- » doyers qu'il faisoit sur le champ, le » prouvent mieux encore. Alors se livrant » à tout le feu qui lui étoit naturel, & » qu'excitoit encore l'action de l'Orateur » & la vue d'une Assemblée infiniment » attentive, M. Cochin parlant sans avoir » écrit, portoit les mouvemens à un de- » gré de force & de chaleur, où peut- » être n'auroit-il pu les porter en écri- » vant ». Les Œuvres de cet illustre Avocat contenant ses Mémoires & Consultations, ont été publiées à Paris en six volumes *in*-4°.

NORMANT.

Les Adverſaires de Cochin même ſe faiſoient une gloire de rendre publiquement hommage à ſes talens. Le célebre Normant, ſon Concurrent, lui dit un jour, en ſortant de l'Audience : « Non, je n'ai » de ma vie rien entendu de ſi éloquent ». Cochin lui répondit : « On voit bien, » Monſieur, que vous n'êtes pas de ceux » qui s'écoutent avec complaiſance ». En effet, Normant étoit né avec beaucoup d'élévation d'eſprit, un diſcernement ſûr, & un amour ſincere du vrai. Il joignoit à ces dons précieux de la nature, le talent de la parole, une éloquence mâle, la beauté de l'organe, & les graces de la repréſentation. Il avoit l'eſprit ſi pénétrant & ſi juſte, qu'on auroit été tenté de croire qu'il deméloit par-tout le vrai, plutôt par ſentiment & par inſtinct, que par étude & par réflexion. Auſſi diſoit-on communément de lui, qu'il devinoit la Loi, & qu'il devinoit juſte.

MANNORY.

Cet Avocat connu, & par l'enjoue-

ment de son éloquence & par la singularité des Causes dont il a presque toujours été chargé, nous a donné la Collection de ses Plaidoyers & Mémoires, imprimés successivement en plusieurs volumes *in*-12. Il semble que les événemens les plus rares soient venus s'offrir à cet Orateur, pour attirer sur lui les regards du Public dans les premieres années de son travail : mais si la nature de ces Causes a commencé sa réputation, il a su l'augmenter & la soutenir par ses talens ; & c'est moins à la singularité des matieres qu'il est redevable de ses succès, qu'aux charmes presque toujours victorieux de son éloquence. Les choses les plus sérieuses prennent, sous sa main, un air de gaieté ; les objets les plus graves paroissent toujours aimables ; & si la grandeur du sujet ne lui fait rien perdre de l'enjouement qu'il sait y répandre, ce même enjouement n'enleve rien à la dignité qu'il ménage toujours. Son style est clair, agréable, séduisant, & joint à cet agrément, à cette élégance qui enchante, ce sel & ce piquant, qui est proprement le goût Attique qui plaît à l'esprit, intéresse le cœur, réveille l'Auditeur, le tient en haleine, & accroît à chaque

instant

instant le desir qu'il a d'entendre l'Orateur.

GAYOT DE PITAVAL.

C'étoient précisément tous ces talens qui manquoient au verbeux Gayot de Pitaval, qui a compilé les vingt volumes des Causes célebres & intéressantes. Le projet étoit bon; mais il manque de goût dans l'exécution; & il est fâcheux que le laborieux Auteur n'ait point épargné à ses Lecteurs des Causes qui n'ont rien d'intéressant, l'ennui des répétitions, de vastes analyses, des réflexions galantes & morales, & des digressions fastidieuses sur sa famille & sur lui-même. Ce Livre si curieux, & si mal exécuté, jouit d'un succès soutenu depuis sa naissance jusqu'à présent. Le fonds attache, & la forme rebute. L'Auteur n'y suit aucune méthode; les faits y sont jettés sans ordre, & noyés dans un verbiage ennuyeux de réflexions triviales; les moyens y sont exposés avec une pesante proxilité. Quel dommage qu'une idée aussi heureuse soit tombée dans l'esprit d'un Ecrivailleur!

M. RICHER.

M. Richer entreprend de donner à ces

mêmes Causes une marche nouvelle, plus simple & plus agréable, & d'y répandre cet esprit d'analyse, de critique & de philosophie, qui produit, sans effort, une lumiere pure & satisfaisante. Son plan est de tirer les faits du chaos dans lequel ils étoient engloutis, & d'arranger la narration, de maniere qu'on ne puisse prévoir le Jugement. Cette méthode rend, en effet, chaque Cause plus piquante, en tenant l'esprit du Lecteur suspendu jusqu'au dénouement, & en irritant sa curiosité par le balancement des raisons, des intérêts & des passions. L'Auteur se rend totalement maître de l'Ouvrage qu'il corrige, & il en dispose comme de son propre fonds; non-seulement il substitue la clarté à la confusion; mais souvent il ajoute des moyens différens de ceux que Gayot avoit employés, & même de ceux qui se trouvent dans les Mémoires où il a puisé. Pour donner à cette édition un nouveau degré de supériorité sur la précédente, il a intercalé, dans la sienne, des Causes qui n'avoient point encore été données au Public; elles sont indiquées par un astérisque placé à côté du titre.

On lira encore avec plaisir les Causes amusantes, petit Recueil en deux volumes

in-12, où le sérieux de la Jurisprudence est assaisonné du sel de la plaisanterie.

Les Cochin, les Normant, les Mannory, &c, ont trouvé des Successeurs dignes d'eux. On sait que si l'Eloquence de la Chaire a dégeneré, celle du Barreau se soutient avec une distinction peu commune. Les Gerbier, les Elie de Beaumont, les Linguet, les Loiseau, les Target, seront comptés parmi nos plus grands Orateurs.

M. D'AGUESSEAU.

Un des Recueils qui peuvent le plus servir à un Avocat, est celui des Œuvres de M. le Chancelier d'Aguesseau, publiées en plusieurs volumes *in*-4°. Toutes les matieres de la Jurisprudence y sont traitées, mais avec cette supériorité de génie, qui étoit propre à cet illustre Magistrat. On distingue deux sortes d'Eloquence, celle des choses & celle des mots : elles sont toujours inséparables dans ses écrits. On disoit de lui, qu'il pensoit en Philosophe, & parloit en Orateur. Il étoit, pour lui-même, le censeur le plus rigide de ses Ouvrages ; & l'idée qu'il s'étoit formée du beau, étoit si parfaite, qu'il ne croyoit jamais en

avoir approché ; c'eſt pourquoi il corrigeoit ſans ceſſe. Un jour il conſulta M. d'Agueſſeau, ſon pere, ſur un Diſcours qu'il avoit extrêmement travaillé, & qu'il vouloit retoucher. Son pere lui répondit, avec autant de fineſſe que de goût : « Le défaut de votre Ou» vrage eſt d'être trop beau ; il ſeroit » moins beau, ſi vous le retouchiez en» core ».

Dans le temps que cet éloquent Magiſtrat parut, les ſeuls modeles étoient à Paris, & encore très-rares. Une raiſon ſupérieure s'eſt fait entendre, dans nos derniers jours, du pied des Alpes & des Pyrénées au Nord de la France. La Philoſophie, en rendant l'eſprit plus juſte, & en banniſſant le ridicule d'une parure recherchée, a rendu plus d'une Province l'émule de la Capitale. La véritable Eloquence, qu'on ne connoiſſoit gueres qu'à Paris, a tout d'un coup fleuri dans pluſieurs villes ; témoins les Diſcours ſortis ou du Parquet, ou de l'Aſſemblée des Chambres de quelques Parlemens ; Diſcours qui ſont des chefs-d'œuvres de l'Art de penſer & de s'exprimer, du moins à beaucoup d'égards. Voyez les Ouvrages de Meſſieurs de Montclar, de la Chalotais, de Caſtillon, de Servant, & d'au-

tres qui pensent avec la même noblesse, & s'expriment avec la même force.

§. VI.

DISCOURS ET ÉLOGES ACADÉMIQUES.

LES fleurs de Rhétorique, dans l'Eloquence, sont comme les fleurs qui croissent parmi le bled; elles sont agréables pour ceux qui ne veulent que s'amuser, mais nuisibles à celui qui cherche à tirer du profit de sa moisson. C'est la pensée de Pope; & c'est celle qu'on peut appliquer à beaucoup de Discours Académiques. Ceux que l'Académie Françoise a recueillis en cinq volumes *in*-12, ne seroient peut-être pas exempts de cette application, sur-tout s'il s'agit des Discours des premiers Académiciens. « Il est aisé de » voir, dit un Membre de cette Compa- » gnie, par quelle fatalité presque tous » ces Discours Académiques lui ont fait » si peu d'honneur : *Vitium est temporis,* » *potiùs quàm hominis*. L'usage est insen- » siblement établi, que tout Académicien » répéteroit ces Eloges à sa Réception ;

» ç'a été une espece de Loi d'ennuyer
» le Public. Si l'on cherche ensuite pour-
» quoi les plus grands génies qui sont
» entrés dans ce Corps, ont fait quel-
» quefois les plus mauvaises Harangues,
» la raison en est encore bien claire ; c'est
» qu'ils ont voulu briller ; c'est qu'ils ont
» voulu traiter nouvellement une matiere
» toute usée. La nécessité de parler, l'em-
» barras de n'avoir rien à dire, & l'envie
» d'avoir de l'esprit, sont trois choses
» capables de rendre ridicule même le
» plus grand nombre. Ne pouvant trou-
» ver des pensées nouvelles, ils ont cher-
» ché des tours nouveaux, & ont parlé
» sans penser, comme des gens qui mâche-
» roient à vuide, & feroient semblant
» de manger, en périssant d'inanition.
» Au lieu que c'est une Loi à l'Aca-
» démie Françoise, de faire imprimer
» tous ces Discours, par lesquels seuls
» elle est connue, c'en devroit être une
» de les supprimer ».

Cependant, malgré la sévérité de ce jugement & le dégoût du Public pour ces sortes d'Ouvrages, il faut convenir qu'on en lit quelques-uns avec plaisir ; on y trouve des choses, des pensées, des principes lumineux sur divers points de Littérature, les ca-

racteres de nos principaux Auteurs parfaitement bien tracés, &c. Ainsi, comme ces Discours ne se relisent gueres, je crois qu'on pourroit en faire des extraits qui formeroient un Recueil également instructif & agréable.

Depuis l'établissement de l'Académie Françoise, & à l'exemple de cette illustre Compagnie, on a vu naître, en des temps différens, dans quelques Villes du Royaume, d'autres Académies, dont l'un des objets est de cultiver l'Eloquence Françoise. Il n'est pas question d'examiner si cet objet est rempli, & s'il est vrai que ces Compagnies fassent perdre des hommes à l'Etat sans en acquérir aux Lettres, comme le dit M. d'Alembert. Laissant à part cette question, il faut convenir que les Recueils des Académies de Province offrent quelquefois des morceaux dignes de la Capitale. Mais il seroit difficile de les détailler; & ces Collections sont si multipliées & si immenses, qu'en indiquant ce qu'il peut y avoir de bon, nous n'aurions rien fait pour nos Lecteurs. Il vaut mieux passer à des Ouvrages plus connus, aux différens Eloges historiques qu'on publie à Paris.

Quoique le ton de ces sortes d'Eloges ne doive pas être celui d'un Discours oratoire, ils appartiennent cependant à ce genre d'Eloquence, que les Latins appellent Tempéré. Le style en est plus simple que dans les Oraisons funebres; mais cette simplicité doit être jointe à beaucoup d'esprit, & ne pas manquer de chaleur. « Les réflexions philosophi- » ques, dit M. d'Alembert, sont l'ame » & la substance de ce genre d'Ecrits; » tantôt on les entremêlera au récit » avec art & briéveté; tantôt elles se- » ront rassemblées & dévoloppées dans » des morceaux particuliers, où elles » formeront comme des masses de lu- » miere, qui serviront à éclairer le reste.

FONTENELLE.

« C'est en cela que l'illustre Secrétaire » de l'Académie des Sciences, M. de » Fontenelle, a sur-tout excellé; c'est » par-là qu'il fera principalement époque » dans l'Histoire de la Philosophie; c'est » par-là enfin, qu'il a rendu si dangereuse » à occuper aujourd'hui, la place qu'il » avoit remplie avec tant de succès. Si on » peut lui reprocher de légers défauts, » (& pourquoi ne hazarderions-nous

» pas une critique qui ne le touche plus,
» & qui ne pourroit effleurer sa gloire ?),
» c'est quelquefois trop de familiarité
» dans le style; quelquefois trop de recher-
» ches & de raffinement dans les idées;
» ici une sorte d'affectation à montrer en
» petit les grandes choses; là quelques
» détails puériles, peu dignes de la gra-
» vité d'un Ouvrage philosophique. Voilà
» pourtant, qui le croiroit? en quoi la
» plupart de nos Faiseurs d'Eloges ont
» cherché à lui ressembler. Ils n'ont
» pris du style de M. de Fontenelle, que
» ces taches légeres, sans en imiter la
» précision, la lumiere & l'élégance. Ils
» n'ont pas senti que si les défauts de cet
» Ecrivain célebre blessent moins chez
» lui, qu'ils ne feroient ailleurs, c'est non-
» seulement par les beautés, tantôt frap-
» pantes, tantôt fines, qui les effacent;
» mais parce qu'on sent que ces défauts
» sont naturels en lui, & que le propre
» du naturel, quand il ne plaît pas, est au
» moins d'obtenir grace. Son genre d'é-
» crire lui appartient absolument, & ne
» peut passer, sans y perdre, par une
» autre plume; c'est une liqueur qui ne
» doit jamais changer de vase. Il a eu,
» comme tous les bons Ecrivains, le
» style de sa pensée. Ce style quelque-

» fois négligé, mais toujours original & » simple, ne peut représenter fidellement » que le genre d'esprit qu'il avoit reçu » de la nature, & ne sera que le mas» que d'un autre. Or le style n'est agréa» ble, qu'autant qu'il est l'image naïve » du genre d'esprit de l'Auteur; & c'est » à quoi le Lecteur ne se méprend gue» res, comme on juge qu'un portrait res» semble, sans avoir vu l'original. Ainsi » pour obtenir quelque place après M. de » Fontenelle dans la carriere qu'il a si glo» rieusement parcourue, il faut nécessai» rement prendre un ton différent du sien. » Il faut de plus, ce qui n'est pas moins » difficile, accoutumer le Public à ce ton, » & lui persuader qu'on peut être digne » de lui plaire, en le conduisant par une » route qui ne lui est pas connue ».

MAIRAN.

M. de Mairan, successeur de M. de Fontenelle dans la place de Secrétaire de l'Académie des Sciences, ne l'imita pas servilement; mais il ne parut pas loin de son modele dans l'art délicat de dire le bien & le mal sans partialité, sans flatterie, & de tracer des portraits ressemblans entremêlés de particularités piquantes.

BOZE.

Quelques personnes, qui ont plus de goût que d'esprit, préferent les Eloges composés par M. de Boze, Secrétaire de l'Académie des Belles-Lettres, à ceux de M. de Fontenelle. L'Auteur a moins de finesse, que le Secrétaire de l'Académie des Sciences; mais il écrit naturellement. Il sait également bien manier les sujets nobles, comme les sujets plus simples. Par-tout on sent un Peintre habile, qui assortit son pinceau aux différens caracteres qu'il veut représenter. Ses Eloges sont en trois volumes *in*-12. Il faut y joindre ceux que Messieurs Freret, de Bougainville & le Beau, Secrétaires de la même Académie, ont publiés ensuite. Ils méritent d'être lus pour la correction & l'élégance du style.

M. THOMAS.

Depuis quelque temps l'Académie Françoise a donné, pour sujet du Prix qu'elle distribue tous les ans, les Eloges de nos plus grands Hommes. Celui de nos Ecrivains que cette Compagnie a le plus souvent couronné, est

M. Thomas, qui a célébré successivement d'Aguesseau, le Maréchal de Saxe, Dugai-Trouin, Sully, Descartes. Chacun de ces Eloges est un torrent d'Eloquence, que l'on voit couler d'une veine abondante & vive, mais quelquefois trop emportée par sa pente, & qui inonde ce qu'il ne devroit qu'arroser. Ce défaut, qui caractérise le talent de l'Elocution, est au reste bien compensé par un ton de philosophie, par des réflexions pleines de chaleur, par quelques vérités courageuses, & par des traits mâles, qui paroissent avoir plu généralement. On desireroit seulement que l'Auteur entassât moins de comparaisons l'une sur l'autre ; qu'il affectât moins d'user de quelques termes de Physique, ingénieusement appliqués, mais trop abstraits pour bien des Lecteurs, & vicieux par la seule affectation ; qu'enfin il eût moins employé de ces expressions parasites, ou de ces mots à la mode, que les petits Ecrivains ne manquent pas de copier, mais dont se préservent ceux qui savent écrire & penser d'après eux-mêmes.

M. Thomas joint à tous ses Eloges d'excellentes Notes, dont on ne doit pas lui tenir moins de compte que du fonds du Discours. Il y a même quelques

Lecteurs qui les préferent au corps de l'Ouvrage. On y voit tout l'esprit, tout le savoir de M. Thomas, sans ces mêlanges étrangers, que la Rhétorique a quelquefois fait entrer dans ses autres Ecrits.

On ne peut gueres se passer, pour l'ornement d'un Cabinet formé par un Homme de goût, des Eloges composés par Messieurs d'Alembert, Condorcet, Champfort, de la Harpe, Necker, & Madame la Marquise de Saint-Chamond, qui a célebré, avec autant d'élégance que de pathétique, le célebre Ministre de Henri IV, M. de Sully.

On doit encore faire entrer dans cette même Bibliotheque, les Discours latins de plusieurs Orateurs de College, tels que les Harangues des Peres Cossart, Jouvency, Porée, la Sante, du Baudori, Geoffroy, & celles de Messieurs Coffin, Lebeau, Crevier, &c.

LE PERE JOUVENCY.

Parmi les Ouvrages imprimés du Pere Jouvency, nous connoissons deux volumes *in*-12 de Harangues latines, pro-

noncées en diverses occasions. On y reconnoît un homme qui s'est nourri des bonnes productions des Anciens ; la pureté, l'élégance, la facilité de son style, la richesse de ses expressions, l'égalent presque aux meilleurs Ecrivains de l'Antiquité. Il seroit à souhaiter qu'en faisant attention aux mots, il en eût fait un peu plus aux choses. Ses Ouvrages renfermeroient plus de pensées ; & ils plairoient aux Philosophes autant qu'ils plaisent aux Littérateurs.

LE PERE PORÉE.

Choisi immédiatement après le Pere Jouvency, pour remplir la Chaire de Rhétorique du Collège Louis le Grand, le Pere Porée le remplaça dignement. Même zele, même piété, même application ; mais plus d'esprit, plus de génie, plus d'élévation dans le Successeur. Une latinité moins élégante & moins pure ; mais un style plus vif, plus ingénieux, un style que Séneque & Pline auroient peut-être envié. On lui a reproché de n'avoir point l'Eloquence nombreuse & périodique de Cicéron ; mais il ne vouloit pas l'avoir. Le style coupé, pressé,

vif, lui paroissoit plus convenable pour des Discours Académiques, tels que ceux qu'il prononçoit. On a de lui, 1°. un Recueil de Harangues, publié à Paris en 1739, en deux volumes *in*-12. On ne peut nier qu'il n'y ait, dans ces Discours, un grand nombre de tours ingénieux, de pensées fines, d'expressions vives & saillantes: il eût été à souhaiter qu'il en eût retranché des jeux de mots généralement réprouvés par les Gens de goût. 2°. Un second Recueil de ses Harangues, donné en 1747, *in*-12: il y en a quelques-unes sur des sujets pieux, dans lesquelles il est plus simple, que dans ses Discours d'apparat. Il ne pense qu'à éclairer l'esprit & à toucher le cœur; & il y réussit.

LE PERE DU BAUDORI.

On a, de ce Jésuite, des Œuvres diverses, dont la derniere édition est de Paris, en 1762, *in*-12. On trouve dans ce Recueil quatre Discours latins & quatre Playdoyers françois; les sujets des Discours sont intéressans, les divisions nettes & simples, sa latinité quelquefois très-bonne. On peut lui repro-

cher quelques pointes, quelques jeux de mots, qui gâtent presque toujours notre latinité moderne, & qui ont régné si long-temps dans le College de Louis le Grand; mais l'on doit avouer qu'il en a moins que ses Prédécesseurs. Ses Plaidoyers sont aussi ingénieux que bien choisis. On peut juger, par ces Ecrits, combien il avoit l'esprit élégant & facile : il répand à pleines mains les fleurs de l'Eloquence, les beautés du style, les graces de la diction; en un mot, il partage avec les Peres Hardouin, Tournemine & Bougeant, la gloire d'avoir illustré la Bretagne, son Ordre & sa Patrie, par d'excellens Ouvrages de Littérature & de goût.

Le Plaidoyer est un genre d'exercice très-propre à développer les talens de la jeunesse, & à les perfectionner : le Pere du Baudori y excelloit : il en donnoit des modeles à ses Ecoliers, tels que ceux qui sont recueillis dans ses Œuvres. Tous les genres d'Eloquence y sont employés avec art ; l'Orateur passe habilement de l'enjoué au sérieux, du sublime au pathétique. Le style est conforme à chaque sujet, mais n'est pas exempt de négligence; vous y trouverez

des manieres de parler triviales ou déplacées.

L'Académie Françoiſe & pluſieurs autres Sociétés Littéraires ont donné un choix des Diſcours qu'elles ont couronnés; le détail en ſeroit trop long; ces ſortes de Livres ſont d'ailleurs fort communs. On remarque preſque dans tous, de l'imagination & de l'eſprit ; mais les Auteurs ne ſe défendent pas aſſez de l'emphaſe & du néologiſme.

M. CERUTI.

J'ai peu lu de Diſcours qui ſoient plus éloquents, plus remplis de choſes & non de mots, que ceux du ci-devant Pere Ceruti, Jéſuite. C'eſt une morale ſublime, animée de la flamme même de l'Eloquence. Le peu de reproches qu'on ait à faire à cet Auteur, c'eſt quelquefois de s'abandonner à l'enthouſiaſme, & de s'emporter au-delà de cette ſageſſe néceſſaire à tout genre d'écrire. De temps en temps il a du giganteſque, du poétique ; mais en général ſes Diſcours ſont des chefs-d'œuvre de génie, de talent, de mœurs & de vérité.

Ce ſeroit aux Académies, qui exci-

tent par des prix l'émulation des jeunes gens, à les contenir dans les bornes nécessaires, non en couronnant les Ouvrages où domine l'imagination, mais ceux où brillent la justesse & le goût. Alors les récompenses qu'elles donnent seroient vraiment utiles.





CHAPITRE IV.

ÉCRITS QUI TRAITENT DE L'ÉLOQUENCE.



§. Ier.

OUVRAGES DES ANCIENS.

ARISTOTE.

Les Grecs ont été les premiers qui ont donné des regles d'Eloquence ; mais de tous ceux qui ont brillé en ce genre, il n'y en a point qui aient mieux réussi qu'Aristote. On trouve dans sa Rhétorique, de l'ordre, de l'exactitude & une grande suite de principes & de raisonnemens bien liés. Les préceptes que ce Rhéteur philosophe fournit sur le genre délibératif, le démonstratif & le judiciaire; la peinture qu'il fait des mœurs de chaque âge, de chaque état, de chaque condition; la maniere dont il explique les moyens d'exciter ou de cal-

mer les passions ; les instructions qu'il donne par rapport aux preuves, aux caracteres de la bonne élocution, au choix des mots, à la structure de la période, à toute l'économie du Discours oratoire, montrent qu'il n'ignoroit rien de ce qui est essentiel à l'Eloquence, & qu'il en avoit approfondi toutes les parties. C'est le sentiment du Pere Rapin; & tous ceux qui ont lu l'Ouvrage d'Aristote, ont applaudi à l'éloge de ce Jésuite. Mais en général, la diction du Rhéteur Grec a un air sec, triste & scholastique. M. de Voltaire le traite avec plus d'indulgence ; il prétend que tous ses préceptes respirent la justesse éclairée d'un Philosophe, & la politesse d'un Athénien ; & en donnant les regles de l'Eloquence, il est, dit-il, éloquent avec simplicité.

TRADUCTIONS.

Cassandre.

François Cassandre, le même que Boileau a peint comme un misanthrope, donna en 1675, *in*-12, une Traduction françoise de la Rhétorique d'Aristote, qui est claire, exacte & fidelle, mais qui

pourroit être plus élégante. Il y joignit des remarques pour éclaircir quelques endroits de l'Ouvrage même, l'un des plus difficiles que nous ayions, & que les différentes verſions latines ont encore obſcurci.

LONGIN.

Les Grecs ont eu un autre Rhéteur, non moins profond qu'Ariſtote, & plus agréable; c'eſt Longin, qui, en traitant des beautés de l'élocution, en a employé toutes les fineſſes. Souvent il donne lui-même l'exemple de la figure qu'il enſeigne; & en parlant du ſublime, il eſt ſublime quelquefois, ſans pourtant s'écarter trop du ſtyle didactique. Ce petit traité eſt une Piece échappée du naufrage de pluſieurs autres livres que cet Auteur avoit compoſés. Il ne faut pas en négliger la lecture.

La Traduction françoiſe que Boileau en a donnée, a rendu la copie facile, & auſſi agréable à lire que l'Original.

CICÉRON.

Si des Grecs nous paſſons aux Latins, nous trouvons d'abord Cicéron qui fut le maître, ainſi que le modele,

de la véritable Eloquence. Après avoir donné les exemples dans ses Harangues, il donna les préceptes dans son livre de l'Orateur. Il suit présque toujours la méthode d'Aristote, & s'explique avec le style de Platon. Ce Traité fut un des fruits de la vieillesse de ce grand homme.

M. l'Abbé Colin en publia une excellente traduction en 1737; exactitude, fidélité, élégance, on y trouve ce qu'on devoit attendre d'un Auteur familier avec les Orateurs anciens & modernes.

Il ne faut pas confondre ce Traité de Cicéron avec ses Entretiens sur les Orateurs illustres. Ce dernier Ouvrage est une espece d'application des préceptes contenus dans l'autre. Cicéron y fait une revue de tous ceux qui, avant lui, ou même de son temps, s'étoient distingués dans cet art. Il porte un jugement sain & précis de leurs Ouvrages; il en découvre les beautés comme les défauts.

Les Muses & les Graces semblent avoir travaillé de concert à ces Entretiens; mais on ne peut pas donner le même éloge à la Traduction que Villefore en fit paroître en 1726, *in*-12. On n'y retrouve point l'élégance de l'Ori-

ginal; & le ſens n'eſt pas toujours bien rendu.

QUINTILIEN.

Quintilien, ſous l'Empereur Galba, tint école de Rhétorique, & enſeigna avec la même diſtinction, que Cicéron avoit harangué. Après vingt ans d'inſtruction publique, il ſe retira & donna un Traité ſur les cauſes de la corruption de l'Eloquence, dont on regrette la perte. Ses Inſtitutions Oratoires que nous poſſédons, ſont une Rhétorique complette, que l'on vante avec raiſon, & qui n'a d'autre défaut, que d'être trop prolixe.

Ses préceptes, brillant d'une lumiere pure,
Semblent être puiſés au ſein de la nature.
C'eſt ainſi qu'avec art, dans les dépôts de Mars;
Sont rangés les drapeaux, les piques & les dards;
Non pour offrir aux yeux une parade vaine;
Mais placés avec ordre, on les trouve ſans peine.

C'eſt ce que dit Pope en parlant de Quintilien. Ce Rhéteur a profité du travail & des lumieres d'Ariſtote & de Cicéron; mais il a ſuivi une route toute différente. Il prend au berceau celui qu'il veut former à l'Eloquence. Il lui choiſit des Maîtres vertueux & ha-

biles ; il montre comment il faut lui enseigner les principes des langues, des sciences & des beaux arts. Il prescrit la méthode qu'on doit garder pour cultiver ses dispositions naturelles, pour éclairer son esprit, diriger ses lectures, corriger ses essais, & le former peu à peu à l'exactitude de la composition. Non content de donner des regles par rapport à la conduite de l'esprit, il en donne aussi pour celle des mœurs. Ensuite quand le cœur & l'esprit du Disciple sont assez formés, il lui ouvre les trésors de la Rhétorique ; il lui en découvre la nature, la fin & les moyens. De son temps, l'Eloquence avoit beaucoup dégénéré. On commençoit à préférer le clinquant à l'or pur ; on rejettoit les pensées que la nature dicte, pour courir après celles que l'art suggere. On vouloit, dans un Discours, des pointes, des jeux de mots, des traits brillans. On cherchoit, non ce qui orne la vérité, mais ce qui la farde ; & l'on croyoit n'avoir ni esprit, ni délicatesse, si ce qu'on disoit pouvoit s'entendre facilement, & sans avoir besoin d'interprêtes. Quintilien combattit ce mauvais goût. Il prit la défense des Anciens ; il soutint qu'il étoit dangereux de vouloir

avoir

avoir plus d'esprit que Démosthenes, que Cicéron, qu'Homere, que Virgile & qu'Horace ; que ces vains ornemens, dont on étoit si amoureux, faisoient une éloquence fardée, qui n'avoit plus rien de naturel ; enfin que l'affectation, l'obscurité, l'afféterie & l'enflure étoient incompatibles avec le beau style.

TRADUCTIONS.

L'Abbé de Pure.

Cet Abbé est le premier qui ait entrepris de donner en France, une Traduction de l'Ouvrage de Quintilien ; sa version a été oubliée en naissant ; & son nom seroit aussi peu connu, si Despréaux ne l'avoit consigné dans ses Satyres.

L'ABBÉ GEDOIN.

Tout le monde connoît la fidelle & élégante Traduction de Quintilien en quatre volumes *in*-12, & en un volume *in*-4°, par l'Abbé Gedoin. Admirateur des Grecs & des Romains, il en devint l'heureux interprête. Ses versions ressemblent aux belles copies de l'Antiquité, qui font revivre, dans un travail moderne, le feu & l'esprit de l'Original ancien.

On a attribué à Quintilien, mais peut-être sans raison, le Dialogue des Orateurs, qui se trouve parmi les Œuvres de Tacite. Ce Dialogue ne peut être que l'ouvrage d'un grand Maître. On y trouve des caracteres soutenus, des portraits d'après nature, des contrastes ménagés avec art, une composition variée, des comparaisons justes. Par-tout on discerne un Auteur sage, judicieux, mais trop fleuri & trop porté vers cette éloquence déclamatoire, qui s'empara peu à peu de tous les esprits, & qui perdit entiérement le goût.

M. Morabin publia en 1722 à Paris, une traduction de ce Dialogue, qui est exacte & conforme à l'Original.

§. II,

OUVRAGES DES MODERNES,

GIBERT.

Les Modernes ont écrit sur la Rhétorique comme les Anciens; ils ont suivi leurs préceptes; mais ils les ont quel-

quefois approfondis de façon à se les rendre propres. Je commencerai la liste de leurs écrits, par l'Ouvrage que Gibert a publié sous ce titre : » Jugemens » des Savans sur les Auteurs qui ont traité » de la Rhétorique, avec un Précis de la » doctrine de ces Auteurs ». Ce livre est d'autant plus utile, qu'on peut le regarder, en quelque façon, comme un corps de Rhétorique, à cause du grand nombre de regles, de principes & de réflexions sur cet Art, dont il est rempli. C'est en même temps un bon Recueil de Mémoires qui peuvent infiniment servir à ceux qui voudront écrire sur cette matiere. Il y a beaucoup à profiter dans l'examen qu'il fait des sentimens de tant de différens Auteurs, sur un Art aussi beau & aussi utile que celui de l'Eloquence. Gibert ne prétend pas cependant avoir épuisé son sujet, ni avoir parlé de tous les Rhéteurs Anciens & Modernes. En ceci, comme dans les autres sciences, le bon est borné ; & le mauvais est infini.

Il faut mettre, dans ce dernier genre, toutes les Rhétoriques qui ont précédé l'Art de parler du Pere Lami de l'Oratoire ; & l'on pourroit même y comprendre ce Livre, plein de choses étrange-

res à son sujet, d'idées fausses & bizarres, & qui est d'ailleurs très-superficiel. C'est le sentiment de Gibert qui nous a donné quelque chose d'infiniment meilleur dans sa Rhétorique ou Regles de l'Eloquence, Paris, 1730, *in*-12.

Cet Ouvrage est divisé en trois Livres. L'Auteur traite, dans le premier, de l'invention oratoire, c'est-à-dire, de cette partie de l'Art de l'Eloquence, qui donne des préceptes pour aider à trouver les pensées qui doivent composer le Discours. Il explique dans le second, les différentes parties du Discours & l'arrangement qu'il faut y garder. L'élocution & tout ce qui y a rapport, font la matiere du troisieme Livre. Dans tous, on sent un Maître qui avoit enseigné depuis plus de quarante ans les regles qu'il explique. « C'est » lui rendre justice, dit l'Abbé des Fontaines, que de reconnoître qu'il possede Aristote, Hermogene, Cicéron, » Quintilien; qu'il entend la matiere » qu'il traite; que les principes de ces » grands Maîtres sont bien expliqués; » & qu'il y a de la dialectique dans » ce qu'il a écrit sur l'Art Oratoire, où » l'imagination a tant de part. Mais on y » remarque quelques endroits obscurs; &

» cette obſcurité vient du ſtyle qui eſt
» embarraſſé, peu châtié, pour ne pas
» dire dur. Il eſt vrai qu'on ſe propoſe
» ſeulement d'inſtruire : mais le genre
» didactique a ſes graces particulieres;
» j'en appelle à l'Art de penſer. Je n'ai-
» me pas non plus les termes techniques,
» écorchés du Grec; il falloit en ſubſti-
» tuer de plus intelligibles. Ce que je
» pardonne encore moins à l'Auteur ſi
» eſtimable par ſon ſavoir & par ſa pro-
» bité, c'eſt de citer des vers claſſiques,
» qui doivent mourir dans les lieux où
» ils ſont nés. Les exemples ſont en géné-
» ral bien choiſis & bien éclaircis; mais
» il s'en trouve quelques-uns d'un très-
» mauvais goût ».

ROLLIN.

L'Auteur du Traité des Etudes excelle dans les parties qui manquent à M. Gibert. On ſait que le ſecond volume de ſon Ouvrage eſt entiérement conſacré à la Rhétorique. « Il peint, dit
» l'Ecrivain déja cité, agréablement ſes
» penſées; ſon ſtyle eſt vif & élégant;
» mais il y a peu d'ordre dans ſon Traité;
» ſes fréquentes contradictions font de
» la peine à des Lecteurs attentifs; elles
» ſe dérobent à la plupart des Lecteurs

» entraînés par les agrémens du ſtyle.
» Après qu'on a lu un certain nombre
» de pages, tout vous échappe ; on ſait
» ſeulement que l'Auteur a dit des cho-
» ſes ingénieuſes, & a ſouvent parlé en
» Orateur ; on ne peut preſque rien
» réduire en principes. Je voudrois que
» M. Gibert eût l'eſprit & le ſtyle de M.
» Rollin, ou que celui-ci eût autant mé-
» dité, que ſon émule, les fondemens
» de l'Art Oratoire ; l'un a plus de ſavoir,
» l'autre a plus de goût. A l'égard de
» l'ordre & de la méthode, la Rhétori-
» que de M. Gibert tient beaucoup de
» celle d'Ariſtote ; & M. Rollin ſemble
» s'être formé ſur Quintilien, qui donne
» rarement des préceptes ſans orne-
» mens ».

LE PERE RAPIN.

Nous devons à trois Jéſuites, des obſervations relatives à la Rhétorique, qui ne ſont pas ſans mérite. Le premier eſt le Pere Rapin, dont les Réflexions ſur l'éloquence de ce temps en général, imprimées à Paris en 1672, *in*-12, méritent quelque attention. Ce que l'Auteur dit en particulier ſur les cauſes de la chûte de l'Eloquence, eſt fort judicieux.

Il les attribue au peu de liberté qu'ont les Orateurs, à la modicité des récompenses qu'ils esperent, à la multitude des affaires qui les accablent, au peu de soin qu'ils prennent de s'instruire, au défaut de génie, à la suite du travail. Mais dans d'autres endroits, le Pere Rapin montre plus son érudition que la justesse de son esprit. Il rapporte mal plusieurs faits; plusieurs de ses idées sont fausses; & il confond les grands ornemens de l'éloquence avec les antitheses, les épithetes, les faux brillans.

LE PERE BOUHOURS.

La Maniere de bien penser dans les Ouvrages d'esprit, Paris, 1688, *in*-12, par le Pere Bouhours, Confrere du Pere Rapin, offre aussi beaucoup de pensées plus brillantes que solides. On y donne de grands éloges à des saillies de bel-esprit, plutôt qu'aux vraies productions du génie. Il y a d'ailleurs un autre défaut; c'est que, sur un grand nombre d'exemples que l'Auteur rapporte, il se contente de dire qu'ils plaisent, sans montrer pourquoi ils plaisent. Son autorité n'étant point infaillible, il devoit, ce semble, l'appuyer sur de bonnes

raiſons. Auſſi tous ſes Lecteurs ne ſont-ils pas de ſon goût. Beaucoup de penſées qu'il approuve, qu'il loue, ne paroiſſent à d'autres, que des trivialités brillantes. On n'a pas trouvé non plus aſſez de juſteſſe dans pluſieurs de ſes idées, comme dans celle qu'il donne de la délicateſſe, qu'il fait conſiſter dans le myſtere qu'une penſée préſente à l'eſprit, & que l'eſprit ſe plaît à développer. Cette définition peut être appliquée à une penſée obſcure, comme à une penſée fine.

Il peut auſſi y avoir des raiſonnemens qui aient le même caractere. Ce qui choque le plus dans l'Ouvrage du Pere Bouhours, ce ſont des retours ſur lui-même trop marqués: & une trop grande attention à faire connoître ſes propres qualités dans la peinture avantageuſe qu'il fait de ſes interlocuteurs; (car ſon Livre eſt en forme d'entretien.) Avec tous ces défauts, il faut avouer qu'il y a une telle abondance de jolies choſes dans ces dialogues, qu'ils ſatisfont quelquefois autant l'imagination que les oreilles; & l'on y eſt comme ébloui par la variété des objets. Mais peut-être n'eſt-ce pas là faire l'éloge d'un Ouvrage d'inſtruction. L'Auteur avoit voulu qu'il ſervît,

en même temps, de Rhétorique & de Logique. Ce n'est assurément ni l'une ni l'autre. Le Pere Bouhours sentit bien qu'il seroit critiqué ; & pour aller au-devant des Censeurs, il se donna les plus grands éloges dans quatre Lettres anonymes à une Dame de Province, publiées en 1688.

BUFFIER.

Le Pere Buffier, autre Jésuite, a donné une forme moins agréable, mais plus solide, à son Traité philosophique & pratique de l'Eloquence, à Paris chez le Clerc, 1728, *in*-12. Il y a des paradoxes dans cet écrit ; mais il y a aussi des réflexions très-justes. L'Auteur regarde tous les Traités des Anciens sur la Rhétorique, plutôt comme des Ouvrages propres à occuper agréablement l'esprit, qu'à donner cette sensibilité qui caractérise l'homme éloquent. Il fait consister l'éloquence uniquement dans le talent de faire sur l'ame des autres, par l'usage de la parole, l'impression de sentiment que nous éprouvons. C'est à-peu-près la définition qu'en a donnée ensuite M. d'Alembert. Selon l'Auteur Jésuite, cette Eloquence, la seule qu'il admet pour

vraie, tire peu de ſecours des regles ordinaires ; parce que, dit-il, elles ne peuvent être que générales & vagues. Elles ſont vraies en elles-mêmes, mais inutiles dans la pratique, par la quantité infinie de circonſtances où elles doivent avoir des applications particulieres, dont il prétend qu'on ne peut indiquer le détail. Il entre cependant lui-même dans une ſorte de détail de ces regles touchant les principales parties du Diſcours ; & ce qu'il dit, peut faire plaiſir à ceux même qui ne ſeroient pas de ſon opinion. Les préceptes ſur les figures de Rhétorique lui paroiſſent encore plus inutiles ; parce que ces figures ſont, ſelon lui, des tours ſi naturels à tous les diſcours humains, que l'Art ne fait qu'y prêter des noms, pour faire ſouvenir que leur variété ſert à en mettre dans les Diſcours ; ce qui ſe préſente, ajoute-t-il, comme de ſoi-même, à tout homme qui n'a pas une imagination froide.

GAMACHE.

On trouve de la profondeur & de la fineſſe dans les Agrémens du langage réduits à leur principe, publiés en 1718, *in*-12, par M. de Gamache, Chanoine

de Sainte Croix de la Bretonnerie. Ses regles ſont ingénieuſes & ſes exemples agréables ; on a appellé ſon Livre le Dictionnaire des Penſées fines ; parce qu'il y en a beaucoup de ce genre, & qu'il peut ſervir à en faire naître. Mais ces traits déliés ne ſont que trop communs dans notre ſiecle : loin de nous donner le moyen de faire un amas de fleurs, ſous leſquelles le goût ſe perd, il faudroit plutôt nous apprendre l'art d'être ſimples.

FÉNÉLON.

Les Dialogues ſur l'Eloquence, Ouvrage poſthume de M. de Fénélon, parurent la même année que les Agrémens du Langage. Les Anciens & les Modernes avoient traité de l'Eloquence avec différentes vues, & en différentes manieres, en Dialecticiens, en Grammairiens, en Poëtes : mais il nous manquoit un homme qui traitât cette ſcience en philoſophe, & en philoſophe Chrétien. C'eſt ce qu'a exécuté l'illuſtre Archevêque de Cambraï, dans ſes Dialogues. Mais plus il y a d'agrémens dans cet Ouvrage, plus on doit être en garde contre ce qu'il renferme de contraire aux

progrès & à la perfection de l'Eloquence. C'est ce qui a engagé M. Gibert à faire remarquer plusieurs des défauts qui se trouvent dans ces Dialogues : les réflexions qu'il fait, à cet égard, dans ses Jugemens des Savans sur les Maîtres d'Eloquence, méritent d'être lues. Il observe, entr'autres, que l'Auteur s'attache à décrier ce qu'il a fait briller par-tout, le bel esprit, qu'il est plus aisé de censurer que d'éviter ; mais, dans les défauts même de Fénélon, on reconnoît toujours sa belle ame. Il exhorte, dans plusieurs endroits, à n'employer l'éloquence que pour porter les hommes à la vertu. Il dit que le desir de plaire, de s'élever, de se faire de la réputation, n'est point un motif qu'on doive écouter ; qu'il ne faut parler que pour instruire ; ne louer un Héros, que pour apprendre ses vertus au peuple, que pour l'exciter à les imiter, que pour montrer que la gloire & la vertu sont inséparables.

M. GAILLARD.

Dans la Rhétorique Françoise à l'usage des Demoiselles, avec des exemples tirés de nos meilleurs Orateurs & de nos Poëtes Modernes, *in*-12, par M. Gaillard, les exemples sont tous pris dans les Litté-

rateurs François, & à la portée de tous les esprits. Les femmes qui veulent réunir les talens du cabinet à ceux de la société, ne peuvent se dispenser de lire cet Ouvrage.

LE PERE PAPON.

L'Art du Poëte & de l'Orateur, publié en 1766, *in-12*, par le Pere Papon de l'Oratoire, n'a point été destiné aux Demoiselles. L'Auteur l'annonce comme un Ouvrage classique; mais, quoique cette Rhétorique soit faite pour les jeunes gens, c'est peut-être la plus éloignée de la route ordinaire des Rhéteurs. L'Auteur ayant réfléchi sur un défaut essentiel des Rhétoriques de College, qui est de ramener tout à l'imitation des Anciens, & de nous remplir des préceptes d'Aristote, sans les plier à nos usages, à nos mœurs, a cru devoir les abandonner, & tracer un nouveau plan. Toutes les autres Rhétoriques sont bornées à l'Eloquence, & ne parlent point de la Poésie. On embrasse ici ces deux objets; parce que le Poëte & l'Orateur (ainsi qu'on l'observe), n'ayant tous deux que le même but, celui de plaire, de toucher, d'instruire, ils ne different que dans la maniere d'employer les moyens qui leur sont communs: mais la Poési-

que n'eſt pas longue, parce qu'on ſe propoſe moins de former des Poëtes que des Lecteurs éclairés.

GERARD DE BENAT.

L'Art Oratoire réduit en exemples, en quatre volumes *in*-12, 1760, par Gerard de Benat, eſt une compilation, où l'on propoſe quelquefois de mauvais modeles. Les morceaux que l'on cite ſont pris très-ſouvent dans des Orateurs qui avoient plus d'eſprit que de goût.

§. III.

ÉLOQUENCE
DE LA CHAIRE ET DU BARREAU.

L'ELOQUENCE de la Chaire a de grands avantages ſur l'Eloquence profane. Elle trouve plus aiſément l'art d'intéreſſer le ſentiment, d'étonner l'imagination ; elle préſente de plus grands moyens à celui qui parle ; elle étale de plus grands objets à ceux qui écoutent. Le rôle le plus impoſant que puiſſe jouer un Orateur profane, c'eſt d'être l'Inter-

prête de son Roi ou l'organe de la Patrie; le Théâtre le plus brillant qu'il puisse s'ouvrir, c'est un Sénat, une Cour, une place publique; les sujets les plus frappans qu'il puisse traiter, sont l'homme & ses besoins, le temps & ses vicissitudes. L'Orateur sacré joue un plus grand rôle, celui d'être l'Interprête de son Dieu, & l'organe de la Religion. Il s'ouvre un plus grand Théâtre; il parle dans le Sanctuaire des Temples & à la face des Autels; il traite un plus grand sujet, JESUS-CHRIST & ses Loix, l'éternité & ses suites. Il est donc important pour ceux qui se consacrent à ce genre d'Eloquence, de lire les Auteurs qui en ont donné les regles.

LE PERE RAPIN.

Le Pere Rapin a laissé quelques bonnes réflexions sur ce sujet intéressant; mais elles trouverent, dans le temps, plusieurs Censeurs. « L'on voit bien (dit » Gueret dans sa Guerre des Auteurs » Anciens & Modernes) que l'Auteur » n'a fait son Livre, que pour décharger » son chagrin sur nos plus grands Ora- » teurs, & particuliérement sur ceux » de la Chaire ». Le Critique en cite

quelques-uns de ceux que Rapin a censurés; mais ils sont si peu connus, que le temps a prouvé que le Jésuite n'avoit pas tort. Gueret lui reproche ensuite de vouloir « que le Prédicateur » fasse provision d'une Morale de qua- » lité pour la Cour, d'une Morale bour- » geoise pour le peuple, & d'une Morale » campagnarde pour les Villageois; en- » core n'est-ce pas là tout: car, si ce Pré- » dicateur avec sa triple Morale, n'a le » visage d'un Anachorete, s'il prétend » prêcher avec un teint frais & ver- » meil, s'il ne se défait de son embon- » point, fût-il le plus grand Orateur du » monde, ce nouveau Rhéteur nous » assure qu'il ne fera rien, & que ses » paroles se perdront en l'air. Sur ce » pied-là, il faut désormais que nos » Prédicateurs deviennent étiques; il » ne leur sera plus permis de se bien » porter; la jaunisse & la maigreur » seront deux parties essentielles dans » l'Eloquence sacrée; & voilà ce que » personne n'avoit enseigné jusqu'à pré- » sent ».

LE PERE DE FOIX.

On trouvera l'Apologie du Pere Rapin

dans l'Art de prêcher la parole de Dieu, publié à Paris, en 1687, *in-12*, par le Pere Marc-Antoine de Foix, Jésuite, de l'illustre Maison de ce nom, homme d'un esprit supérieur, & fort distingué dans sa Compagnie. Ami du Pere Rapin, il tâche de le laver des reproches que Gueret & plusieurs autres lui ont faits; mais il tombe lui-même dans plusieurs des défauts que ces Critiques ont repris. L'ouvrage du Pere de Foix est encore mieux écrit, plus solide, plus approfondi; on y reconnoît l'homme d'esprit, le Savant poli & versé dans la Littérature sacrée & profane; mais il y a trop de répétitions dans son Traité, & surtout trop de digressions. On y trouve une longue Apologie des Sermons de Saint François de Sales; un Discours sur la nécessité & les avantages de la Théologie Scholastique, qui est précisément l'opposé de la véritable Eloquence; enfin un Panégyrique des Casuistes Modernes, fort ennuyeux & fort long. Cet Auteur n'avoit pas le talent de la précision.

LE PERE GIBERT.

Voici un autre Livre d'un Jésuite;

c'est l'Eloqueuce Chrétienne dans l'idée & dans la pratique, par le Pere Blaise Gibert 1715, *in*-4°. Cet écrit est à-peu-près du même mérite que le précédent; il est rempli d'idées fausses, & écrit d'un style entortillé. Le dessein de l'Auteur est d'expliquer ce qui est de bon ou de mauvais goût dans l Eloquence de la Chaire; & ce dessein est louable; mais il est mal exécuté. Le Jésuite blâme les Prédicateurs qui citent les Auteurs Payens; parce que, dit-il, c'est donner une pierre à un enfant au lieu de pain, un scorpion au lieu de poisson. La raison sur laquelle il s'appuie, est fort mauvaise, à moins qu'on ne suppose une doctrine perverse dans ces citations. En condamnant le brillant dans le Discours, il dit qu'un homme qui s'en défait, écrase tous ses petits contre la solidité de la pierre. Tout est écrit de ce style pédantesque.

LE PERE GAICHIÉS.

Voulez-vous quelque chose de mieux? Lisez les Maximes sur le ministere de la Chaire, par le Pere Gaichiés de l'Oratoire. Elles ont été recueillies avec ses Discours Académiques, à Paris, 1738,

in-12. Il y a peu de Livres écrits avec plus de précision que ces Maximes. Il seroit difficile de rassembler en moins de mots & avec autant de goût & de discernement, tout ce qui sert à bien connoître l'Art de prêcher. L'Auteur a recueilli avec soin les préceptes les plus importans sur cette matiere; & quoique distingués par des chiffres, ils ne laissent pas de former un tissu délicat & ingénieux. On voit tout d'un coup, qu'il n'a observé cette méthode, que pour les rendre plus vifs & plus aisés à retenir. Il y a un art admirable à avoir ainsi fondu ses idées, & à les avoir exprimées avec un laconisme, dont l'énergie ne nuit point à la clarté. Un Ouvrage si bien digéré, & dont toutes les parties tiennent par un fil presque imperceptible, suppose la méditation la plus profonde, la plus parfaite connoissance des vraies beautés de l'Eloquence, & l'attention la plus sérieuse aux principes & aux conséquences qui en résultent. Rien n'y sent la sécheresse didactique; le style est toujours plein d'agrément & de noblesse. Un grand éloge encore de ces Maximes, plusieurs fois réimprimées, c'est que dans une édition faite à Toulouse, on les attribua, sur

un bruit assez répandu, au Pere Massillon : mais on se trompoit ; & le célebre Orateur déclara qu'il n'en étoit point l'Auteur, en marquant en même temps toute l'estime qu'il en faisoit.

L'ABBÉ DE SAINT-PIERRE.

Les Observations pour rendre les Sermons utiles, par l'Abbé de Saint Pierre, n'ont presque rien qui ressemble aux autres Ouvrages sur l'Eloquence Chrétienne, dont j'ai parlé. C'est un Ecrit systématique, où, avec de fort bonnes idées, on en trouve beaucoup plus de singulieres, comme dans la plus grande partie des Opuscules de cet Ecrivain. Dans celui-ci, il exclut de la Chaire les Discours où l'on ne traiteroit que des Mysteres, où l'on ne parleroit que de la vérité de la Religion, & plusieurs autres sujets que nos meilleurs Prédicateurs ont traités avec beaucoup de solidité. Il convient de l'importance des Sermons; il veut qu'on y assiste; & il recommande cette pratique : mais il voudroit que dans son Discours, on eût pour but unique, de diminuer le nombre des injustices, & d'augmenter celui des bienfaisances de la plus grande partie des

Auditeurs; il traite tout le reste de vérités spéculatives. Entr'autres opinions singulieres que l'on trouve répandues dans cet Ecrit, on est étonné que l'Auteur y soutienne celle-ci: que les Chétiens sages & éclairés croient qu'il vaut mieux écouter un beau & bon Sermon pour mieux pratiquer les vertus, que de demander à Dieu la grace de bien pratiquer ces vertus; & il ose traiter ceux qui pensent différemment, d'Idolâtres, de Payens, de Quakers & de Fanatiques ignorans.

VILLIERS.

Il y a plus de justesse & plus d'agrément dans l'Art de prêcher, petit Poëme en quatre chants, par l'Abbé de Villiers. L'Auteur allie l'instruction avec l'enjouement. Il donne les regles principales de l'Eloquence de la Chaire, & même celle de la véritable Eloquence en général; mais son style est foible, & ne peint rien.

M. GROS DE BESPLAS.

L'Essai sur l'Eloquence de la Chaire, par M. l'Abbé Gros de Besplas, 1767,

vues nouvelles & des réflexions judicieuſes. Cet Ouvrage ſera très-utile aux jeunes Avocats, quand ils entreprendront des Mémoires ou des Diſcours ; les anciens y trouveront avec plaiſir, les regles qu'ils ont été obligés de découvrir eux-mêmes. M. Gin donne une idée juſte de la véritable Eloquence du Barreau, & de la perfection dont elle eſt ſuſceptible.

§. IV.

ÉCRITS SUR L'ACTION DE L'ORATEUR.

SANLECQUE.

C'EST en vain qu'un Docteur qui prêche l'Evangile,
Mêle chrétiennement l'agréable & l'utile ;
S'il ne joint un beau geste à l'art de bien parler,
Si dans tout ſon dehors il ne ſait ſe régler,
Sa voix ne charme plus ; ſa phraſe n'eſt plus belle :
Dès l'exorde j'aſpire à la gloire éternelle ;
Et dormant quelquefois ſans interruption,
Je reçois en ſurſaut ſa bénédiction.

Vous

Vous donc qui, pour prêcher, courez toute la terre,
Voulez-vous qu'un grand peuple assiege votre
chaire ;
Voulez-vous enchérir les chaises & les bancs,
Et jusques au portail mettre en presse les gens ?
Que votre œil avec vous me convainque & me
touche ;
On doit parler de l'œil autant que de la bouche.
Que la crainte & l'espoir, que la haine & l'amour,
Comme sur un théâtre y parlent tour à tour.

Tels sont les préceptes que le Pere Sanlecque, Chanoine de Sainte-Genevieve, donne aux Orateurs dans son Poëme sur les mauvais gestes de ceux qui parlent en public, & sur-tout, des Prédicateurs. Cet Ouvrage, dont la Poésie est foible, offre des maximes utiles, exprimées quelquefois heureusement ; mais on sait qu'on n'a jamais rien approfondi en vers ; & il faut lire sur la matiere qui fait l'objet de ce chapitre, des Livres plus solidement raisonnés.

MALLET.

M. l'Abbé Mallet, qui donna en 1753 des *Principes* pour la lecture des Orateurs, que j'ai oublié de vous faire connoître, publia la même année un *Essai*

sur les Bienséances oratoires, dans lequel il expose, avec netteté, les préceptes des grands-Maîtres. Ces Bienséances s'étendent à l'Eloquence Politique, Militaire, Académique, à l'Eloquence de la Chaire & du Barreau. Quoique l'Auteur ne présente rien de neuf, son travail n'en est pas moins utile; c'est un corps de préceptes recueillis des plus grands-Maîtres, & justifiés par des exemples choisis avec discernement dans les plus célebres Orateurs anciens & modernes.

M. DINOUARD.

Trois ans après que l'Ouvrage de l'Abbé Mallet eut paru, M. l'Abbé Dinouart fit présent aux Littérateurs d'un Traité plus approfondi, intitulé : l'*Eloquence* du corps ou l'Action du Prédicateur; Ouvrage utile à tous ceux qui parlent ou qui se disposent à parler en public. Cette production réimprimée en 1761, *in*-12, renferme tout ce que les grands Hommes de l'Antiquité & du dernier siecle, ont écrit de plus judicieux sur l'action de l'Orateur. « Une excel» lente Rhétorique, dit Fénélon, seroit » celle où l'on rassembleroit les plus beaux

» préceptes d'Ariſtote, de Cicéron, de » Quintilien, de Longin, &c. ; & ne prenant que la fleur de la plus pure Anti» quité, on feroit un Ouvrage exquis ». L'Auteur a rempli ce deſſein par rapport à l'objet qu'il traite. Les jeunes Prédicateurs trouveront dans un ſeul volume les maximes & les regles des meilleurs Orateurs anciens & modernes. Toute la matiere de ce Livre eſt diſtribuée en vingt-trois chapitres, qui roulent uniquement ſur l'action de l'Orateur ſacré. L'Auteur traite diverſes queſtions qui y ſont relatives ; & il couronne ſon Ouvrage par l'Art de Prêcher de l'Abbé de Villiers, & par le Poëme du Pere Sanlecque. Ces deux Ecrits terminent le volume, où l'on trouve des incorrections, beaucoup de négligences, du diffus, quelquefois du trivial, & même de l'affectation déplacée.

M. DE SAINTE-ALBINE.

Quelque différens que ſoient l'objet du Comédien & celui du Prédicateur, comme ils les rempliſſent par les mêmes moyens, parce que les mêmes moyens peuvent ſervir au vice & à la vertu, je

crois pouvoir conſeiller à ceux qui ſe deſtinent à la Chaire, la lecture du Livre de M. Remond de Sainte-Albine, intitulé le Comédien; Livre excellent & rempli de réflexions très-juſtes & très-fines ſur l'Art de la Déclamation. On ſait que Cicéron avoit eu pour Maître Clodius Eſopus, le plus grand Acteur qu'aient eu les Romains dans le Tragique ; & j'ai entendu dire que le Pere de la Rue avoit quelquefois conſulté le fameux Baron.

RICCOBONI.

On peut auſſi ſe ſervir très-utilement des *Penſées* ſur la Déclamation, qu'un célebre Acteur du Théâtre Italien de Paris, Riccoboni, donna en 1738, *in*-8°, & réimprimées en 1752, ſous le titre de l'Art du Théâtre. Il ne borne pas ſes préceptes aux Comédiens ; il en donne aux Orateurs ſacrés. Il remarque les différens caracteres de la Déclamation qui leur convient, ſelon les différentes ſortes de Diſcours qu'ils ont à prononcer. Le ton de zele doit dominer dans le Sermon, le ton de l'admiration dans le Panégyrique, & le ton de la douleur dans l'Oraiſon funebre. En finiſſant, Riccoboni exhorte les jeunes Orateurs à s'exercer

long-temps en ſecret, avant que de paroître en public. Pour ne plus revenir ſur les deux Ouvrages de MM. de Sainte-Albine & Riccoboni, nous en ferons ici un parallele, qui eût peut-être mieux convenu à l'article du Théâtre.

Les deux Auteurs traitent leur matiere d'une façon toute différente. M. Riccoboni eſt ſerré, précis, & dépouillé de tout ornement; M. Remond eſt fleuri, nombreux, & ſouvent même trop chargé de richeſſes. L'un écrit avec la ſimplicité d'un homme qui eſt perſuadé que l'importance de ſon ſujet le diſpenſe du ſoin de l'embellir ; l'autre au contraire croit devoir orner ſa matiere, pour la rendre plus agréable. Dans le premier, on réconnoît un Acteur réſervé, qui blâme quelquefois ſes Confreres en général, mais qui n'en loue aucun en particulier, dans la crainte ſans doute d'être obligé de dire ce qu'il penſe de tous les autres ; dans le ſecond, on voit un homme déſintéreſſé, qui n'appréhende ni l'accuſation de partialité, ni le ſoupçon de rivalité dans l'éloge & la critique qu'il fait de nos Acteurs & de nos Actrices. Enfin, par la multitude d'anecdotes théâtrales qu'on trouve dans le Comédien, on jugeroit que M. Re-

mond a été élevé parmi les Enfans de Melpomene & de Thalie ; elles ſont au contraire en ſi petit nombre dans l'Art du Théâtre, qu'on croiroit M. Riccoboni étranger à la Scene, ſi ſon Traité ne prouvoit pas d'ailleurs les connoiſſances qu'il y a acquiſes.

Fin du Tome ſecond.





TABLE DES MATIERES

Contenues dans ce second Volume.

CHAPITRE PREMIER.

DES POETES FRANÇOIS.

CHAPITRE II.

CHAPITRE III.

DES ORATEURS ANCIENS ET MODERNES.

L'Abbé

CHAPITRE IV.

Fin de la Table des Matieres.

